
Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais

THÉATRE
DE
QUINAULT,

CONTENANT

SES TRAGÉDIES, COMÉDIES
ET OPÉRA.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de sa Vie, d'une Dissertation sur ses Ouvrages, & de l'origine de l'Opéra.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,

Chez la veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PIECES CONTENUES
dans ce cinquieme Volume.

PROSERPINE,

TRAGÉDIE EN MUSIQUE ;

Ornée d'entrées de Ballet, de machines & de changemens de Théâtre :

Représentée devant Sa Majesté à Saint-Germain-en-Laye, le 3 Février 1680.

ACTEURS

Du Prologue.

LA PAIX.

Suite de la Paix.

LA FÉLICITÉ, L'ABONDANCE, les Jeux & les Plaisirs.

Jeux chantans.

Plaisirs chantans.

Jeux & Plaisirs dansans.

LA DISCORDE.

Suite de la Discorde.

La Jalousie, la Haîne, le Dépit, la Rage, le Désespoir, les Chagrins, &c.

Suivans de la Discorde chantans.

Suivans de la Discorde dansans.

Suite de la Victoire,

Troupe de Victoires & de Héros.

PROLOGUE.

(Le Théâtre représente l'antre de la Discorde ; on y voit la Paix enchaînée : la Félicité, l'Abondance, les Jeux & les Plaisirs y accompagnent la Paix, & sont enchaînés comme elle).

LA PAIX.

HÉROS, dont la valeur étonne l'Univers,
Ah ! quand briserez-vous nos fers ?
La Discorde nous tient ici sous sa puissance :
La barbare se plaît à voir couler nos pleurs.
Soyez touché de nos malheurs ;
Vous êtes dans nos maux notre unique espérance.
Héros, dont la valeur étonne l'Univers,
Ah ! quand briserez-vous nos fers ?

Le Chœur.

Héros, dont la valeur étonne l'Univers,
Ah ! quand briserez-vous nos fers ?

(La Haîne, la Rage, les Chagrins, la Jalousie, le Dépit, le Désespoir, & toute la Suite de la Discorde, témoignent les douceurs qu'ils trouvent dans l'esclavage où ils ont réduit la Paix).

LA DISCORDE.

Soupirez, triste Paix, malheureuse captive ;
Gémissez, & n'espérez pas
Qu'un héros que j'engage en de nouveaux combats
Écoute votre voix plaintive.

Plus il moiſſonne de lauriers,
Plus j'offre de matière à ſes travaux guerriers.
J'anime les vaincus d'une nouvelle audace;
J'oppoſe à la vive chaleur
De ſon indomptable valeur,
Mille fleuves profonds, cent montagnes de glace.
La Victoire, empreſſée à conduire ſes pas,
Se prépare à vôler aux plus lointains climats :
Plus il la ſuit, plus il la trouve belle;
Il oublie aiſément pour elle,
La Paix & ſes plus doux appas.

LA PAIX *& ſa Suite.*

O rigueurs inhumaines !
Faut-il ne voir jamais finir le triſte cours
De nos malheurs & de nos peines?

LA DISCORDE *& ſa Suite.*

Vos plaintes ſeront vaines;
N'eſpérez jamais de ſecours.

LA PAIX *& ſa Suite.*

Quel tourment de languir toujours
Sous de cruelles chaînes !

LA DISCORDE *& ſa Suite.*

Vos plaintes ſeront vaines;
N'eſpérez jamais de ſecours.

(*On entend un bruit de trompettes & de tymbales*).

LA DISCORDE.

Ce bruit que la Victoire en ces lieux fait entendre,
M'avertit qu'elle y va deſcendre.
Quel plaiſir de lui faire voir
Mon ennemie au déſeſpoir !

(*La Victoire deſcend; elle eſt accompagnée d'un grand nombre de Victoires & de Héros*).

LA VICTOIRE.

Venez, aimable Paix, le vainqueur vous appelle:
La Victoire devient votre guide fidèle;
Venez dans un heureux séjour.
Vous, Discorde affreuse & cruelle,
Portez ses fers à votre tour.

LA VICTOIRE *& sa Suite.*

Venez, aimable Paix, le vainqueur vous appelle.

(*La Suite de la Victoire déchaîne la Paix & les Divinités qui l'accompagnent, & enchaîne la Discorde & sa Suite*).

LA PAIX *& sa Suite.*

Ah! quel bonheur charmant!

LA DISCORDE *& sa Suite.*

Ah! quel affreux tourment!

LA DISCORDE *enchaînée.*

Orgueilleuse Victoire, est-ce à toi d'entreprendre
De mettre la Discorde aux fers?
A quels honneurs, sans moi, peux-tu jamais prétendre?

LA VICTOIRE.

Ah! qu'il est beau de rendre
La paix à l'Univers!

LA DISCORDE.

Tes soins, pour le vainqueur, pouvoient plus loin s'étendre!
Que ne conduisois-tu le héros que tu sers,
Où cent lauriers nouveaux lui sont encore offerts?
La Gloire au bout du monde auroit été l'attendre.

LA VICTOIRE.

Ah! qu'il eſt beau de rendre
La paix à l'Univers!
Après avoir vaincu mille peuples divers,
Quand on ne voit plus rien qui puiſſe ſe défendre,
Ah! qu'il eſt beau de rendre
La paix à l'Univers!

La Suite de la Victoire & la Suite de la Paix.

Après avoir vaincu mille peuples divers,
Quand on ne voit plus rien qui puiſſe ſe défendre,
Ah! qu'il eſt beau de rendre
La paix à l'Univers!

LA DISCORDE.

O cruel eſclavage!
Je ne verrai donc plus de ſang & de carnage!
Ah! pour mon déſeſpoir faut-il que le vainqueur
Ait triomphé de ſon courage?
Faut-il qu'il ne laiſſe à ma rage
Rien à dévorer que mon cœur?
O cruel eſclavage!

La Suite de la Diſcorde.

O cruel eſclavage!

LA VICTOIRE.

Au fond d'un gouffre plein d'horreur,
Que ſous des fers peſans la Diſcorde gémiſſe.
Partagez ſon ſupplice,
Vous qui partagez ſa fureur.
Et vous, triſte ſéjour, changez; que tout reſſente
Le pouvoir plein d'appas de la Paix triomphante.

(*La Diſcorde & ſa Suite s'abîment dans des gouffres qui s'ouvrent ſous leurs pas, & l'affreuſe retraite de la Diſcorde ſe change en un palais agréable*).

LA PAIX *& ſa Suite.*

Ah! quel bonheur charmant!

LA DISCORDE *& sa Suite en s'abîmant.*

Ah! quel affreux tourment!

LA VICTOIRE & LA PAIX.

Le vainqueur est comblé de gloire;
On doit l'admirer à jamais:
Il s'est servi de la Victoire,
Pour faire triompher la Paix.

La Suite de la Victoire & la Suite de la Paix.

Le vainqueur est comblé de gloire;
On doit l'admirer à jamais;
Il s'est servi de la Victoire,
Pour faire triompher la Paix.

(*La Suite de la Paix témoigne sa joie en dansant & en chantant.*

LA FÉLICITÉ & L'ABONDANCE *chantent ensemble.*

Il est tems que l'Amour nous enchaîne;
Il sait vaincre les plus fiers vainqueurs.
Rendons-nous, la fuite est vaine;
Ce Dieu charme tous les cœurs;
Il n'a point de bien sans peine:
Mais peut-on trop payer ses douceurs?

Dans les fers qu'Amour veut que l'on prenne;
Tout est doux jusqu'aux plus tristes pleurs.
Rendons-nous, la fuite est vaine;
Ce Dieu charme tous les cœurs;
Il n'a point de bien sans peine:
Mais peut-on trop payer ses douceurs?

LA PAIX.

On a quitté les armes;
Voici le tems heureux

Des plaiſirs pleins de charmes ;
Voici le tems heureux
Des plaiſirs & des jeux.
On ne verſera plus de larmes ;
Tous les cœurs ſeront ſans alarmes ;
Et ſi l'on craint encor des tourmens rigoureux ;
Ce ſera ſeulement dans l'empire amoureux.
On a quitté les armes ;
Voici le tems heureux
Des plaiſirs pleins de charmes ;
Voici le tems heureux
Des plaiſirs & des jeux.

Le Chœur.

On a quitté les armes ;
Voici le tems heureux
Des plaiſirs pleins de charmes ;
Voici le tems heureux
Des plaiſirs & des jeux.

LA FÉLICITÉ.

Que l'Amour eſt doux à ſuivre !
Quel plaiſir de s'enflâmer !
Un jeune cœur ne commence de vivre,
Que du moment qu'il commence d'aimer.

Malheureux qui ſe délivre
D'un tourment qui ſait charmer.
On reconnoît que l'on ceſſe de vivre,
En même tems que l'on ceſſe d'aimer.

Le Chœur.

On a quitté les armes ;
Voici le tems heureux
Des plaiſirs pleins de charmes ;
Voici le tems heureux
Des plaiſirs & des jeux.

Fin du Prologue.

ACTEURS

De la Tragédie.

CÉRÈS.

CYANÉ, *Nymphe de Sicile, Confidente de Cérès.*

CRINISE, *Dieu de Fleuve de Sicile.*

MERCURE.

ARÉTHUSE, *Nymphe aimée d'Alphée.*

ALPHÉE, *Dieu de Fleuve, amant d'Aréthuse.*

PROSERPINE, *fille de Jupiter & de Cérès.*

Troupe de Nymphes.

Troupe de Dieux des bois.

Troupe d'Habitans de Sicile.

PLUTON, *Dieu des Enfers.*

ASCALAPHE, *fils du Fleuve Acheron, & Confident de Pluton.*

Troupe de Divinités infernales.

Troupe de Suivans de Cérès.

Les Ombres heureuſes.

Les trois Juges des Enfers.

Les trois Furies.

JUPITER.

L'AMOUR, L'HYMENÉE, VÉNUS, PALLAS, APOLLON & MARS.

Troupe de Divinités céleſtes.

Troupe de Divinités de la Suite de Pluton.

VERTUMNE, FLORE & POMONE.

Troupe de Divinités de la terre.

PROSERPINE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente le palais de Cérès).

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉRÈS, CYANÉ, CRINISE.

CÉRÈS.

GOÛTONS, dans ces aimables lieux,
Les douceurs d'une paix charmante.
Les ſuperbes Géants, armés contre les Dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante ;
Ils ſont enſevelis ſous la maſſe peſante
Des monts qu'ils entaſſoient pour attaquer les Cieux,
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante :
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux

Les restes enflâmés de sa rage mourante ;
Jupiter est victorieux,
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.
Goûtons, dans ces aimables lieux,
Les douceurs d'une paix charmante.

CÉRÈS, CYANÉ & CRINISE.

Goûtons, dans ces aimables lieux,
Les douceurs d'une paix charmante.

CÉRÈS.

Prenez soin d'assembler tout ce qui suit mes loix ;
Honorons le vainqueur d'une commune voix.

CÉRÈS, CYANÉ & CRINISE.

Honorons le vainqueur d'une commune voix.

(*Cyané & Crinise vont de deux côtés différens appeler les Divinités & les Peuples de Sicile, pour venir ensemble célébrer la victoire de Jupiter*).

SCÈNE II.

(*Mercure descend du Ciel*).

MERCURE, CÉRÈS.

CÉRÈS.

MERCURE, quel dessein vous fait ici descendre ?

MERCURE.

Jupiter, près de vous, m'ordonne de me rendre.

CÉRÈS.

Non, non ; à vos discouts je n'ôse ajouter foi.
Jupiter, après sa victoire,
Songe à tenir en paix l'Univers sous sa loi :
Il est trop occupé de sa nouvelle gloire,
Eh ! le moyen de croire
Qu'il songe encore à moi?

MERCURE.

Dans les soins les plus grands, dont son âme est remplie,
Il se souvient toujours que vous l'avez charmé :
Il est mal-aisé qu'on oublie
Ce qu'on a tendrement aimé.

Il admire les dons que vous venez de faire
En cent climats divers.
L'abondante Sicile, heureuse de vous plaire,
De vos riches moissons voit tous ses champs couverts :
Mais la Mère des Dieux se plaint que la Phrygie,
Qu'elle a toujours chérie,
Ne se ressente pas de vos soins bien-faisans ;
Et c'est Jupiter qui vous prie
D'y porter vos divins présens.
Quelle gloire de voir qu'un Dieu si grand implore
Votre favorable secours !

CÉRÈS.

Peut-être qu'il m'estime encore ;
Mais il m'avoit promis qu'il m'aimeroit toujours.

L'amour qui pour lui m'anime
Devient plus fort chaque jour ;
Est-ce assez d'un peu d'estime
Pour le prix de tant d'amour ?

MERCURE.

Il ſent l'ardeur qu'un tendre amour inſpire;
Avec plaiſir il ſe laiſſe enflâmer :
Mais un amant chargé d'un grand empire,
N'a pas toujours le tems de bien aimer.

CÉRÈS.

Quand de ſon cœur je devins ſouveraine,
N'avoit-il pas le monde à gouverner,
Et ne trouvoit-il pas, ſans peine,
Du tems de reſte à me donner?

Je l'ai vu ſous mes loix ce Dieu ſi redoutable;
Je l'ai vu plein d'empreſſement :
Ah! qu'il ſeroit aimable,
S'il aimoit conſtamment!

MERCURE.

Son amour craint de trop paroître;
Dans le Ciel on l'obſerve avec des yeux jaloux.

CÉRÈS.

De quels Dieux n'eſt-il pas le maître?
Ne les fait-il pas trembler tous?
Que vous l'excuſez mal, quand mon amour l'accuſe!
S'il pouvoit avoir quelqu'excuſe,
Mon cœur la trouveroit mille fois mieux que vous.
Allez; à ſes deſirs il faut que je réponde :
Je quitte une paix profonde,
Qui m'offre ici mille appas;
Que ne quitteroit-on pas
Pour plaire au maître du monde?

CÉRÈS & MERCURE.

Que ne quitteroit-on pas
Pour plaire au maître du monde?

(*Mercure s'envôle pour aller au Ciel retrouver Jupiter*).

SCÈNE III.

ARÉTHUSE, CÉRÈS.

CÉRÈS.

La Phrygie a besoin de mes dons précieux,
Et je laisse avec vous Proserpine en ces lieux:
J'ai peine à la quitter cette fille si chère....

ARÉTHUSE.

Je suis dans la Sicile une Nymphe étrangère;
Je viens vous conjurer de m'en laisser partir.

CÉRÈS.

Non, Aréthuse, non; je n'y puis consentir.

ARÉTHUSE.

Alphée à mon repos a déclaré la guerre:
Diane, propice à mes vœux,
En vain, pour me cacher à ce Fleuve amoureux,
Fit ouvrir le sein de la Terre;
Il n'est point de détours, dans l'ombre des Enfers,
Que son amour n'ait découverts.
Je l'ai trouvé par-tout, &, sous des mers profondes,
J'ai vu ses flots brûlans suivre mes froides ondes;
Je veux le fuir encore au bout de l'Univers.

CÉRÈS.

Les soins d'un amour extrême
Devroient moins vous alarmer:
Vous craignez trop qu'on vous aime;
Ne craignez-vous point d'aimer?
Vous rougissez, Aréthuse!
Votre rougeur vous accuse.

Il est aisé de voir, dans ce trouble fatal,
Le péril où l'Amour en ce lieu vous expose.

ARÉTHUSE.

Le dangereux Amour! que je lui veux de mal
Du trouble qu'il me cause!

CÉRÈS.

Avec Alphée ici je veux vous arrêter.

ARÉTHUSE.

Eh! de grâce, aidez-moi plutôt à l'éviter.
Je crains enfin qu'il ne m'engage,
Et sa constance me fait peur:
Non, si je le vois davantage,
Je ne réponds plus de mon cœur.

CÉRÈS.

Aimez sans vous contraindre;
Aimez à votre tour.
C'est déja ressentir l'amour,
Que de commencer à le craindre.

CÉRÈS & ARÉTHUSE.

C'est déja ressentir l'amour,
Que de commencer à le craindre.

CÉRÈS.

Je vais voir Proserpine, & partir promptement;
Demeurez avec elle en un lieu si charmant.
Pour fuir l'Amour qui vous appelle,
Ne cherchez plus de vains détours:
Aimez un amant fidèle;
On n'en trouve pas toujours.

(*Cérès va voir Proserpine avant que de partir pour aller en Phrygie*).

SCÈNE IV.

ARÉTHUSE, *seule.*

Vaine fierté, foible rigueur,
Que vous avez peu de puissance
Contre l'amour & la constance!
Vaine fierté, foible rigueur,
Ah! que vous gardez mal mon cœur!
En vain, par vos conseils, je me fais violence:
Je combats vainement une douce langueur:
Hélas! vous m'engagez à faire résistance,
Et vous me laissez sans défense,
Au pouvoir de l'Amour vainqueur.
Vaine fierté, foible rigueur,
Que vous avez peu de puissance
Contre l'amour & la constance!
Vaine fierté, foible rigueur,
Ah! que vous gardez mal mon cœur!
Je vois Alphée, ô Dieux! où sera mon asyle?
Mon cœur est déja charmé,
Et ma fuite est inutile:
Hélas! qu'il est difficile
De fuir un amant aimé!
Il approche; je tremble. Ah! faut-il qu'il jouisse
Du trouble honteux où je suis?
Pardonne, Amour, si je le fuis;
J'en ressens un cruel supplice:
Mais n'importe; je veux l'éviter, si je puis.

SCÈNE V.

ALPHÉE, ARÉTHUSE.

ALPHÉE.

Arrêtez, Nymphe trop ſévère;
Ne fuyez plus d'une courſe légère
Les ſoins trop empreſſés de mon cœur amoureux:
N'ayez plus contre moi ni chagrin ni colère;
J'ai réſolu de ne vous plus déplaire,
Et je vais étouffer mon amour malheureux.

ARÉTHUSE.

Alphée!...

ALPHÉE.

Alphée enfin vous arrête, inhumaine!
Mais vous vous arrêtez pour voir briſer ſa chaîne.
C'en eſt fait; mes fers ſont rompus.

ARÉTHUSE.

Alphée, eſt-il bien vrai?

ALPHÉE.

N'en doutez point, cruelle!
Je le reprends ce cœur trop tendre & trop fidèle;
Ce cœur trop rebuté par de cruels refus.

ARÉTHUSE.

Alphée! eſt-il bien vrai que vous ne m'aimiez plus?

ALPHÉE.

Ingrate! il eſt trop vrai, mon cœur rompt avec peine
Des nœuds qu'il a trouvé ſi beaux:

Mais de peur qu'il ne les reprenne,
Je le veux engager en des liens nouveaux.
J'ai vu l'aimable Proſerpine :
On connoît, à l'éclat de ſa beauté divine,
Que du maître des Dieux, elle a reçu le jour.
Rendez-lui grâce ;
C'eſt elle qui vous débarraſſe
De mon fâcheux amour.

ARÉTHUSE.

Si Proſerpine eſt belle,
Son cœur eſt fier & rigoureux ;
Votre chaîne nouvelle
Ne vous rendra pas plus heureux.

ALPHÉE.

N'importe ; je veux bien ſouffrir ſous ſon empire
Vous ne m'avez déja que trop accoutumé
Au rigoureux martyre
D'aimer ſans être aimé.
Proſerpine vous aime, & j'ôſe, au moins, prétendre,
Que vous me ſervirez dans cet engagement.
Vous ſavez ſi mon cœur eſt tendre ;
Vous avez éprouvé s'il aime conſtamment....

ARÉTHUSE, *voulant fuir Alphée qui la ſuit.*

Non, je ne veux jamais entendre
Parler ni d'amour ni d'amant.
Me ſuivrez-vous ſans ceſſe ?

ALPHÉE.

Me fuirez-vous toujours ?
L'ingrate Aréthuſe me laiſſe
Sans eſpoir de ſecours ?
C'eſt un feu nouveau qui me preſſe....

ARÉTHUSE.

Me ſuivrez-vous ſans ceſſe ?

ALPHÉE.

Me fuirez-vous toujours ?

SCÈNE VI.

PROSERPINE, ALPHÉE, ARÉTHUSE; CYANÉ, CRINISE; troupe de Divinités & de Peuples de Sicile; Nymphes & Divinités des bois & des eaux chantantes; Habitans de Sicile chantans; un Conducteur de la Fête & des Habitans de Sicile danſans.

PROSERPINE.

CÉRÈS va nous ôter ſa divine préſence;
Ces lieux vont perdre leurs attraits.
Cérès, favorable Cérès,
Faites ceſſer bientôt votre cruelle abſence:
Cérès, favorable Cérès,
Écoutez nos triſtes regrets.

Le Chœur.

Cérès, favorable Cérès,
Faites ceſſer bientôt votre cruelle abſence:
Écoutez nos triſtes regrets.

SCÈNE VII.

CÉRÈS, PROSERPINE, ALPHÉE, ARÉTHUSE, CYANÉ, CRINISE; troupes de Divinités & de Peuples.

CÉRÈS, *sur son char tiré par des Dragons aîlés.*

Vous qui voulez pour moi signaler votre zèle,
Ne troublez point la paix de cet heureux séjour.
Je presse mon départ pour hâter mon retour,
Accompagnez ma fille avec un soin fidèle ;
Changez vos tristes chants en de charmans concerts:
Que j'entende, en partant, dans le milieu des airs,
Éclater la gloire nouvelle
Du plus grand Dieu de l'Univers.

SCÈNE VIII.

PROSERPINE, ALPHÉE, ARÉTHUSE, CYANÉ, CRINISE; troupe de Divinités; troupe de Peuples.

PROSERPINE *& le Chœur.*

Célébrons la victoire
Du plus puissant des Dieux.
Qu'un trophée éternel conserve la mémoire
D'un triomphe si glorieux.

Célébrons la victoire
Du plus puissant des Dieux;
Faisons retentir jusqu'aux Cieux
Le bruit éclatant de sa gloire.
Célébrons la victoire
Du plus puissant des Dieux.

(On danse autour d'un trophée qu'on élève à l'honneur de Jupiter, & que l'on forme du débris des armes monstrueuses des Géants vaincus).

(Sur la fin de cette Fête, on entend un tremblement de terre qui fait tomber une partie du palais de Cérès).

PROSERPINE *& le Chœur.*

Ce Palais va tomber : ô Dieux, la terre s'ouvre!
Quels tremblemens affreux!
L'enfer découvre
Ses gouffres ténébreux:
Jupiter, lancez le tonnerre;
Renversez, par de nouveaux coups,
Le chef audacieux des enfans de la Terre;
Il veut se relever pour s'armer contre vous.
Achevez d'étouffer la guerre:
Jupiter, lancez le tonnerre.

(Le tonnerre tombe sur le Mont Etna, qui paroît dans l'éloignement, & ce coup achève d'accabler le Chef des Géants, qui s'efforçoit de se relever).

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

(Le Théâtre change, & représente les jardins de Cérès).

SCÈNE PREMIÈRE.

CRINISE, ALPHÉE.

CRINISE.

JUPITER a dompté les Géants pour jamais.
Ce beau séjour brille de nouveaux charmes;
Tout y ressent le retour de la paix:
Ah! que le repos a d'attraits,
Après de mortelles alarmes!

ALPHÉE.

La paix, dans ces beaux lieux, m'offre en vain mille appas:
L'amour en rend pour moi la douceur inutile;
Cruel Amour, hélas!
Que me sert-il de voir tout le monde tranquile,
Si mon cœur ne l'est pas?

CRINISE.

Vous changez; vous quittez une Nymphe inhumaine;

Votre cœur ne riſque rien
A choiſir une autre chaîne :
C'eſt toujours un bien
De changer de peine.

ALPHÉE.

Heureux qui peut être inconſtant !
Rebuté des rigueurs d'une haîne éternelle,
J'ai voulu la quitter, cette Beauté cruelle !
Et j'éprouve qu'en la quittant,
Mon cœur eſt encor moins content.
J'ai feint de reſſentir une flâme nouvelle ;
J'ai fait voir à ſes yeux un dépit éclatant :
Mais, hélas ! dans le même inſtant,
Je brûlois en ſecret ; je languiſſois pour elle,
Et je ne l'aimai jamais tant.
Qu'il coûte cher d'être fidèle !
Heureux qui peut être inconſtant !

CRINISE & ALPHÉE.

Qu'il coûte cher d'être fidèle !
Heureux qui peut être inconſtant !

CRINISE.

Quelqu'un vient ; gardez le ſilence.

ALPHÉE.

C'eſt Aſcalaphe qui s'avance,
Pour quelque ſoin preſſant il quitte les enfers ;
Il n'a de mon amour que trop de connoiſſance :
Où n'ai-je point porté la honte de mes fers ?

SCÈNE II.

ASCALAPHE, ALPHÉE.

ALPHÉE.

VENEZ goûter ici le doux air qu'on respire.

ASCALAPHE.

Je dois suivre le Dieu de l'infernal empire.
La terre, par ses tremblemens,
Vient d'ébranler les fondemens
De nos demeures sombres.
Pluton a voulu voir si la clarté des Cieux
Ne s'ouvre point de passage en ces lieux,
Pour aller aux enfers effaroucher les Ombres.
Il me permet de voir Aréthuse un moment.

ALPHÉE.

D'où vous vient tant d'empressement?

ASCALAPHE.

Je l'ai vue aux enfers; que je la trouvois belle!

ALPHÉE.

L'ingrate me fuyoit; elle est toujours cruelle!

ASCALAPHE.

Ses cruautés pour vous, ses soins pour fuir vos pas,
Ont encore à mes yeux augmenté ses appas.

ALPHÉE.

Les flâmes amoureuſes
Deſcendent-elles juſqu'à vous?
L'Amour veut un ſéjour plus doux
Que vos demeures ténébreuſes.

ASCALAPHE.

L'Aſtre brillant qui vous luit
Finit ſon cours dans les Ondes;
Il ne peut percer la nuit
De nos demeures profondes:
Mais il n'eſt point de ſéjour
Impénétrable à l'Amour.

ALPHÉE.

Qu'eſpérez-vous d'une âme ſi ſévère?
Mon amour ne peut l'émouvoir.

ASCALAPHE.

Si vous ne ſavez pas le ſecret de lui plaire
Un autre pourra le ſavoir.

ALPHÉE.

Saurez-vous de ſon cœur vaincre la réſiſtance?
Eſt-ce aux enfers qu'on apprend ce ſecret?

ASCALAPHE.

On apprend aux enfers à garder le ſilence,
Et l'on y ſait être diſcret:
La Nymphe que je cherche avec ſoin vous évite;
Pour la trouver, il faut que je vous quitte.

SCÈNE III.

ALPHÉE, *seul.*

AMANS qui n'êtes point jaloux;
Que votre sort est doux!
L'Amour m'a fait gémir sous une dure chaîne;
Mais quand je me plaignois de ses funestes coups,
Je ne connoissois pas le plus cruel de tous.
Un autre aime Aréthuse & ne craint point sa haîne,
Et je vois, sur moi seul, tomber tout son courroux!
C'étoit peu du malheur d'aimer une inhumaine;
Le bonheur d'un rival a redoublé ma peine.
Amans qui n'êtes point jaloux,
Que votre sort est doux!

SCÈNE IV.

ALPHÉE, ARÉTHUSE.

ALPHÉE.

INGRATE! écoutez-moi; je ne veux plus me plaindre;
Je ne vous dirai rien qui vous puisse alarmer.

ARÉTHUSE.

Vous cessez de m'aimer,
Je cesse de vous craindre.

ALPHÉE.

Aſcalaphe vous cherche ici ;
Bientôt vous le verrez paroître :
Aréthuſe, peut-être,
Vous le cherchez auſſi.

ARÉTHUSE.

L'aimable Proſerpine en votre âme a fait naître
Une nouvelle ardeur :
Si vous ne m'aimez plus, que vous ſert de connoître
Le ſecret de mon cœur ?

ALPHÉE.

Faut-il que votre cœur, à l'Amour moins rebelle,
Récompenſe un amant, ſans éprouver ſa foi ?
Si ce bien eût été le prix du plus fidèle,
Ah ! vous ſavez, cruelle !
Qu'il n'étoit dû qu'à moi.

ARÉTHUSE.

Votre nouvelle chaîne eſt ſi belle & ſi forte !
Pourquoi ſonger encore à des liens rompus ?
Que vous importe
Qu'un autre emporte
Un prix qui ne vous touche plus ?

ALPHÉE.

Vous avez fui les ſoins de mon amour extrême ;
Vous m'avez ôté tout eſpoir :
Si je diſois que je vous aime,
Vous m'ôteriez encor le plaiſir de vous voir.

ARÉTHUSE & ALPHÉE.

C'eſt une } autre que moi qui règne dans votre âme ;
C'eſt un }
Vous trouvez d'autres nœuds plus doux....
En vain je veux cacher ma flâme ;
Mon amour paroît trop dans mon tranſport jaloux ;
Non, je ne puis aimer que vous.

SCÈNE V.

ASCALAPHE, ARÉTHUSE, ALPHÉE.

ARÉTHUSE.

Est-il vrai que mon cœur ſoit en votre puiſſance?

ASCALAPHE.

Je vous aime ſans eſpérance;
J'ai voulu ſoulager mon mal
Par le chagrin de mon rival.
Dans les enfers c'eſt ainſi qu'on en uſe;
Mes maux n'ont pu trouver d'autre adouciſſement.
Pardonnez-moi, belle Aréthuſe,
Je ne ſuis pas le ſeul qui ſe vante en aimant
De poſſéder un cœur qu'on lui refuſe.
Mais Alphée aujourd'hui n'eſt plus tant rebuté;
Vous ne fuyez plus ſa préſence.

ARÉTHUSE.

Pour punir votre vanité,
Je veux que vous voyiez triompher ſa conſtance.

ASCALAPHE.

En lui donnant la préférence,
Vous me rendez la liberté.
C'eſt goûter la félicité
Que d'Amour braver la puiſſance.

ALPHÉE, ARÉTHUSE & ASCALAPHE; *chantent enſemble.*

ALPHÉE & ARÉTHUSE. } Pour être heureux, il faut qu'on aime bien.

ASCALAPHE. } Pour être heureux, il faut qu'on n'aime rien.

ASCALAPHE.

Mais Pluton va bientôt rentrer dans son empire;
Il passe en ces lieux; il admire
Les charmes d'un séjour si doux.

SCÈNE VI.

PLUTON, ARÉTHUSE, ASCALAPHE, ALPHÉE.

PLUTON.

DEMEUREZ, Aréthuse; Alphée, éloignez-vous.
(*Alphée se retire, & Pluton continue à parler*).
Les efforts d'un Géant, qu'on croyoit accablé,
Ont fait encor gémir le Ciel, la Terre & l'Onde.
Mon empire s'en est troublé;
Jusqu'au centre du monde
Mon trône en a tremblé.
L'affreux Typhon, avec sa vaine rage,
Trébuche enfin dans des gouffres sans fonds.
L'éclat du jour ne s'ouvre aucun passage,
Pour pénétrer les Royaumes profonds
Qui me sont échus en partage.
Le Ciel ne craindra plus que ses fiers ennemis
Se relèvent jamais de leur chûte mortelle;
Et du monde ébranlé, par leur fureur rebelle,
Les fondemens sont raffermis.
Je puis faire goûter une paix éternelle
Aux peuples souterrains que le sort m'a soumis.

Mais par vos soins puis-je voir Proserpine,
Avant que de quitter cet aimable séjour?

ARÉTHUSE.

Cette fière Beauté s'obstine
A fuir les amans & l'Amour.
Dans l'innocent repos de cette solitude,
Elle évite les Dieux
De la Terre & des Cieux:
Jugez de son inquiétude,
Si le Dieu des enfers paroissoit à ses yeux.
Caché sous cet épais feuillage,
Vous pourriez la voir un moment.

PLUTON.

Allez; il suffira que votre soin l'engage
A venir dans ce lieu charmant;
Et si je puis la voir, il n'importe comment.

SCÈNE VII.

PLUTON, ASCALAPHE.

ASCALAPHE.

J'AI peine à concevoir d'où vient le trouble extrême
Où le cœur de Pluton semble s'abandonner.

PLUTON.

Tu peux t'en étonner;
J'en suis surpris moi-même.
J'ai trouvé Proserpine en visitant ces lieux;

Les pleurs couloient de ses beaux yeux :
Elle fuyoit interdite & tremblante.
Pour implorer l'assistance des Dieux,
Elle tournoit ses regards vers les Cieux ;
Sa douleur & son épouvante
Rendoient encor sa beauté plus touchante.
Les accens plaintifs de sa voix
Ont ému mon cœur inflexible :
Qu'un cœur fier est troublé, quand il devient sensible
Pour la première fois !

ASCALAPHE.

Contre l'Amour quel cœur peut se défendre ?
Le tems d'aimer n'est pas connu,
Il faut l'attendre ;
Quand ce tems fatal est venu,
Il faut se rendre.
Contre l'Amour quel cœur peut se défendre ?

PLUTON.

De ce Dieu si puissant je méprisois les feux ;
J'éprouve enfin sa vengeance cruelle.
Je l'ai vu ; ce Dieu dangereux,
Il suivoit Proserpine ; il vôloit après elle :
J'ai vu de sa fatale main
Partir un trait de flâme :
J'ai voulu l'éviter en vain ;
Le coup a pénétré jusqu'au fond de mon âme.

ASCALAPHE.

L'Amour a surmonté le maître des enfers ;
Il n'a plus rien à vaincre après cette victoire.

PLUTON & ASCALAPHE.

L'Amour comblé de gloire
Triomphe de tout l'Univers.

SCÈNE VIII.

PROSERPINE, CYANÉ, ARÉTHUSE, PLUTON, ASCALAPHE; troupe de Nymphes de la Suite de Proserpine, chantantes & dansantes.

PROSERPINE *& ses Nymphes.*

Les beaux jours & la paix
Sont revenus ensemble.

PLUTON.

La troupe des Nymphes s'assemble;
Retirons-nous sous ce feuillage épais.

(*Pluton & Ascalaphe se retirent & se cachent, & Proserpine & ses Nymphes s'avancent en dansant & en chantant*):

Les beaux jours & la paix
Sont revenus ensemble.
On ne voit plus de cœur qui tremble;
Tout rit dans ces lieux pleins d'attraits.
Les beaux jours & la paix
Sont revenus ensemble.

(*Proserpine & ses Nymphes continuent leurs danses & leurs chants*):

PROSERPINE.

Belles fleurs, charmant ombrage,
Il ne faut aimer que vous.

Le Chœur.

On ne trouve rien de doux,
Quand on est dans l'esclavage.

PROSERPINE.

Belles fleurs, charmant ombrage,
Il ne faut aimer que vous.

Le Chœur.

Les amans n'ont en partage
Que langueurs, que soins jaloux.

PROSERPINE.

Belles fleurs, charmant ombrage,
Il ne faut aimer que vous.

Le Chœur.

Belles fleurs, charmant ombrage,
Il ne faut aimer que vous.

PROSERPINE.

Quand un cœur est trop sensible,
Rien ne peut le rendre heureux.

Le Chœur.

Dans les plus aimables nœuds,
On n'a point de bien paisible.

PROSERPINE.

Quand un cœur est trop sensible,
Rien ne peut le rendre heureux.

Le Chœur.

C'eſt toujours un mal terrible,
Que l'ardeur des plus beaux feux.

PROSERPINE.

Quand un cœur eſt trop ſenſible,
Rien ne peut le rendre heureux.

Le Chœur.

Quand un cœur eſt trop ſenſible,
Rien ne peut le rendre heureux.

PROSERPINE.

Que notre vie
Doit faire envie !
Le vrai bonheur
Eſt de garder ſon cœur.
Le jour n'éclaire
Que pour nous plaire :
Ces arbres verds
Ont le plus beau feuillage,
Et mille oiſeaux divers,
Dans ce bocage,
Imitent nos concerts
Par leur ramage.
Que notre vie
Doit faire envie !
Le vrai bonheur
Eſt de garder ſon cœur.
Tout s'intéreſſe
Dans nos deſirs ;
Jamais l'amour ne nous bleſſe ;
Les doux plaiſirs
Sont pour les cœurs ſans foibleſſe.

Que notre vie
Doit faire envie !
Le vrai bonheur
Eſt de garder ſon cœur.

Le Chœur.

Que notre vie
Doit faire envie !
Le vrai bonheur
Eſt de garder ſon cœur.
Pour nous défendre
D'un amour tendre,
Avec fierté,
Nous avons pris les armes ;
Nos biens n'ont point coûté
De triſtes larmes ;
La liberté
N'a jamais que des charmes.
Que notre vie
Doit faire envie !
Le vrai bonheur
Eſt de garder ſon cœur.

PROSERPINE.

Nous reverrons bientôt Cérès dans ces beaux lieux ;
Il faut lui préparer des guirlandes nouvelles.
Séparons-nous ; voyons qui ſait le mieux
Aſſortir les fleurs les plus belles.

Le Chœur des Nymphes.

Voyons qui ſait le mieux
Aſſortir les fleurs les plus belles.

(*Les Nymphes s'écartent ; Proſerpine & Cyané cueillent des fleurs*).

SCÈNE IX.

PLUTON, PROSERPINE, ASCALAPHE, CYANÉ; troupe de Divinités des enfers.

PLUTON.

INFERNALES Divinités,
Secondez mon amour; sortez.

(*Une troupe de Divinités infernales sort de la terre, & le char de Pluton paroît en même tems*).

PROSERPINE.

Ciel! prenez ma défense.

PROSERPINE & CYANÉ.

O Ciel! protégez l'innocence.

PLUTON, ASCALAPHE & *les Divinités infernales*.

Proserpine, ne craignez pas
Un Dieu charmé de vos appas.

CYANÉ, *retenant Proserpine*.

Quelle barbare violence!

PLUTON.

Nymphe, crains ma vengeance:
Sur peine de perdre la voix,
Garde-toi de parler de tout ce que tu vois.

(*L'écharpe de Proserpine demeure dans les mains de Cyané, & Pluton fait placer Proserpine près de lui sur son char*).

PROSERPINE.

Ciel! prenez ma défenſe.

PROSERPINE & CYANÉ.

O Ciel! protégez l'innocence.

PLUTON, ASCALAPHE *& les Divinités infernales deſcendant aux enfers avec Proſerpine.*

Proſerpine, ne craignez pas
Un Dieu charmé de vos appas.

Fin du deuxième Acte.

ACTE III.

(Le Théâtre change, & représente le Mont Etna vomissant des flâmes, & les lieux d'alentour).

SCÈNE PREMIÈRE.

ALPHÉE, ARÉTHUSE, CRINISE; troupe de Nymphes; troupe de Dieux des bois.

Tous ensemble.

PROSERPINE, répondez-nous:
Hélas! en quels lieux êtes-vous?
O disgrâce cruelle!
L'Écho fidelle
Au fond des bois
Répond à notre voix.
Proserpine, ah! faut-il qu'en vain on vous appelle!
Proserpine, répondez-nous:
Hélas! en quels lieux êtes-vous?
O disgrâce cruelle!

SCÈNE II.

ARÉTHUSE, ALPHÉE.

ARÉTHUSE.

N'AUROIS-JE point innocemment
Causé tant de cris & de larmes?
D'un desir curieux je n'ai point pris d'alarmes:
Qui croiroit que Pluton pût devenir amant?
Il demandoit à voir Proserpine un moment;
Je crains qu'il n'ait trop vu ses charmes.
Ce n'est que par mes soins que Cérès peut savoir
Si le Dieu des enfers tient sa fille captive;
Il m'est permis d'aller sur l'infernale rive:
Adieu; dans peu de tems j'espère vous revoir.

ALPHÉE.

Pouvez-vous oublier qu'il faut que je vous suive?
J'ai sans cesse suivi vos pas,
Quand j'excitois votre colère:
Quand j'ai cessé de vous déplaire,
Pourrois-je ne vous suivre pas?

ARÉTHUSE.

Du maître des enfers je veux aller me plaindre;
Craignez, en me suivant, d'attirer son courroux.

ALPHÉE.

Pour moi rien n'est tant à craindre
Que d'être éloigné de vous.

Que l'abſence de ce qu'on aime
Eſt un ſupplice rigoureux
Pour les cœurs amoureux !
Tout autre mal cède à ce mal extrême,
Et l'enfer même
N'a rien de plus affreux
Que l'abſence de ce qu'on aime.

ALPHÉE & ARÉTHUSE.

Le bonheur eſt par-tout où l'amour eſt en paix.
Ne nous quittons jamais.

SCÈNE III.

ALPHÉE, ARÉTHUSE, CRINISE; troupe de Nymphes & de Dieux des bois.

Tous enſemble.

CÉRÈS revient : ah, quelle peine !
Cachons-nous à ſes yeux.
Sa fille n'eſt plus dans ces lieux ;
Son eſpérance eſt vaine.
Que lui pourrons-nous dire ? ô Dieux !
Cérès revient : ah, quelle peine !
Cachons-nous à ſes yeux.

(*Les Nymphes & les Dieux des bois ſe cachent ; Alphée & Aréthuſe deſcendent aux enfers ; le char volant de Cérès s'arrête, & la Déeſſe en deſcend*).

SCÈNE IV.

CÉRÈS, *seule.*

Je vais revoir ma fille ; elle est dans ces campagnes :
Je viens d'y voir les Nymphes ses compagnes :
Je vais goûter près d'elle un sort doux & charmant.
Hélas ! qu'un tendre amour accroît l'empressement
De la tendresse maternelle !
Proserpine est pour moi le gage précieux
De l'amour du plus grand des Dieux :
C'est Jupiter que j'aime en elle.
J'ai rendu les humains heureux ;
Mes travaux ont comblé leurs vœux ;
Il m'est permis enfin d'être heureuse moi-même.
Après avoir acquis un immortel honneur ;
Quand chacun, par mes soins, goûte un bonheur extrême,
Qu'il m'est doux de songer à mon propre bonheur !
Les Nymphes de ces lieux semblent fuir ma présence.
Proserpine ! ma fille ! ah, quel triste silence !
Est-ce ainsi qu'on devoit, dans cet heureux séjour,
Se réjouir de mon retour ?
Venez, Nymphes, venez ; que ma fille s'avance :
Venez, Dieux des bois, venez tous.

SCÈNE V.

CÉRÈS, CRINISE; troupe de Nymphes & de Dieux des bois.

CÉRÈS.

MA fille n'est pas avec vous?
Quoi donc! est-ce le soin que vous en deviez prendre?
Rendez-moi Proserpine. Au-lieu de me la rendre,
Vous m'offrez seulement des soupirs & des pleurs!

Le Chœur.

O Cérès! ô mère trop tendre!
Ah! quelles seront vos douleurs!

CÉRÈS.

Ciel! on m'ôte ma fille! & qui l'ôse entreprendre?

Troupe de Nymphes.

Nous n'avons pu l'apprendre,
Et l'on a pris le tems que nous cueillions des fleurs.

CÉRÈS.

J'ai cru qu'un doux repos devoit ici m'attendre;
Je n'y retrouve, hélas! que de cruels malheurs.

Le Chœur.

O Cérès! ô mère trop tendre!
Ah! quelles seront vos douleurs!

SCÈNE VI.

CYANÉ, CÉRÈS, CRINISE; troupe de Nymphes & de Dieux des bois.

CYANÉ.

Je reſſens vos ennuis, & j'en ſuis trop atteinte;
Quoi qu'il puiſſe arriver, vous allez tout ſavoir;
Il faut que mon devoir
L'emporte ſur ma crainte.

CÉRÈS.

Parle, ma chère Cyané;
Soulage un cœur infortuné.

CYANÉ.

J'ai ſuivi Proſerpine, & j'ai pris ſa défenſe:
Hélas! tous mes efforts pour elle ont été vains;
Son écharpe eſt entre mes mains....

CÉRÈS.

Ce cher & triſte objet preſſe encor ma vengeance:
Hâte-toi de nommer l'ennemi qui m'offenſe.

CYANÉ.

C'eſt.... C'eſt....

CÉRÈS.

Achève,

CYANÉ.

C'eſt....

CÉRÈS & le Chœur.

Ah! quel malheur nouveau!
Cyané perd la voix, & n'eſt plus qu'un ruiſſeau!

SCÈNE VII.

CÉRÈS, CRINISE; troupe de Nymphes & de Dieux des bois.

CÉRÈS.

O malheureuſe mère!

Le Chœur.

O trop malheureuſe Cérès!

CÉRÈS.

Les Dieux n'ont pu ſouffrir qu'une Nymphe ſincère
M'ait découvert mes ennemis ſecrets!
Je ne ſaurai donc pas ſur qui lancer les traits
De ma juſte colère!
On me ravit une fille ſi chère!
Jupiter dans les Cieux, ſourd à mes vains regrets,
Ne reſſent plus qu'il eſt ſon père!
O malheureuſe mère!

Le Chœur.

O trop malheureuſe Cérès !

CÉRÈS.

Ah ! quelle injuſtice cruelle !
O Dieux ! pourquoi m'arrachez-vous
Un bien que je trouvois ſi doux ?
De cette audace criminelle
Eſt-ce Apollon ou Mars que je dois ſoupçonner ?
Leurs mères en fureur n'ont pu me pardonner
D'avoir une fille ſi belle.
Dois-je accuſer l'Amour ? & ſert-il aujourd'hui
A me ravir un bien que je tenois de lui ?
Trahiroit-il mon cœur fidèle ?
Ah ! quelle injuſtice cruelle !
O Dieux ! pourquoi m'arrachez-vous
Un bien que je trouvois ſi doux ?
Par mes ſoins les champs de Cybèle
De fruits & de moiſſons viennent d'être couverts ;
De mes dons précieux la richeſſe nouvelle
Brille, par mes travaux, en cent climats divers ;
Et quand de tant de biens j'ai comblé l'Univers,
Les Dieux percent mon cœur d'une douleur mortelle.
Ah ! quelle injuſtice cruelle !
O Dieux ! pourquoi m'arrachez-vous
Un bien que je trouvois ſi doux ?
Après un ſi ſenſible outrage,
Mon cœur déſeſpéré s'abandonne à la rage.
Du monde trop heureux je veux troubler la paix :
Brûlons ; ravageons tout ; détruiſons mes bienfaits.

SCÈNE

SCÈNE VIII.

CÉRÈS; troupe de Nymphes & de Dieux champêtres; troupe de Suivans de Cérès; troupe de Peuples de Sicile.

(*Les Suivans de Cérès rompent les arbres, en prennent des branches & en font des flambeaux, qu'ils allument au feu qui sort du Mont Etna; ils brûlent les bleds, malgré les efforts & les cris des Nymphes, des Dieux champêtres & des Peuples*).

CÉRÈS, *tenant deux flambeaux allumés.*

QUE tout se ressente
De la fureur que je sens.

Le Chœur.

Quel crime avons nous fait? Divinité puissante,
Écoutez les clameurs des Peuples gémissans.

CÉRÈS.

J'ai fait du bien à tous; ma fille est innocente;
Et, pour toucher les Dieux, nos cris sont impuissans;
J'entendrai, sans pitié, les cris des innocens.
Que tout se ressente
De la fureur que je sens.

Le Chœur.

Ah! quelle épouvantable flâme!
Ah! quel ravage affreux!

CÉRÈS.

Portons par-tout l'horreur qui règne dans mon âme ;
Portons par-tout d'horribles feux.

Le Chœur.

Ah ! quelle épouvantable flâme !
Ah ! quel ravage affreux !

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

(*Le Théâtre change, & représente les Champs Élysées*).

SCÈNE PREMIÈRE.

Ombres heureuses chantantes & jouant de la flûte.

Chœur des Ombres heureuses.

LOIN d'ici; loin de nous,
Tristes ennuis, importunes alarmes;
Gardez-vous, gardez-vous
D'interrompre la paix dont nous goûtons les charmes;
Gardez-vous, gardez-vous
De troubler un bonheur si doux.

Deux Ombres heureuses.

O bienheureuse vie!
Vous ne nous serez point ravie.
O doux plaisirs dont nos vœux sont comblés!
Vous ne serez jamais troublés.

Deux autres Ombres heureuses.

Ah, que ces demeures sont belles!

Que nous y passons d'heureux jours!
Quelle félicité pour les amans fidèles!
Ici les amours éternelles
Ont toujours les douceurs des nouvelles amours.
Ah! que ces demeures sont belles!
Que nous y passons d'heureux jours!

Deux autres Ombres heureuses.

Dans ces beaux lieux tout nous enchante;
Les plaisirs y suivent nos pas;
Et plus on en jouït, plus le desir augmente
D'en goûter les appas.

Le Chœur des Ombres heureuses.

O bienheureuse vie!
Vous ne nous serez point ravie.
O doux plaisirs dont nos vœux sont comblés!
Vous ne serez jamais troublés.

SCÈNE II.

PROSERPINE, ASCALAPHE, *les Ombres heureuses.*

PROSERPINE.

Ma chère liberté, que vous aviez d'attraits!
En vous perdant, hélas! que mon âme est atteinte
De douleur, de trouble & de crainte!
Ma chère liberté, que vous aviez d'attraits!
Faut-il vous perdre pour jamais?

Ombres, que j'interromps, souffrez ma triste plainte ;
Ce n'est pas pour mon cœur que vos plaisirs sont faits.
Plaignez-vous, avec moi, du Dieu qui m'a contrainte
De troubler la douceur de votre heureuse paix.
Ma chère liberté, que vous aviez d'attraits !
En vous perdant, hélas ! que mon âme est atteinte
De douleur, de trouble & de crainte !
Ma chère liberté, que vous aviez d'attraits !
Faut-il vous perdre pour jamais ?

ASCALAPHE.

Aimez qui vous aime ;
Rien n'est si charmant.
Pluton n'est pas un Dieu sujet au changement ;
Il vous offre son cœur avec son diadême.
Aimez qui vous aime ;
Rien n'est si charmant.

Le Chœur des Ombres.

Aimez qui vous aime ;
Rien n'est si charmant.

PROSERPINE.

Que n'est-il satisfait de sa grandeur suprême !
J'étois heureuse sans amant ;
Mon cœur se contentoit de régner sur lui-même.

ASCALAPHE *& les Ombres.*

Aimez qui vous aime ;
Rien n'est si charmant.

PROSERPINE.

Ah ! sans la liberté, sans sa douceur extrême,
Tout autre bien est un cruel tourment.

ASCALAPHE & *les Ombres*.

Aimez qui vous aime;
Rien n'eſt ſi charmant.

SCÈNE III.

ARÉTHUSE, ALPHÉE, PROSERPINE, ASCALAPHE.

PROSERPINE.

Est-ce une illuſion dont le charme m'abuſe?
Eſt-ce toi, ma chère Aréthuſe?

ARÉTHUSE.

Pluton veut qu'avec vous nous demeurions ici;
Nous ſuivons, ſans effort, la loi qu'il nous impoſe.

ALPHÉE.

Ce Dieu veut ſoulager le chagrin qu'il vous cauſe;
Et croit que, par nos ſoins, il peut être adouci.

ARÉTHUSE.

Il attend, pour vous voir, que de votre colère
Les premiers tranſports ſoient calmés.

ALPHÉE & ARÉTHUSE.

Le Dieu que vous charmez
Ne ſonge qu'à vous plaire.

PROSERPINE.

Que devient pour l'amour ton mépris éclatant?
Cet amant, près de toi, goûte un bonheur paiſible.

ARÉTHUSE.

Rien n'eſt impoſſible
A l'amour conſtant.
En vain je préſumois tant
D'avoir un cœur invincible.
Rien n'eſt impoſſible
A l'amour conſtant.

ALPHÉE.

Qu'un amant fidèle eſt content
D'engager ce qu'il aime à devenir ſenſible!

ALPHÉE & ARÉTHUSE.

Rien n'eſt impoſſible
A l'amour conſtant.

ASCALAPHE.

Pluton pourra trouver un favorable inſtant,
Où ſon amour pour vous deviendra moins terrible.

ASCALAPHE, ARÉTHUSE & ALPHÉE.

Rien n'eſt impoſſible
A l'amour conſtant.
Voyez ce beau ſéjour, ces charmantes campagnes,
Ces vallons écartés, ces paiſibles forêts.

PROSERPINE.

Ne reverrai-je plus Cérès?
Ne reverrai-je plus mes fidelles compagnes?

ASCALAPHE.

Vous avez, par malheur, goûté de quelques grains
D'un fruit de ces lieux souterrains.

ALPHÉE & ARÉTHUSE.

Pluton le sait; il vient de nous le dire.

ASCALAPHE.

J'ai pris soin de l'en avertir.
Par l'arrêt du destin, le Dieu de cet empire
Peut vous voir désormais autant qu'il le desire.

ALPHÉE, ARÉTHUSE & ASCALAPHE.

Jamais, s'il n'y veut consentir,
Du séjour des enfers vous ne pourrez sortir.

PROSERPINE.

Je ne verrai jamais la lumière céleste!
Dans une ardente soif, par un secours funeste,
C'est toi qui m'as montré ce fruit si dangereux!
Tu m'as caché l'arrêt du destin rigoureux!
Perfide! c'est toi qui m'abuses,
Et c'est toi-même qui m'accuses!
Ah! du moins le destin exaucera les vœux
De ma juste vengeance;
Tu ne surprendras plus la crédule innocence;
Tu seras un objet affreux,
Et d'un présage malheureux.
Va, cruel! va languir dans l'horreur des ténèbres:
Va; deviens, s'il se peut, aussi triste que moi;
Que tes cris soient des cris funèbres:
Que le sombre chagrin, que le mortel effroi,
Ne se lassent jamais de vôler après toi.

(*Ascalaphe se transforme en hibou, & s'envôle*).

SCÈNE IV.

PLUTON, PROSERPINE.

PROSERPINE.

Venez-vous, contre moi, défendre un téméraire?

PLUTON.

Votre pouvoir ici ne sera point borné;
On n'est point innocent, quand on peut vous déplaire:
Épuisez, s'il se peut, sur cet infortuné
Tous les traits de votre colère.

PROSERPINE.

Tout ressent ici-bas mon trouble & ma terreur:
Les Ombres, sans trembler, ne peuvent plus m'entendre.
Ne souffrez pas que ma fureur
De cet heureux séjour fasse un séjour d'horreur;
A la clarté du Ciel, hâtez-vous de me rendre.

PLUTON.

Ne regrettez point tant la lumière des Cieux.
Des Astres faits pour nous éclairent ces beaux lieux:
Jamais un verdoyant feuillage
Ne cesse de parer les arbres de nos bois;
Sans cesse, dans nos champs, nous trouvons à la fois
Des fruits, des fleurs & de l'ombrage;
Et le tems affreux des frimats
Est la seule saison que l'on n'y connoît pas.

PROSERPINE.

Mon triste cœur ne peut connoître
La douceur des appas qu'on voit ici paroître.

Hélas ! ces lieux si beaux où je frémis d'effroi,
Sont toujours les enfers pour moi.

PLUTON.

Je suis Roi des enfers; Neptune est Roi de l'Onde:
Nous regardons, avec des yeux jaloux,
Jupiter plus heureux que nous;
Son sceptre est le premier des trois sceptres du monde.
Mais si de votre cœur j'étois victorieux,
Je serois plus content d'adorer vos beaux yeux,
Au milieu des enfers, dans une paix profonde,
Que Jupiter, le plus heureux des Dieux,
N'est content d'être Roi de la Terre & des Cieux.

PROSERPINE.

Que deviendra Cérès à qui je suis si chère ?
Quelle surprise ! hélas ! quelle douleur amère !
Hélas !

PLUTON.

Ne donnerez-vous
Des soupirs qu'à votre mère ?
Aimez, Beauté trop sévère,
Les soupirs d'amour sont doux.

PROSERPINE.

D'un insensible cœur que pouvez-vous attendre ?

PLUTON.

J'ignorois le pouvoir des traits qui m'ont surpris;
Mon cœur ne connoissoit rien de doux ni de tendre.
Ne pourrai-je vous apprendre
Ce que vous m'avez appris ?

PROSERPINE.

Dieu cruel ! vous n'aimez que les pleurs & les cris.

Deviez-vous aux enfers me contraindre à descendre?
Vous m'ôtez le bonheur qui m'étoit destiné!

PLUTON.

Est-ce à moi qu'il faut vous en prendre?
Accusez-en l'amour que vous m'avez donné.

PROSERPINE.

Voulez-vous me causer d'éternelles alarmes?

PLUTON.

Voulez-vous me causer d'éternels déplaisirs?

PROSERPINE.

Laissez-moi suivre en paix mes innocens desirs.

PLUTON.

Laissez-moi la douceur de voir toujours vos charmes.

PROSERPINE.

Voyez couler mes larmes.

PLUTON.

Écoutez mes soupirs.

PLUTON & PROSERPINE *ensemble.*

PLUTON. { Mon amour fidèle
Ne touche point votre cœur!
Ah! quelle rigueur!

PROSERPINE. { Ma douleur mortelle
Ne touche point votre cœur!
Ah! quelle rigueur!

PLUTON.

N'importe; fussiez-vous cent fois plus inhumaine;
Mon amour entreprend de vaincre votre haîne.

SCÈNE V.

PLUTON, PROSERPINE; Chœur d'Ombres heureuſes; Chœur de Divinités infernales; Divinités infernales de la Suite de Pluton chantantes; les trois Juges des enfers; Divinités infernales danſantes; Ombres heureuſes danſantes.

PLUTON.

QUE l'on ſuſpende ici les tourmens éternels
Des plus criminels:
Qu'aux enfers, en ce jour, tout ſoit exempt de peine.
Vous, qu'un heureux repos ſuit après le trépas,
Et vous, Dieux mes ſujets, venez, hâtez vos pas;
Rendez hommage à votre Reine;
Admirez ſes divins appas.
Régnez, aimable ſouveraine;
Régnez à jamais ici-bas.

Les Chœurs des Ombres heureuſes & des Divinités infernales.

Rendons hommage à notre Reine;
Admirons ſes divins appas.
Régnez, aimable ſouveraine;
Régnez à jamais ici-bas.

(*Les Ombres heureuſes & les Divinités infernales rendent hommage à Proſerpine, & lui apportent de riches préſens; elles témoignent leur joie par leurs danſes & par leurs chanſons*).

Chœur des Ombres heureuſes.

C'eſt aſſez de regrets;
C'eſt verſer trop de larmes:
Goûtez les attraits
D'un deſtin plein de charmes;
Pluton aime mieux que Cérès.
Une mère
Vaut-elle un époux?
L'amour doit toujours plaire;
Les ſoins en ſont doux.
Un cœur eſt trop ſauvage,
S'il change l'uſage
D'un bien ſi charmant,
Et c'eſt grand dommage
D'en faire un tourment.

Triomphez dans ces lieux;
C'eſt pour vous que ſoupire
L'un des plus grands Dieux.
Poſſédez ſon empire;
Tout cède au pouvoir de vos yeux.
Une mère
Vaut-elle un époux?
L'amour doit toujours plaire;
Les ſoins en ſont doux.
Un cœur eſt trop ſauvage,
S'il change l'uſage
D'un bien ſi charmant,
Et c'eſt grand dommage
D'en faire un tourment.

Les Chœurs des Divinités infernales & des Ombres heureuſes.

Dans les enfers
Tout rit, tout chante:
On vous doit, Beauté charmante,
La douceur de nos concerts.

Un Dieu ſévère
Par vos yeux eſt enflâmé ;
Tout ſon empire vous révère :
Qu'il eſt doux d'avoir charmé
Un cœur qui n'a jamais aimé !

Que vos appas
Auront de gloire !
Ils étendent leur victoire
Juſqu'où règne le trépas.
Un Dieu ſévère
Par vos yeux eſt enflâmé ;
Tout ſon empire vous révère :
Qu'il eſt doux d'avoir charmé
Un cœur qui n'a jamais aimé !

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

(Le Théâtre change, & représente le Palais de Pluton.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PLUTON; les trois Juges des enfers; les trois Furies; troupe de Divinités infernales.

PLUTON.

Vous qui reconnoissez ma suprême puissance;
Donnez-moi des conseils; donnez-moi du secours;
L'orgueilleux Jupiter m'offense;
Il veut rompre aujourd'hui l'heureuse intelligence
Que nous avions juré de conserver toujours.
Les Dieux ont aimé tous, & le Dieu du Ciel même
S'est laissé cent fois enflâmer.
C'est la première fois que j'aime,
Et l'on veut me ravir ce qui m'a su charmer.
Ah! c'est une rigueur extrême
De condamner un cœur à ne jamais aimer.
C'est votre Reine qu'on demande;
Jupiter veut que je la rende,
Et Mercure prétend l'enlever d'ici-bas.
Pouvons-nous endurer que l'on nous la ravisse?

Le Chœur.

Non, non; c'eſt une injuſtice
Que nous ne ſouffrirons pas.

PLUTON.

Et par quel droit faut-il que Jupiter s'obſtine
A troubler le bonheur que l'Amour me deſtine?
Mon pouvoir n'eſt-il pas indépendant du ſien?
Gardons Proſerpine;
Les enfers ne rendent rien.

Le Chœur.

Gardons Proſerpine;
Les enfers ne rendent rien.

Les trois Juges des enfers.

Proſerpine a goûté des fruits de votre empire;
Elle eſt à vous; on ne peut vous l'ôter.
Aux arrêts du deſtin les Dieux doivent ſouſcrire;
C'eſt vainement qu'on y veut réſiſter.

PLUTON.

Que le Ciel menace, qu'il tonne;
Il faut que rien ne nous étonne:
Nous avons pour nous en ce jour
Le Deſtin & l'Amour.

Le Chœur.

Que le Ciel menace, qu'il tonne;
Il faut que rien ne nous étonne:

Nous avons pour nous en ce jour
Le Destin & l'Amour.

Les trois Furies.

Plutôt que de souffrir l'injure
Que le Ciel veut faire aux enfers;
Renversons toute la Nature;
Périsse l'Univers.

Le Chœur.

Renversons toute la Nature;
Périsse l'Univers.

Une des Furies.

Retirons les Géants de leur prison obscure;
Des Tirans enchaînés il faut briser les fers.

Les Furies & le Chœur.

Renversons toute la Nature;
Périsse l'Univers.

SCÈNE II.

(*Le Théâtre change, & représente une solitude*).

CÉRÈS, *seule.*

DÉSERTS écartés, sombres lieux,
Cachez mes soupirs & mes larmes.

Mon déſeſpoir a trop de charmes
Pour les impitoyables Dieux.
Déſerts écartés, ſombres lieux;
Cachez mes ſoupirs & mes larmes.
Les Dieux étoient jaloux de mon ſort glorieux;
C'eſt un doux ſpectacle à leurs yeux
Que les malheurs cruels dont je ſuis pourſuivie.
Ils ſe font un plaiſir de mes cris furieux.
Jupiter m'a livrée à leur barbare envie:
Jupiter me trahit! ma fille m'eſt ravie!
Je perds ce que j'aimois le mieux!
Infortunée, hélas! le jour m'eſt odieux,
Et je ſuis, pour jamais, condamnée à la vie!
Ah! je ne puis ſouffrir la lumière des Cieux;
Mon déſeſpoir a trop de charmes
Pour les impitoyables Dieux.
Déſerts écartés, ſombres lieux;
Cachez mes ſoupirs & mes larmes.

SCÈNE III.

CÉRÈS, Voix infernales.

CÉRÈS.

QUELS abîmes ſe ſont ouverts!
Qu'entends-je? quel affreux murmure!

Voix infernales.

Renverſons toute la Nature;
Périſſe l'Univers.

CÉRÈS.

Le Ciel n'eſt point touché des maux que j'ai ſoufferts.
L'enfer prendroit-il part aux peines que j'endure?

Voix infernales.

Renverſons toute la Nature;
Périſſe l'Univers.

CÉRÈS.

Périſſe l'Univers.

SCÈNE IV.

ALPHÉE, ARÉTHUSE, CÉRÈS.

(*Alphée & Aréthuſe ſortent des enfers*).

CÉRÈS.

Ne m'apprendrez-vous point où ma fille peut être?

ARÉTHUSE.

Votre ennemi ſecret veut ſe faire connoître:
Enfin, vous pouvez tout ſavoir.
De l'empire infernal le redoutable maître,
Tient votre fille en ſon pouvoir.

CÉRÈS.

L'Enfer retient ma fille ! ô Ciel ! ô fort barbare !
L'éternelle nuit nous sépare !
Ma chère Proserpine !.... ô regrets superflus !
Hélas ! je ne la verrai plus !
Dieux ! ma fille n'est point coupable ;
Pourquoi Pluton inexorable
Veut-il dans les enfers l'accabler de douleur ?

APHÉE & ARÉTHUSE.

C'est quelquefois un grand malheur
Que d'être trop aimable.

CÉRÈS.

Pluton l'aime ! & l'Amour, pour me désespérer,
Fait soupirer un cœur qui doit être inflexible !

ALPHÉE & ARÉTHUSE.

Quel cœur se peut assurer
D'être toujours insensible ?
Quel cœur se peut assurer
De ne jamais soupirer ?

ALPHÉE.

Le Dieu qui pour elle soupire,
Est un des trois grands Dieux maîtres de l'Univers.

ARÉTHUSE.

Elle est Reine d'un vaste empire.

ALPHÉE & ARÉTHUSE.

Il eſt beau de régner même dans les enfers.

CÉRÈS.

Quelqu'honneur qu'aux enfers on s'empreſſe à lui
rendre,
Elle n'en peut ſortir, & je n'y puis deſcendre,
Je la perds; je perds tout eſpoir;
Je ne pourrai jamais la voir.

ALPHÉE & ARÉTHUSE.

Jupiter la demande, & l'enfer, plein d'alarmes,
Pour la garder a pris les armes.

CÉRÈS.

Jupiter n'eſt donc pas inſenſible aux regrets
De la malheureuſe Cérès?
Obtenez, Dieu puiſſant, que ma fille revienne;
Sans troubler votre paix, j'irois ſuivre ſes pas,
Si je pouvois paſſer dans la nuit du trépas.
Ne ſouffrez plus que l'enfer la retienne,
Grand Dieu! c'eſt votre fille auſſi-bien que la mienne;
C'eſt votre fille, hélas!
Ne l'abandonnez pas.

Dans les Enfers, dans les Cieux, sur la Terre,
Tout doit jouïr d'une éternelle paix.

(Les Divinités célestes, terrestres & infernales témoignent, par leurs chants & par leurs danses, la joie qu'ils ont de voir l'intelligence rétablie entre les plus grands Dieux du monde, par le mariage de Pluton & de Proserpine).

Fin du cinquième & dernier Acte.

LE TRIOMPHE
DE
L'AMOUR,
BALLET;

Dansé devant Sa Majesté, à Saint-Germain-en-Laye, le.... jour de Janvier 1681.

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR, BALLET.

(*Le Théâtre représente un lieu magnifiquement orné, & que l'on a disposé pour y recevoir l'Amour, qui doit y venir en triomphe; un grand nombre de Divinités & une multitude de Peuples différens y sont accourus & s'y sont placés pour assister à ce pompeux spectacle. Vénus commence cette agréable fête; elle fait entendre que la paix est le tems destiné pour faire éclater la gloire de son fils; elle appelle les Grâces, les Plaisirs, les Dryades, les Naïades, pour prendre part avec elle aux réjouissances du Triomphe de l'Amour, & elle invite tout le monde à rendre hommage à ce Dieu vainqueur des hommes & des Dieux*).

Divinités & Peuples placés autour du Théâtre.

Messieurs Bony, Fernon l'aîné, Rebel, Gingant, le Maire, Gillet, David, Frison, Poyadon, Moreau, Tiphaine, Bernard, Leroi, de la Forest, Duhamel, Desvelois, Lavernet, Puvigny, Antonio, Aubert, Perchot, Gaye fils, Gaye cadet, le petit Fernon, Jacquart, Philbert & Lavallée.

VÉNUS, *Mademoiselle Ferdinand l'aînée.*

Un héros, que le ciel fit naître
Pour le bonheur de cent peuples divers,
Aime mieux calmer l'univers
Que d'achever de s'en rendre le maître:
Il cherche à rendre heureux jusqu'à ses ennemis.
Tout est, par ses travaux, dans une paix profonde;
Ce n'est plus qu'à l'Amour qu'il peut être permis
De troubler le repos du monde.
Tranquiles cœurs, préparez-vous
A mille secrettes alarmes;
Vous perdrez ce repos si doux,
Dont vous estimez tant les charmes:
Mais les troubles d'Amour ont cent fois plus d'attraits
Que la plus douce paix.
Nymphes des eaux, Nymphes de ce bocage,
Faites briller vos plus charmans appas;
Plaisirs, Grâces, suivez mes pas;
Qu'avec nous tout s'engage
A célébrer la gloire de mon fils.
Dieux qu'il a surmontés, mortels qu'il a soumis,

Venez lui rendre hommage.
L'Amour, le vainqueur des vainqueurs,
Va triompher de tous les cœurs.

(*Les Divinités & les Peuples répètent les deux derniers vers*).

(*Les Grâces, les Dryades, les Naïades & les Plaisirs viennent accompagner Vénus. Les Grâces & les Dryades dansent & font la première entrée*).

PREMIÈRE ENTRÉE.

Les Grâces, MADEMOISELLE, Mademoiselle de Commercy, Mademoiselle de Pienne.

Les Dryades, Madame la Princesse Mariamne, Mademoiselle de Tonnerre, Mademoiselle de Clisson, Mademoiselle de Poitiers.

VÉNUS *chante au milieu de cette entrée.*

Si quelquefois l'Amour cause des peines,
C'est un danger qu'il est doux de courir!
Ce Dieu charmant, sous ses plus rudes chaînes,
Fait aimer les maux qu'il fait souffrir.
Faut-il les craindre?
Faut-il s'en plaindre?
Qui les ressent n'en veut jamais guérir.

Fières Beautés, vos rigueurs seront vaines;
Tout cède à l'Amour, tout se laisse attendrir:

Ce Dieu charmant, ſous ſes plus rudes chaînes,
Fait aimer les maux qu'il fait ſouffrir.
Faut-il les craindre ?
Faut-il s'en plaindre ?
Qui les reſſent n'en veut jamais guérir.

(*Les Naïades danſent & font la ſeconde entrée*).

I I^me. ENTRÉE.

Les Naïades, Mademoiſelle de Rambures, Mademoiſelle de Châteautiers, Mademoiſelle de Biron, Mademoiſelle de Brouilly.

(*Les Plaiſirs danſent & font la troiſième entrée*).

I I I^me. ENTRÉE.

Les Plaiſirs, MONSEIGNEUR, *ou* Leſtang l'aîné ; M. le Comte de Brionne, M. le Comte de Fieſque, M. le Comte de Tonnerre, M. le Marquis de la Troche, M. de Mimurre ; les ſieurs Faure & Bouteville.

(*Deux Plaiſirs chantent au milieu de cette entrée*).

Deux Plaiſirs, Meſſieurs Gaye & Fernon le cadet.

UN cœur toujours en paix, ſans amour, ſans deſirs,
Eſt moins heureux que l'on ne penſe :

Les plaisirs de l'indifférence
Sont d'ennuyeux plaisirs.

Les maux que fait l'Amour, ses chagrins, ses soupirs,
Ne sont des maux qu'en apparence.
Les plaisirs de l'indifférence
Sont d'ennuyeux plaisirs.

VÉNUS & *les Plaisirs.*

Non, non, il n'est pas possible
De contraindre un cœur sensible
A n'aimer jamais :
C'est pour l'Amour que tous les cœurs sont faits.

VÉNUS.

Contre un Dieu si charmant quel cœur est invincible ?

VÉNUS & *les Plaisirs.*

On fuit en vain d'inévitables traits ;
C'est pour l'Amour que tous les cœurs sont faits.

VÉNUS, *les Plaisirs, le Chœur des Divinités & des Peuples.*

Non, non, il n'est pas possible
De contraindre un cœur sensible
A n'aimer jamais :
C'est pour l'Amour que tous les cœurs sont faits.

(*Dans le tems que Vénus, les Plaisirs & les Chœurs chantent, les Grâces, les Plaisirs, les Dryades & les Naïades dansent ensemble*).

(*Les Divinités qui paroissoient les plus opposées à l'Amour, & qui ont été contraintes de céder à sa puissance, sont obligées d'avouer leur défaite & de servir d'ornemens au triomphe de ce Dieu victorieux*).

(*Mars, armé & accompagné d'une troupe de guerriers, paroît furieux, & témoigne ne pouvoir aimer que les combats, le sang & le carnage. Il est environné d'une troupe d'Amours qui écartent les guerriers. Ces petits Amours désarment ce terrible Dieu de la guerre, & se jouent avec les armes qu'ils lui ôtent; ils l'enchaînent avec des liens de fleurs, & dansent en réjouissance de leur victoire*).

IVme. ENTRÉE.

Mars, le sieur de Beauchamp.

Les Guerriers, M. le Marquis d'Humieres, M. le Marquis de la Rocque, M. le Marquis de Sainte-Frique, M. le Marquis de Nangy, M. le Comte de Bouligneux le cadet, M. le Comte de Roussillon, M. d'Husse de Valentiné, M. de Francines.

Vme. ENTRÉE.

Les Amours, M. de Vermandois, M. le Marquis d'Alincourt, M. le Comte de Guiche, M. le Comte de Verue, M. le Marquis d'Haraucourt-Longueval; les sieurs Huet, Courcelles & Chalons.

(La Déesse Amphytrite, après avoir long-tems résisté à l'amour de Neptune, est contrainte à la fin de s'y rendre).

Amphytrite, Mademoiselle Rebel.

Neptune, Monsieur Guillegaut.

AMPHYTRITE.

FIERTÉ, sévère honneur, vous défendez d'aimer;
Mais pour garder nos cœurs nous donnez-vous des armes?
Ah! que n'empêchez-vous que l'Amour ait des charmes,
Si vous ne voulez pas qu'il puisse nous charmer?

NEPTUNE.

Cédez, belle Amphytrite, à mes soins amoureux;
Cédez à ma persévérance.
Je tiens la vaste mer sous mon obéissance;
J'ouvre & ferme, à mon gré, ses gouffres les plus creux;
Je soulève les flots, & je puis, quand je veux,
Calmer leur violence:
Mais quelle que soit ma puissance,
Si je ne puis fléchir votre cœur rigoureux,
Je ne puis jamais être heureux.

AMPHYTRITE.

Ah! qu'un fidèle amant
Est redoutable!

J'avois juré de fuir un tendre engagement ;
Je ne le croyois pas un mal inévitable :
Pourquoi m'obligez-vous à rompre mon ferment ?
Ah ! qu'un fidèle amant
Eſt redoutable !
Que n'aimez-vous moins conſtamment !
Je goûtois un repos aimable ;
Vous m'ôtez un bien ſi charmant.
Ah ! qu'un fidèle amant
Eſt redoutable !

NEPTUNE.

Quoi ! je puis voir enfin ceſſer votre riguéur ?

AMPHYTRITE.

Malgré moi votre amour vainqueur
Me réduit à me rendre :
Vous n'auriez pas mon cœur,
S'il pouvoit encor ſe défendre.

NEPTUNE & AMPHYTRITE.

Il faut aimer, c'eſt un fatal deſtin ;
Qui croit s'en affranchir s'abuſe :
L'Amour arrache à la fin
Le tribut qu'on lui refuſe.

NEPTUNE.

Divinités qui me faites la Cour,
Admirez avec moi le pouvoir de l'Amour.

(*Les Dieux de la mer & les Néréides viennent ſe réjouir du bonheur de Neptune, & témoignent leur joie par leurs danſes*).

VIme. ENTRÉE.

Les Dieux Marins, M. le Prince de la Roche-ſur-Yon, M. le Comte de Brionne, M. le Marquis de Mouy, M. de Mimure.

Les Néréïdes, Madame la Princeſſe de Conty, Madame la Ducheſſe de Mortemart, Mademoiſelle de Laval & Mademoiſelle de Pienne.

NEPTUNE & AMPHYTRITE *chantent enſemble.*

C'EST en vain qu'à l'Amour on ſe veut oppoſer;
L'atteinte de ſes traits n'en eſt que plus profonde :
Son empire eſt l'écueil où ſe viennent briſer
Les plus ſuperbes cœurs du monde.
C'eſt en vain qu'à l'Amour on ſe veut oppoſer.
Il n'eſt rien de ſi froid qu'il ne puiſſe embrâſer;
Il brûle juſqu'au ſein de l'onde.
C'eſt en vain qu'à l'Amour on ſe veut oppoſer;
L'atteinte de ſes traits n'en eſt que plus profonde.

AMPHYTRITE.

Un cœur qui veut être volage
Se laiſſe aiſément engager :
Mon cœur mal-aiſément s'engage;
Mais c'eſt pour ne jamais changer.

NEPTUNE & AMPHYTRITE.

Avant que de prendre une chaîne,
Peut-on trop long-tems y ſonger ?

Il faut s'engager avec peine,
Quand c'eſt pour ne jamais changer.

(*Borée, couvert de glaçons & de frimats, & accompagné de Vents froids & glacés, témoigne qu'il croit être en ſûreté contre les feux de l'Amour : il fait cacher les Vents qui le ſuivent, & ſe tire à l'écart pour conſidérer Orithie, fille du Roi d'Athènes, qui vient ſe divertir en danſant avec une troupe de filles Athéniennes. Borée s'approche d'Orithie, &, tout froid qu'il eſt, ſe ſent enflâmer d'amour pour elle. Cette Princeſſe s'épouvante à la vue de Borée; elle veut l'éviter : les Athéniennes ſe rangent autour d'Orithie pour la défendre. Les Vents qui ſuivent Borée écartent les Athéniennes, & donnent moyen à Borée d'enlever Orithie*).

VIIme. ENTRÉE.

Borée, le ſieur Pecourt.

Suite de Borée, les ſieurs Dumirail, Germain, Favier l'aîné, Leſtang le cadet.

VIIIme. ENTRÉE.

Orithie, le ſieur Faure.

Filles Athéniennes, les ſieurs Boutteville, Magny, Joubert, Favier le cadet.

(*Diane, en habit de chasse, chante, & fait connoître qu'elle méprise la puissance de l'Amour*).

DIANE, *Mademoiselle Ferdinand la cadette.*

VA, dangereux Amour; va, fuis loin de ces bois;
Je veux y conserver la paix & l'innocence:
Les plus grands Dieux t'ont cédé mille fois,
Et je prétends toujours te faire résistance.
Plus on voit de grands cœurs asservis à tes loix,
Plus il est beau de braver ta puissance.
Va, dangereux Amour; va, fuis loin de ces bois;
Je veux y conserver la paix & l'innocence.

(*Les Nymphes de Diane dansent & témoignent la joie qu'elles ont d'être exemptes des peines de l'Amour & de jouir des douceurs de la liberté. Diane chante au milieu de leurs danses*).

IXme. ENTRÉE.

Les Nymphes de Diane.

Première Nymphe, Madame LA DAUPHINE.

Autres Nymphes de Diane, Madame la Duchesse de Sully, Madame la Princesse de Guimené, Mademoiselle de Gontaut, Mademoiselle de Biron, Mademoiselle de Clisson, Mademoiselle de Brouilly.

DIANE *chante au milieu des Nymphes qui dansent.*

UN cœur maître de lui-même
Est toujours heureux.

C'eſt la liberté que j'aime ;
Elle comble tous mes vœux.
Un cœur maître de lui-même
Eſt toujours heureux.
Fuyons la contrainte extrême
D'un eſclavage amoureux.
Un cœur maître de lui-même
Eſt toujours heureux.

(*Diane continue à chanter au milieu de ſes Nymphes, qui danſent*).

Dans ces forêts, venez ſuivre nos pas,
Vous qui voulez fuir l'Amour & ſes flâmes :
C'eſt vainement qu'il menace nos âmes ;
Tous ſes efforts n'en triomphent pas.
Malgré l'Amour, au mépris de ſes armes,
Notre fierté ne ſe rend jamais ;
Malgré ſes traits,
Nous vivons ſans alarmes ;
Malgré ſes traits,
Nous vivons en paix.
Ce Dieu ſi fier, ſi terrible & ſi fort,
Perd ſon pouvoir, quand on veut s'en défendre :
S'il eſt des cœurs qu'il oblige à ſe rendre,
C'eſt qu'en ſecret ils en ſont d'accord.
Malgré l'Amour, au mépris de ſes armes,
Notre fierté ne ſe rend jamais ;
Malgré ſes traits,
Nous vivons ſans alarmes ;
Malgré ſes traits,
Nous vivons en paix.

(*En dymion s'approche de Diane & de ſes Nymphes : cette Déeſſe ſi ſévère veut fuir avec ſes Nymphes ; mais elle ne peut s'empêcher de regarder Endymion, & ſe retire toute confuſe de ſe ſentir touchée d'amour pour lui*).

Xme. ENTRÉE.

Endymion, le ſieur Favier l'aîné.

(*La Nuit vient obſcurcir la terre & inviter toute la nature à jouir des douceurs du repos. Pluſieurs inſtrumens forment une douce harmonie, qui ſe mêle & qui s'accorde avec la voix de la Nuit*).

LA NUIT, *Mademoiſelle de Saint-Chriſtophe.*

Voici le favorable tems
Où tous les cœurs doivent être paiſibles.
Le ſilence revient, fuyez, bruits éclatans;
Repoſez-vous, travaux pénibles;
Cœurs agités de ſoins & de deſirs flottans,
Soyez calmés dans ces heureux inſtans:
Oubliez vos ennuis, cœurs tendres, cœurs ſenſibles,
Que l'Amour ne rend pas contens.
Voici le favorable tems
Où tous les cœurs doivent être paiſibles.

(*Le Myſtère vient trouver la Nuit & la ſollicite de favoriſer les ſecrettes amours*).

LE MYSTÈRE, *M. Fernon le cadet.*

On ne peut trop cacher les ſecrets amoureux.
Etends, obſcure nuit, tes voiles les plus ſombres;

Prends ſoin de redoubler tes ombres
En faveur des amans heureux.
On ne peut trop cacher les ſecrets amoureux.

LA NUIT.

Il eſt des nuits charmantes
Qui valent bien les plus beaux jours :
Le calme & le repos ſont un puiſſant ſecours
Pour ſoulager les âmes languiſſantes ;
L'ombre eſt favorable aux amours.
Il eſt des nuits charmantes
Qui valent bien les plus beaux jours.

LE MYSTÈRE.

L'amour heureux doit ſe taire ;
Son bonheur ne dure guère,
Lorſqu'il ne le cache pas.
Le Myſtère
En doit faire
Les plus doux appas.

LA NUIT.

Amans, ne craignez rien ; l'ombre vous ſert d'aſyle :
Veillez, heureux amans ; les plaiſirs les plus doux
Veilleront avec vous.

(*Le Silence s'approche du Myſtère & de la Nuit, & les exhorte à ſe taire*).

LE SILENCE, *M. Guillegaut.*

QUE tout ſoit tranquile ;
Taiſons-nous.

LE MYSTÈRE.

L'éclat eſt dangereux, le ſecret eſt utile :
Amans, veillez ſans bruit ; il n'eſt que trop facile
D'éveiller les fâcheux jaloux.

LE SILENCE.

Que tout ſoit tranquile ;
Taiſons-nous.

LA NUIT, LE MYSTÈRE & LE SILENCE.

Que tout ſoit tranquile ;
Taiſons-nous.

(*Diane, vaincue par l'Amour & honteuſe de ſa défaite, vient prier la Nuit de lui donner du ſecours*).

DIANE.

Je ne puis plus braver l'Amour & ſa puiſſance ;
Endymion m'a paru trop charmant :
Mon trouble s'accroît, quand j'y penſe,
Et, malgré moi, j'y penſe à tout moment.
Mon cœur qui fut ſi fier, ſe laſſe enfin de l'être ;
Dans des liens honteux il demeure engagé :
Je trouve mon cœur ſi changé,
Que j'ai peine à le reconnoître.
J'ai trop bravé l'Amour, & l'Amour s'eſt vengé.
Nuit charmante & paiſible,
Tu rends le calme à l'univers :
Hélas ! rends-moi, s'il eſt poſſible,
Le repos que je perds.

LA NUIT.

L'Amour veille, quand tout repoſe ;
Il va troubler les cœurs qu'il a contraint d'aimer ;
Le premier trouble qu'il cauſe
Eſt difficile à calmer.

DIANE.

Malgré tous mes efforts, un trait fatal me blesse,
Et du fond de mon cœur je ne puis l'arracher.
Qui ne peut vaincre sa foiblesse,
Doit au moins la cacher.
Sombre Nuit, cache-moi, s'il se peut à moi-même;
Prête à mon cœur troublé tes voiles ténébreux,
Pour couvrir son désordre extrême;
Cache à tout l'univers la honte de mes feux;
Dérobe ma foiblesse aux yeux de ce que j'aime.
Sombre Nuit, cache-moi, s'il se peut, à moi-même.

(*Diane se retire*).

LA NUIT.

Vous qui fuyez la lumière & le bruit,
Songes, rassemblez-vous dans mon obscur empire;
Secondez-moi; c'est l'Amour qui m'instruit
A charmer la rigueur d'un amoureux martyre;
Exécutez ce qu'il m'inspire.
Qu'Endymion en dormant soit conduit
Où Diane en secret soupire;
Songes, obéissez aux ordres de la Nuit.

(*Les Songes s'assemblent & se préparent à servir Diane suivant les ordres de la Nuit*).

XIme. ENTRÉE.

Les Songes, M. le Marquis de Mirepoix, M. le Marquis d'Humieres, M. le Marquis de Richelieu, M. le Comte d'Autel, M. le Marquis de Mouy, M. de Francines.

(*Les Peuples de Carie, étonnés que la Déesse qui les éclaire durant la nuit n'est plus dans le ciel, comme elle avoit coutume d'y paroître, s'efforcent de la rappeler par des cris & par des sons de plusieurs instrumens d'airain*).

XIIme. ENTRÉE.

Les Peuples de Carie, Messieurs Boutteville, Faure, Magny, Lestang le cadet, Germain, Dumirail, Barazé, Favier le cadet.

Chœur de Peuples de Carie.

DIANE, dissipez nos craintes;
Revenez briller dans les cieux;
Revenez éclairer ces lieux;
Ecoutez nos cris & nos plaintes;
Rallumez vos clartés éteintes.
Revenez briller dans les cieux;
Revenez éclairer ces lieux.

Un des Cariens, M. de Puvigny.

De quel funèste mal sentez-vous les atteintes?
Qui vous a pu troubler? est-ce un charme odieux
Qui, par de fatales contraintes,
Vous arrache du ciel & vous cache à nos yeux?
Sommes-nous menacés par le courroux des Dieux?

Le Chœur.

Diane, dissipez nos craintes;
Revenez briller dans les cieux;

Revenez éclairer ces lieux ;
Ecoutez nos cris & nos plaintes ;
Rallumez vos clartés éteintes.
Revenez briller dans les cieux ;
Revenez éclairer ces lieux.

(*Bacchus, après avoir assujetti à son empire la plus grande partie du monde, & lorsqu'il revient de la conquête des Indes, dont il a soumis les Peuples à ses loix, est contraint de céder au pouvoir de l'Amour, & ne peut s'empêcher d'aimer Ariadne au premier instant qu'il la voit. Les Indiens & les Indiennes qui ont suivi Bacchus admirent la puissance de l'Amour*).

Un Indien de la Suite de Bacchus, M. Morel.

BACCHUS revient vainqueur des climats de l'Aurore ;
Il traîne après son char mille Peuples vaincus :
Il méprisoit l'Amour ; mais l'Amour est encore
Un vainqueur plus puissant mille fois que Bacchus.

Il aime, enfin ; sa fierté se désarme ;
D'un seul regard Ariadne le charme :
A ce superbe cœur l'Amour donne des fers.

Bacchus n'a triomphé du monde qu'avec peine,
Et qu'après cent travaux divers ;
L'Amour sans effort enchaîne
Le vainqueur de l'univers.

Deux Indiennes de la Suite de Bacchus, Mademoiselle Ferdinand la cadette & Mademoiselle Rebel.

Non, la plus fière liberté
Contre l'Amour n'est pas en sûreté

Entre les bras de la victoire.
L'éclat de mille exploits d'éternelle mémoire
N'exempte pas des tourmens amoureux ;
On n'est pas moins atteint d'un mal si dangereux
Pour être au comble de la gloire.
Non, la plus fière liberté
Contre l'Amour n'est pas en sûreté
Entre les bras de la victoire.

Un Indien.

Tout ressent les feux de l'Amour ;
Sa flâme va plus loin que la clarté du jour.

Une Indienne.

Rien ne respire
Qui ne soupire.

Une autre Indienne.

Dans les plus froids climats
Est-il un cœur qui ne s'enflâme pas ?

L'Indien.

Plus loin que le soleil, dans sa vaste carrière ;
Ne porte la lumière,
De l'amoureuse ardeur on ressent les appas.

Les deux Indiennes.

Tout l'univers seroit sans âme,
S'il n'étoit pénétré d'une si douce flâme.

L'Indien, les deux Indiennes & le Chœur.

Tout ressent les feux de l'Amour ;
Sa flâme va plus loin que la clarté du jour.

(*Mercure chante les louanges de l'Amour, & sollicite tout le monde de se soumettre volontairement à l'empire d'un si puissant vainqueur*).

MERCURE.

D'UNE affreuse fureur Mars n'est plus animé,
Et les Amours l'ont désarmé.
Amphytrite, à son tour, brûle au milieu de l'onde;
Au milieu des glaçons Borée est enflâmé;
Diane & Bacchus ont aimé:
L'Amour doit vaincre tout le monde.
Que sert contre l'Amour de s'armer de fierté?
Dans ses liens charmans il faut que tout s'engage:
Un si doux esclavage
Vaut bien la liberté.
Suivons l'Amour, portons sa chaîne;
N'attendons pas qu'il nous entraîne:
Tout reconnoît son pouvoir souverain;
Epargnons-nous la peine
D'y résister en vain.
Suivons l'Amour, portons sa chaîne;
N'attendons pas qu'il nous entraîne.

Le Chœur des Divinités, & Peuples placés autour du Théâtre.

Suivons l'Amour, portons sa chaîne;
N'attendons pas qu'il nous entraîne:
Tout reconnoît son pouvoir souverain;
Epargnons-nous la peine
D'y résister en vain.
Suivons l'Amour, portons sa chaîne;
N'attendons pas qu'il nous entraîne.

(*Apollon*;

(*Apollon, ſuivi d'une troupe de Bergers héroïques, s'empreſſe de paroître entre les Captifs qui doivent accompagner l'Amour triomphant*).

XVme. ENTRÉE.

Apollon, le ſieur Leſtang le cadet.

XVIme. ENTRÉE.

Bergers héroïques qui ſuivent Apollon.

Bergers héroïques, les ſieurs Boutteville, Faure, Barazé & Germain.

(*Pan, accompagné d'une troupe de Faunes, vient faire connoître qu'il ſe ſoumet avec plaiſir à l'empire de l'Amour*).

XVIIme. ENTRÉE.

Pan, le ſieur Leſtang l'aîné.

XVIIIme. ENTRÉE.

Faunes qui accompagnent Pan.

Les ſieurs Pécourt, Dumirail, Favier l'aîné, Favier le cadet.

(*Le Zéphyr conduit Flore, & les Nymphes de Flore sont conduites par des Zéphyrs; ils viennent semer de fleurs le chemin du Dieu triomphant, & prennent part aux plaisirs de cette fête. Une des Nymphes de Flore chante au milieu des danses des Zéphyrs, de Flore & de ses Nymphes*).

XIXme. ENTRÉE.

Le Zéphyr, MONSEIGNEUR, *ou* M. de Mimurre.

Zéphyrs, M. le Prince de la Roche-sur-Yon, M. de Vermandois, M. le Marquis d'Alincourt, M. le Marquis de Mouy, M. le Marquis de Richelieu, M. le Comte d'Hamilton,

Flore, Madame LA DAUPHINE.

Nymphes de Flore, Madame la Duchesse de Sully, Madame la Duchesse de la Ferté, Madame la Princesse de Guimenée, Madame la Marquise de Seignelay, Mademoiselle de Clisson, Mademoiselle de Brouilly.

Nymphe de Flore qui chante, Mademoiselle Rebel.

QUE de fleurs vont éclorre!
Le Zéphyre aime Flore:
L'Amour vient rendre heureux
Les cœurs touchés de ses feux.

Nos plus charmans bocages
N'ont pas toujours leurs feuillages ;
Mais les amans contens
Ont de beaux jours en tout tems.

Goûtez, amans fidèles,
Des douceurs éternelles.
Heureuses les amours
Qui peuvent durer toujours !

Nos plus charmans bocages
N'ont pas toujours leurs feuillages ;
Mais les amans contens
Ont de beaux jours en tout tems.

(*L'Amour paroît ; ce Dieu triomphant est porté par des Dieux & des Héros qu'il a soumis à ses loix. Il est élevé & assis sur une manière de trophée où sont attachées les armes dont les plus grands Dieux se servent ; on y voit le foudre de Jupiter, le trident de Neptune, le bouclier & l'épée de Mars, l'arc de Diane, les flèches d'Apollon, le thyrse de Bacchus, la massue d'Hercule & le caducée de Mercure. Ce petit Dieu s'applaudit de la grandeur de sa puissance, & jouit de la gloire de triompher de tout le monde*).

L'AMOUR.

TOUT ce que j'attaque se rend ;
Tout cède à mon pouvoir extrême :
J'enchaîne, quand je veux, le plus fier conquérant ;
Et j'abaisse, à mon gré, la majesté suprême :
Dans le ciel, Jupiter même
Suit mes loix en soupirant.
Plus un cœur est grand,
Plus il faut qu'il aime.

(La Jeunesse suit l'Amour ; elle est accompagnée des Jeux. Une partie des Zéphyrs & des Nymphes de Flore danse avec la Jeunesse & les Jeux).

XXme. ENTRÉE.

La Jeunesse, Mademoiselle DE NANTES.

Les Jeux, M. le Comte de Guiche, les sieurs Huet, Jobelet, Courcelles & Chalons.

(Une Nymphe de la Suite de la Jeunesse chante au milieu de cette entrée).

Nymphe de la Suite de la Jeunesse, Mademoiselle Rebel.

Ne troublez pas nos jeux, importune Raison;
Vous aurez votre tour, fière Sagesse.
Vos sévères conseils ne sont pas de saison ;
Réservez les chagrins pour la Vieillesse.
Tous nos jours sont charmans, tout rit à nos desirs ;
C'est le tems des plaisirs
Que la Jeunesse.

Nous devons à l'Amour les plus beaux de nos ans ;
Il prépare nos cœurs à sa tendresse ;
Il s'amuse avec nous à des jeux innocens ;
Nous laissons les chagrins à la Vieillesse.
Tous nos jours sont charmans, tout rit à nos desirs ;
C'est le tems des plaisirs
Que la jeunesse.

(Le ciel s'ouvre ; il est illuminé d'une clarté brillante & extraordinaire, qui se répand sur le lieu qui sert de

Scène à ce magnifique spectacle. Jupiter est sur son trône ; il est accompagné des plus considérables Divinités de l'univers, qui se sont assemblées dans le ciel pour y célébrer cette grande fête. Jupiter reconnoît l'Amour pour le plus puissant de tous les Dieux. Les Divinités du ciel, de la terre, des eaux & des enfers unissent leurs voix avec les voix des hommes : ces deux Chœurs réunis répètent les paroles de Jupiter ; & dans le tems qu'ils chantent les louanges du Dieu triomphant, Apollon & les Bergers héroïques, Pan & les Faunes ; les Zéphyrs, les Nymphes de Flore & les Jeux dansent ensemble. C'est par ces Chœurs de musique & par cette danse générale que se termine la fête du Triomphe de l'Amour).

Divinités assemblées dans le ciel.

Jupiter, M. Gaye. *Junon*, Mademoiselle Bony. *Cybèle*, Mademoiselle Puvigny. *Neptune*, M. Guillegaut. *Amphytrite*, Mademoiselle Rebel. *Pluton*, M. Puvigny. *Proserpine*, Mademoiselle Piesche. *Cérès*, Mademoiselle Doremius. *Diane*, Mademoiselle Ferdinand la cadette. *Mars*, M. Cleidiere. *Vénus*, Mademoiselle Ferdinand l'aînée. *Mercure*, M. Arnoux. *Hercule*, M. Morel. *L'Hymenée*, M. Fernon le cadet. *Comus*, M. Leroy.

JUPITER *& les Chœurs.*

Triomphez, triomphez, Amour victorieux ;
Triomphez, triomphez des mortels & des Dieux.
Vous imposez des loix à toute la Nature ;
Vous enflâmez le sein des mers ;

Vos feux percent la nuit obſcure
Du ſéjour profond des enfers ;
Votre chaîne s'étend aux deux bouts de la terre ;
Vos traits s'élèvent juſqu'aux cieux ;
Vos coups ſont plus puiſſans que les coups du tonnerre.
Triomphez, triomphez, Amour victorieux ;
Triomphez, triomphez des mortels & des Dieux.

VERS

Pour la Perſonne & le Perſonnage de ceux qui ſont du Ballet du Triomphe de l'Amour.

Pour MADEMOISELLE, *une des Grâces.*

DANS la noble fierté qui doit régner ſans ceſſe
Au cœur d'une Princeſſe,
L'on m'élève ; & déja le ſang de mes aïeux
Reſpire dans mes yeux.
Au-deſſus, à côté de ce qui m'environne,
Tout eſt ſceptre & couronne,
Et nul, à la réſerve ou des Dieux ou des Rois,
N'eſt digne de mon choix.
Les Grâces avec moi commencent de paroître,
Avecque moi vont croître,
Et, ſi j'ôſe aux flatteurs ajouter quelque foi,
Embellir avec moi.

Pour Mademoiſelle de Commercy, *une des Grâces.*

Vous êtes charmante & blonde ;
Vous poſſédez mille appas :
D'autres qui, comme vous, ont un rang dans le monde,
Parmi les Grâces n'en ont pas.

Pour Mademoiselle de Pienne, *une des Grâces.*

Non, les autres Beautés ne ſont point comme vous,
N'ont point je ne ſais quoi de doux
Qui trouble un cœur & l'embarraſſe;
En vous examinant, voilà ce qu'on ſoutient:
C'eſt aux Grâces qu'il appartient
D'avoir bon air & bonne grâce.

Pour Madame la Princeſſe Mariamne, *Dryade.*

Sous l'écorce où je me vois
Je me conſole & me crois
Dans le fond de l'Allemagne,
Où mon orgueil m'accompagne,
Où j'étale mes froideurs,
De titres & de grandeurs
Fièrement enveloppée,
De mon ſeul rang occupée,
Et ne m'attachant qu'à lui,
Non ſans un pompeux ennui.

Pour des filles de Madame LA DAUPHINE, *Dryades.*

C'eſt notre ſort d'être peu fréquentées,
Et l'on nous laiſſe où l'on nous a plantées:
On n'ôſe qu'en paſſant nous dire un pauvre mot;
Attendons-nous quelqu'un, il nous arrive un ſot.
Daphné fut plus heureuſe; elle eut un cœur de marbre,
Ou du moins elle s'offenſa
Qu'un amant la ſuivît; un amant l'embraſſa,
Toutefois dès qu'elle fut arbre:
Elle inclina ſa tête, & lui fit quelqu'accueil.
Nous l'avons dans la Fable aſſez ſouvent pu lire;

Ou du moins l'aurons-nous peut-être entendu dire
A Madame de Monchevreuil.

Pour les filles de MADAME, *Dryades.*

Quel dommage ! quelle pitié !
De nous voir sécher sur pié !
Nos branches sont bien couvertes,
Ont de belles feuilles vertes,
Où le vent forme un doux brûit ;
Ont des fleurs & point de fruit.
Qui n'en seroit indignée,
Et ne voudroit, en ce cas,
Que le Bucheron vînt avecque sa coignée,
Si l'on pouvoit tomber sans faire du fracas ?

Pour Mademoiselle de Châteautiers, *Naïade.*

Au sortir de la mer, Vénus eût-elle ôsé
Prétendre d'égaler un teint si reposé,
Tel que jeunesse & santé vous le donne ?
A voir enfin comme votre personne
Respire un air poli, net, frais, délicieux,
Ou vous sortez des eaux, ou vous venez des cieux.

Pour Mademoiselle de Poitiers, *Naïade.*

Qui pourroit entrevoir vos membres délicats
Dans une eau claire & nette, & sur-tout peu profonde,
De sa bonne fortune & d'eux feroit grand cas :
C'est un morceau friand, s'il en est dans le monde.

Pour Mademoiselle de Rambures, *Naïade.*

Naïade, je n'ai point l'honneur de vous connoître ;
Il faudroit, pour vous dire eneffet d'où peut naître
En vous certaine langueur,
Vous avoir pas à pas suivie,
Avoir été dans votre cœur,
Où je ne serai de ma vie.

Pour les Plaisirs, représentés par Messieurs les Comtes de Brionne, Tonnerre, la Troche, Mimurre & de Fiesque.

Que de Plaisirs différens
Vont paroître sur les rangs !
Celui-là danse à merveille,
Ce que l'autre ne fait pas,
Quoiqu'il forme de beaux pas,
Et ne manque point d'oreille.
L'un est bien fait, grand & droit ;
L'autre a la taille si fine,
Que, s'il étoit mal-adroit,
Il paîroit de bonne mine.
Celui-ci, descendu de ce fameux Génois ;
Qui voulut opprimer la liberté publique,
Fait bien ; mais lorsqu'il s'applique
Au soin d'exercer sa voix,
C'est-là sur-tout qu'il charme, qu'il enchante ;
Et les rochers le suivent quand il chante.

Pour Monseigneur LE DAUPHIN, *dansant parmi les Plaisirs.*

La foule des Plaisirs me suit & m'environne ;
Je me mêle avec eux, & j'y prends quelque part ;
Mais j'aspire à me voir digne d'une couronne,
Où je ne puis jamais parvenir assez tard.

Le beau sexe voudroit occuper mon loisir ;
Mais je vais suivre Mars & ses durs exercices ;
Et si l'Amour en moi rencontre son plaisir,
Je prétends que la Gloire y trouve ses délices.

Comme, selon le goût de tous tant que nous sommes ;
Les solides plaisirs sont toujours les meilleurs,
C'en est un de régner dans l'estime des hommes
Long-tems auparavant que de régner ailleurs.

Pour les Guerriers, représentés par les Marquis d'Humieres, de la Roque, de Sainte-Frique & de Nangis ; les Comtes de Bouligneux cadet & de Rouſſillon ; M. d'Huſſe & M. de Francines.

Tous ces jeunes Guerriers vers la Gloire s'avancent ;
Et ſeroient bien fâchés ſi l'on ne croyoit pas
Qu'avecque tant d'adreſſe à conduire leurs pas,
Ils ſavent mieux encor ſe battre qu'ils ne danſent.

Pour M. le Prince de Commercy, *Guerrier.*

Dans le rôle que vous faites,
Vous jouez ce que vous êtes ;
C'eſt une merveille enfin,
Qu'un cœur fait comme le vôtre ;
Mais c'en ſeroit bien une autre,
Etant à la gloire enclin,
Brave, en un mot, fils de maître,
Et du ſang dont vous ſortez,
Si vous alliez ne pas être
Ce que vous repréſentez.

Pour M. le Marquis d'Humieres, *Guerrier.*

Que voulez-vous que faſſent des Guerriers,
Le cœur bouillant, quand les choſes ſont calmes ?
Et voulez-vous qu'ils cueillent des lauriers
Où l'on ne voit que myrthes & que palmes ?
D'une autre ſorte, & par quelque détour,
Il faut vaincre, & tâcher d'uſer de la victoire ;
C'eſt-à-dire qu'il faut ſe prêter à l'Amour,
En attendant qu'on ſe donne à la Gloire.

Pour M. le Marquis de Rhodes, *Guerrier.*

Brave & déterminé, vaillant & généreux,
Vos bonnes qualités à la Cour ſe répandent ;

Vous êtes grand, bien fait, l'air ſain & vigoureux;
Noir, & tel que l'Amour & Vénus les demandent;
Dans une grande action,
Homme d'expédition,
De bravoure & de prouesses:
Personne n'en ignore, excepté vos Maitresses.

Pour M. le Marquis de Nangis, *Guerrier*.

D'audace plein,
Sans être vain,
Je puis me distinguer, en quelque part que j'aille,
Et par ma taille
Aider au gain
D'une bataille,
La pique en main.

Pour l'Entrée des Amours.

Tous ces jeunes Amours tendent
A pousser leurs grands projets,
Et tous ces jeunes objets
De pied ferme les attendent.

Pour M. l'Amiral, *Amour*.

Ce tendre Amour, de l'Amour même issu,
Et de ses mains par les Grâces reçu,
Prépare aux cœurs une innocente guerre;
Et, plus fier encor qu'il n'est beau,
Non content de briller sur terre,
Jusqu'au centre des mers va porter son flambeau.

Pour M. le Marquis d'Alincourt, *Amour*.

Cet Amour éveillé s'y prend tout de son mieux,
Et des plus galants, en tous lieux,
Imitant les manières fines,
Couvre de grands projets sous de certaines mines.

Déja de quelques cœurs il exige un tribut ;
Déja pour y faire des brèches,
Il aiguise ses traits, il prépare des flèches,
Et déja même il a son but.

Pour M. le Comte de Verue, *Amour.*

Si ce n'est l'Amour lui-même,
A sa mine on le croiroit ;
La ressemblance est extrême,
Et Vénus s'y méprendroit.

Pour M. le Comte de Guiche, *Amour.*

Vous brillerez bientôt comme un soleil levant,
Et dans le monde, en arrivant,
Aux plus fières Beautés causerez mille alarmes ;
Mais quand vous vous croirez digne de tout charmer,
N'allez pas, s'il vous plaît, vous-même vous aimer,
Et ne vous blessez pas avec vos propres armes.

Pour M. le Marquis d'Haraucourt de Longueval, *Amour.*

Vous qui représentez l'Amour,
Et qui pourrez aimer un jour,
Craignant qu'une maitresse à la fin ne vous quitte ;
Tenez-la de bien près sans la quitter d'un pas,
Et ne vous en reposez pas
Tout-à-fait sur votre mérite.

Pour les Dieux Marins, représentés par M. le Prince de la Roche-sur-Yon, M. le Comte de Brionne, Messieurs de Mouy & de Mimurre.

Les froides Nymphes des eaux
Trouvent ces Dieux marins beaux,
Ou, pour mieux dire, estimables.
De quoi ne viendroient-ils à bout ?

En barbe bleue ils ſont aimables,
Et le ſont encor plus n'en ayant point du tout.

Pour Madame la Princeſſe de Conty, *Néréïde.*

Elle eſt charmante, elle eſt divine,
Et brille de vives couleurs,
Qu'on ne voit point briller ailleurs:
Pure & blanche comme l'hermine,
Elle efface toutes les fleurs,
Juſqu'aux lys de ſon origine.

Pour Mademoiſelle de Laval, *Néréïde.*

Ces Dieux marins ont des charmes,
Qui ſont de puiſſantes armes;
Mais je les compte pour rien:
Que le plus hardi m'aſſaille,
Je me défendrai ſi bien,
Que je ne prétends pas qu'il m'en coûte une écaille;
Que ſi l'un d'eux avoit tant de pouvoir,
Il ne viendroit jamais à le ſavoir;
J'aimerois mieux échouer à la côte,
Que d'avouer une pareille faute.

Pour Madame la Ducheſſe de Mortemart, *Néréïde.*

De tous ces Dieux marins l'audace téméraire
S'efforceroit en vain de tâcher à me plaire;
Elle y réuſſiroit fort mal;
Et mon cœur ne s'émeut que quand d'une galère
Je découvre de loin la poupe ou le fanal.

Pour Mademoiſelle de Pienne, *Néréïde.*

Examinons bien la bande
De ces gens ſi dangereux;
Le ſeul que l'on appréhende
N'eſt pas peut-être avec eux.

Pour Madame LA DAUPHINE, *Nymphe de Diane.*

Charmante Nymphe de Diane,
Qui confond tout regard profane,
Il n'eſt queſtion ſous vos loix
Ni de flèches, ni de carquois,
Ni d'aller avec vos compagnes
Par les monts & par les campagnes;
Il en faut uſer ſobrement;
Car il importe extrêmement
Au bien d'un Empire ſi vaſte
Que vous ne ſoyez point trop chaſte.
Quoi! chez vous où tout eſt ſi pur,
N'avez-vous pas un moyen ſûr,
Un des plus beaux moyens du monde,
D'être honnête & d'être féconde?
Avec bien moins on vient à bout
De ſe pouvoir paſſer de tout.
Demeurez donc comme vous êtes
Le modèle des plus parfaites;
Fuyez le joug des paſſions,
Et gardez, en vos actions,
Cette conduite merveilleuſe?
Soyez exacte, ſcrupuleuſe
Sur tout ce que l'honneur défend;
Mais donnez-nous un bel enfant.

Pour Madame la Ducheſſe de Sully, *Nymphe de Diane.*

Nymphe toujours charmante & d'une humeur tran-
quile,
Soit qu'il vous faille quelquefois
Quitter la ville pour les bois,
Ou quitter les bois pour la ville;
J'ai pourtant de la peine à me perſuader,
Vous qui parez les bals & les plus grandes fêtes,

Que vous soyez bien propre à vous accommoder
D'un long commerce avec les bêtes.

Pour Madame la Princesse de Guimenée, *Nymphe de Diane.*

La chaste Diane en ses bois
Nous tient sous de sévères loix;
Elle n'admet rien de profane.
Qu'un mortel nous approche & nous ôse toucher!
Hélas! que diroit Diane,
Si Diane savoit que je viens d'accoucher?

Pour Madame de Grancey, *Nymphe de Diane.*

Vous avez tous les traits d'une Beauté divine,
De beaux yeux, le poil noir, un teint vif & charmant,
Une taille sur-tout si légère & si fine,
Que l'on ne vous sauroit attraper aisément.

Pour Mademoiselle de Gontaut, *Nymphe de Diane.*

Belle Nymphe, avec le carquois,
Vous avez une mine au-dessus du vulgaire;
Mais il me semble que les bois
Tous seuls ne vous conviennent guère.

Pour Mademoiselle de Biron, *Nymphe de Diane.*

Des hommes vous craignez l'abord;
Cependant je vous plaindrois fort,
Si je vous trouvois tête à tête
Dans un bois avec une bête.

Pour Mesdemoiselles de Clisson & de Brouilly, *Nymphes de Diane.*

Evitez bien ces gens qui font les doucereux;
Beaux ou laids, tous sont dangereux,

Et ſouvent on ſe perd, quand on ſe les attire :
Défiez-vous également
De tout ce qui s'appelle amant,
Soit le Berger, ſoit le Satyre.

Pour M. le Comte de Brionne, *repréſentant Bacchus conquérant.*

Ce Bacchus, équippé pour plus d'une conquête,
Au triomphe des cœurs & des Indes s'apprête :
Son vin eſt dangereux, pour peu qu'on en ait pris ;
Il en fera tâter à quantité de dames ;
Et par ce vin nouveau, qui plaît à bien des femmes,
Donnera dans la tête à beaucoup de maris.

Pour Monſeigneur LE DAUPHIN, *repréſentant un Indien de la Suite de Bacchus.*

Sur les pas du vainqueur qui triomphe par-tout,
Et qui plus loin que l'Inde établit ſa puiſſance,
De quoi, jeune Héros, ne viendrez-vous à bout,
Et par votre courage & par votre naiſſance ?

Non, rien ne vous égale ; il n'en eſt point de tels
A la ſuite du Dieu qui lance le tonnerre :
Auſſi ne ſauriez-vous, pour le bien des mortels,
Trop long-tems demeurer le ſecond ſur la terre.

Marchez après l'honneur de tous les conquérans ;
On voit à ſa clarté toute clarté s'éteindre :
Bien loin derrière lui ſurpaſſez les plus grands ;
Il s'agit de le ſuivre, & non pas de l'atteindre.

Pour Madame la Princeſſe de Conty, *repréſentant Ariadne.*

Ce n'eſt point Ariadne aux ſolitaires bords,
Qui gémit & ſe plaint d'un amant infidèle :

Celle-ci ne connoît l'amour ni ses remords ;
Elle est jeune, elle est pure, elle est vive, elle est belle ;
Et le monde & la Cour ne sont faits que pour elle.

Bacchus est le premier de ceux qu'elle a vaincus ;
Bacchus est trop heureux de l'avoir épousée ;
Leur chaîne par le tems ne sauroit être usée,
Et l'on dira toujours Ariadne & Bacchus ;
Mais l'on ne dira point Ariadne & Thésée.

Grecques de la Suite d'Ariadne.

Pour Mademoiselle de Lislebonne, *Grecque.*

Belle Grecque, suivez la charmante Princesse
Où tant de vertu brille avec tant de jeunesse ;
Votre chère maman n'y consent-elle pas,
Elle qui prend le soin d'éclairer tous vos pas.

Vous avez fait sous elle un digne apprentissage
De tout ce qui peut rendre une Princesse sage ;
Jamais les passions n'ont ôsé l'assaillir ;
Mais à son gré la pente est bien douce à faillir.

Pour Madame la Duchesse de Sully, *Grecque.*

J'excuse les soupirs & les discrettes flâmes,
Et femme, je ressemble à la plupart des femmes,
A qui l'on fait plaisir d'encenser leurs appas.
Sur ce qui peut toucher la véritable gloire,
J'y suis Grecque, & ne pense pas
Qu'on m'en fasse aisément accroire.

Pour Madame la Princesse de Mortemart, *Grecque.*

Deux époux qui s'aiment fort
Sont séparés dès l'abord ;
Lui s'en va faisant sa plainte ;
Elle, beaucoup plus contrainte ;

Sous les loix d'un dur devoir,
Pour le ſuivre & pour le voir,
Dans l'ennui qui la conſomme,
Auroit été juſqu'à Rome :
Mais c'eſt bien pis aujourd'hui
Qu'elle eſt rejointe avec lui ;
Cette jeune & fine Grecque
Iroit juſques à la Mecque.

Pour Madame de Seignelay, *Grecque.*

Grecque ou non, ſuffit qu'en effet
Vous avez un eſprit bien fait,
Que vous êtes bonne & ſincère,
Choſe au monde fort néceſſaire,
Et que peu ſûrement ſur l'apparence on croit ;
Car pour belle, cela ſe voit,
Et ſaute aux yeux, ſans qu'on le die.
Toujours de tout pays les vertus ont été ;
Mais ſans vous j'aurois douté
Qu'il en vînt tant du côté
De la Baſſe-Normandie.

Pour Mademoiſelle de Laval, *Grecque.*

Je ſuis fière à-peu-près comme ſi dans ma main
J'avois l'Empire Grec & l'Empire Romain ;
Auſſi par-deſſus tout qui ſe fait mieux connoître ?
A qui ne puis-je pas diſputer le terrein ?
J'ai l'air grand, le cœur noble, & tout cela pour être
A la ſuite d'une autre & pour groſſir ſon train.

Pour Mademoiſelle de Pienne, *Grecque.*

Au plus bel endroit de la Grèce,
Où d'une fort ſoigneuſe adreſſe
Tant de Belles, pour le beſoin,
D'un ſeul étroitement gardées,
Attendent d'être regardées,
Vous pourriez tenir votre coin,

Pour Monſeigneur LE DAUPHIN, *repréſentant un Zéphyr.*

Vous vous jouez parmi les fleurs,
Qui de mille & mille couleurs
Pour vous plaire ſe ſont parées.
Mais quoique vous ſoyez ſi tranquile & ſi doux,
Les Aquilons & les Borées
N'ôſeroient ſouffler devant vous.
Jupiter voit avec plaiſir
En vous, qui n'êtes que Zéphyr,
L'impatiente ardeur de vaincre & de combattre;
Et ce que ſa foudre a laiſſé,
Ou qu'elle a dédaigné d'abattre,
Par vous ſera bouleverſé.

Pour M. le Prince de la Roche-ſur-Yon, *Zéphyr.*

Zéphyr tant qu'il vous plaira;
Et ſoupire qui voudra
Bien long-tems après ſa proie;
Mais je doute qu'on me voie,
Comme ces autres Zéphyrs,
Paſſer ma vie en ſoupirs.

Pour M. l'Amiral, *Zéphyr.*

Ce tendre Zéphyr ne reſpire
Que d'être ſur le moite empire:
En attendant qu'il ſe ſoit renforcé,
Il ne fait que friſer la ſurface des ondes;
Mais il ſera connu des mers les plus profondes,
Et d'un terrible joug Neptune eſt menacé.

Pour M. le Marquis d'Alincourt, *Zéphyr.*

Tout eſt perdu, ſi vous ſavez
Le mérite que vous avez;

Laiſſez au reſte du monde
Cette ſcience profonde ;
Soyez, vous dis-je, moins ſavant ;
De peur que le Zéphyr ne prenne trop de vent.

Pour M. le Marquis de Richelieu, *Zéphyr*.

Toujours ce Zéphyr,
Plus gai que fidèle,
Des fleurs à choiſir
Prend la plus nouvelle ;
Et de belle en belle
Vôle ſon deſir.

Pour MM. de Mouy & d'Hamilton, *Zéphyrs*.

D'abord ne ſoufflez pas près des jeunes merveilles,
Qui veulent que l'on ſoit tendre & reſpectueux ;
Pour peu que vos ſoupirs ſoient vains & faſtueux,
Ils ne parviendront plus au cœur par les oreilles.

Pour Monſeigneur LE DAUPHIN, *Zéphyr*, & pour Madame LA DAUPHINE, *Flore*, *qui danſent enſemble*.

Soyez tous deux amoureux & conſtans ;
Soyez tous deux les maîtres du printems.
Jeune Zéphyr, qui ſoupirez pour Flore,
Faites-nous part de quelque rejeton ;
Hâtez ce tendre & ce premier bouton,
Que de vous deux l'Amour doit faire éclorre ;
Ménagez des momens ſi doux,
Que les Jeux, les Ris & les Grâces
Ne ſe ſéparent point de vous,
Et marchent toujours ſur vos traces.

Soyez tous deux amoureux & conſtans ;
Soyez tous deux les maîtres du printems.

Pour vos plaiſirs, déja tout ſe prépare ;
Et dans nos bois, qui redeviennent verds ;

Tous les oiseaux prennent des tons divers;
L'air se parfume & la terre se pare:
Ainsi que vos pas, que vos cœurs
Soient dans une juste cadence,
Et que par vous, après les fleurs,
Viennent les fruits en abondance.

Soyez tous deux amoureux & constans;
Soyez tous deux les maîtres du printems.

Et dans vos yeux & sur votre visage
Nous apparoît ce qui nous flatte tant,
Et du beau don que l'univers attend
Nous voyons luire un bienheureux présage:
C'est pour avancer de tels fruits
Que l'Amour & les destinées
Composent de si belles nuits,
Et font de si belles journées.

Soyez tous deux amoureux & constans;
Soyez tous deux les maîtres du printems.

Suite de Flore, Madame la Duchesse de Sully.

A la Déesse Flore il faut offrir nos cœurs;
Acquittons des devoirs pressans comme les nôtres;
Mettons-lui sur le front des couronnes de fleurs;
Elle n'en veut point d'autres.

Pour Madame la Duchesse de la Ferté.

Il n'est point de Beauté qui soit si naturelle;
Vous la voyez briller des plus vives couleurs;
Et lorsque le printems aura perdu ses fleurs,
On les peut retrouver chez elle.
Mais seroit-elle ainsi sous les armes pour rien?
Il faut qu'elle ait au cœur quelque petite chose;
Si l'Amour le vouloit, il nous le diroit bien;
Mais le pauvre enfant n'ôse.

Pour Madame la Princeſſe de Guimenée.

Votre bonne fortune a paſſé votre attente,
D'avoir pu réſiſter aux terribles douleurs
Qui des fruits de l'hymen corrompent les douceurs :
Mais votre beauté s'augmente ;
Voilà ce qui s'appelle un ſerpent ſous des fleurs,
Et l'on n'eſt pas toujours également contente.

Pour Madame la Marquiſe de Seignelay.

Avec une moitié dignement aſſortie,
Je goûte un bonheur pur que je fais en partie ;
Ce ne ſont que fleurs ſous nos pas ;
Tout nous plaît, rien ne nous chagrine ;
Ou ſi parmi ſes fleurs ſe trouve quelqu'épine,
Elle pique ſi peu que l'on ne s'en plaint pas.

Pour Meſdemoiſelles de Loube & de Cliſſon.

Belles, qui poſſédez de ſi tendres appas,
Qu'il ſemble qu'eux & vous ne faſſiez que d'éclorre ;
Il faut que vous ſoyez de la ſuite de Flore,
A voir toutes les fleurs qui naiſſent ſur vos pas.

Pour les Songes, repréſentés par M. le Marquis de Richelieu, M. d'Humières, M. de Mirepoix, M. le Comte d'Autel & M. de Francines.

Aux Belles, avec adreſſe,
Inſpirez de la tendreſſe,
Et faites-leur ſentir ce que vous méritez ;
Que dans vos yeux elles liſent ;
Quelquefois les Songes diſent
De ſolides vérités.
Si vous n'allez au cœur par votre paſſion ;
Echauffez, pour le moins l'imagination

Des Belles contre vous quelquefois en colère ;
Elles vous recevront sans s'en appercevoir ;
Et, par tous les talens que vous avez pour plaire ;
Songes, songez à vous pourvoir.

Pour Mademoiselle de Nantes, *représentant la Jeunesse.*

Que de naissantes fleurs ! ô que cette Princesse
Représente bien la Jeunesse !
Et qu'elle aura de grâce & de facilité
A représenter la Beauté !
Heureuse de pouvoir un jour être fidelle
A tous les traits de son modèle !

Fin du Ballet.

PERSÉE,

TRAGÉDIE;

Représentée par l'Académie Royale de Musique, le 17 Avril 1682, & ensuite à Versailles au mois de Juin.

ACTEURS
Du Prologue.

LA VERTU.

PHRONIME, *Suivant de la Vertu.*

MÉGATHYME, *autre Suivant de la Vertu.*

Troupe de Suivans de la Vertu.

Troupe de Suivantes de la Vertu.

L'INNOCENCE.

Les Plaisirs innocens.

LA FORTUNE.

LA MAGNIFICENCE.

L'ABONDANCE.

Troupe de Suivans de la Fortune.

Troupe de Suivantes de la Fortune.

PROLOGUE.

(*Le Théâtre représente un Bocage*).

PHRONIME & MÉGATYME.

PHRONIME.

LA Vertu veut choisir ce lieu pour sa retraite:
C'est un heureux séjour; tout y plaît à mes yeux.

MÉGATHYME.

La Vertu fait trouver dans les plus tristes lieux
Une félicité secrette.

PHRONIME.

Sans la Vertu, sans son secours,
On n'a point de bien véritable.
Elle est toujours aimable;
Il faut l'aimer toujours.

MÉGATHYME.

Elle éternise la mémoire
D'un héros qui la suit.
La gloire où la Vertu conduit
Est la parfaite gloire.

PHRONIME & MÉGATHYME.

Suivons par-tout ses pas.
On ne peut la connoître,
Sans aimer ses appas.

Le bonheur ne peut être
Où la vertu n'eſt pas.

(La Vertu s'avance au milieu d'une troupe de Suivans & de Suivantes. L'Innocence & les Plaiſirs innocens accompagnent la Vertu.

PHRONIME, MÉGATHYME *& le Chœur.*

O Vertu charmante !
Votre empire eſt doux.
Avec vous, tout nous contente ;
On n'eſt point heureux ſans vous.
O Vertu charmante !
Votre empire eſt doux.

LA VERTU.

Ne vous abuſez point par une vaine attente :
On n'a pas aiſément les prix que je préſente ;
Ils coûtent mille efforts ; ils font mille jaloux.
L'inconſtante Fortune à me nuire eſt conſtante ;
Lorſque l'on ſuit mes pas, on s'expoſe à ſes coups ;
On trouve, en ſon fatal courroux,
Une Hydre toujours renaiſſante.

MÉGATHYME.

Avec vous rien n'épouvante.

PHRONIME.

On n'eſt point heureux ſans vous.

MÉGATHYME, PHRONIME *& le Chœur.*

O Vertu charmante !
Votre empire eſt doux.

LA VERTU.

Fuyons de la grandeur la pompe embarraſſante ;
La retraite a des biens dont la douceur enchante ;
Et qui ſont réſervés pour nous.

Jouissons du bonheur d'une vie innocente;
C'est le bien le plus grand de tous.

MÉGATHYME, PHRONIME *& le Chœur.*

O Vertu charmante!
Votre empire est doux.
Avec vous, tout nous contente;
On n'est point heureux sans vous.
O Vertu charmante!
Votre empire est doux.

(*L'Innocence, les Plaisirs innocens, & toute la Suite de la Vertu témoignent leur joie en dansant & en chantant*).

PHRONIME & MÉGATHYME.

La grandeur brillante,
Qui fait tant de bruit,
N'a rien qui nous tente:
Le repos la fuit;
Malheureux qui la suit!
Fortune volage,
Laissez-nous en paix!
Vous ne donnez jamais
Qu'un pompeux esclavage:
Tous vos biens n'ont que de faux attraits.
Dans un doux asyle
Nous bornons nos vœux:
Notre sort est tranquile;
C'est un bien qui doit nous rendre heureux.

La Vertu couronne
Ses amans constans:
Heureux qui lui donne
Ses soins & son tems;
Ses vœux seront contens.
Fortune volage,
Laissez-nous en paix!

Vous ne donnez jamais
Qu'un pompeux esclavage :
Tous vos biens n'ont que de faux attraits.
Dans un doux asyle
Nous bornons nos vœux :
Notre sort est tranquile ;
C'est un bien qui doit nous rendre heureux.

(*Le lieu champêtre que la Vertu a choisi pour retraite, est tout-à-coup embelli d'ornemens magnifiques. On voit sortir de terre un parterre de fleurs, deux rangs de statues, des berceaux dorés & des fontaines jaillissantes*).

LA VERTU.

Qui nous fait voir ici tant de magnificence ?
C'est la Fortune qui s'avance.

(*On entend le bruit éclatant d'un grand nombre d'instrumens. La Fortune s'approche ; l'Abondance & la Magnificence l'accompagnent, avec une Suite richement parée. Tout se réjouit & tout danse autour de la Fortune*).

LA VERTU.

Me cherchez-vous, quand je vous fuis ?
Fortune, je sais trop que vous m'êtes contraire.
Non, ce n'est pas un soin qui vous soit ordinaire
D'embellir les lieux où je suis.

LA FORTUNE.

Effaçons du passé la mémoire importune ;
J'ai toujours, contre vous, vainement combattu.
Un auguste héros ordonne à la Fortune
D'être en paix avec la Vertu.

LA VERTU.

Ah ! je le reconnois sans peine ;
C'est le héros qui calme l'Univers.

LA FORTUNE.

Lui seul, pour vous, pouvoit vaincre ma haîne;
Il vous révère, & je le sers.

Je l'aime constamment, moi qui suis si légère.
Par-tout, suivant ses voeux, avec ardeur je cours;
Vous paroissez toujours sévère,
Et vous êtes toujours
Ses plus chères amours.

LA VERTU.

Mes biens brillent moins que les vôtres;
Vous trouvez tant de cœurs qui n'adorent que vous;
Vous les enchantez presque tous.

LA FORTUNE.

Vous régnez sur un cœur qui vaut seul tous les autres.
Ah! s'il m'eût voulu suivre, il eût tout surmonté.
Tout trembloit, tout cédoit à l'ardeur qui l'anime.
C'est vous, Vertu trop magnanime,
C'est vous qui l'avez arrêté.

LA VERTU.

Son grand cœur s'est mieux fait connoître;
Il a fait sur lui-même un effort généreux;
Il veut rendre le monde heureux.
Il préfère au bonheur d'en devenir le maître,
La gloire de montrer qu'il mérite de l'être.

LA VERTU & LA FORTUNE.

Sans cesse combattons à qui servira mieux
Ce héros glorieux.

La Vertu, la Fortune & les Chœurs.

Les Dieux ne l'ont donné que pour le bien du monde:
Que ses travaux sont grands! que ses destins sont beaux!
Dans une paix profonde,
Il trouve une source féconde

De triomphes nouveaux.
Les Dieux ne l'ont donné que pour le bien du monde.

LA VERTU.

Que jusques dans les jeux tout nous parle de lui.
Les Dieux, qui méditoient leur plus parfait ouvrage,
Autrefois dans Persée en tracèrent l'image:
J'obtiendrai qu'Apollon le ranime aujourd'hui.

LA VERTU & LA FORTUNE.

Mille nouveaux concerts doivent se faire entendre:
Tout promet au mérite un favorable sort.
Quel bien ne doit-on pas attendre
De notre heureux accord?

(*La Suite de la Vertu & la Suite de la Fortune se réunissent, & témoignent leur joie par leurs danses & par leurs chants*).

Une Suite de la Vertu & une Suivante de la Fortune chantent ensemble.

Quel heureux jour pour nous!
Tout suit notre envie.
Quel heureux jour pour nous!
Que notre sort est doux!
La Vertu voit en paix tous ceux qui l'ont suivie;
La Fortune, pour eux, perd son fatal courroux.
Quel heureux jour pour nous!
Tout suit notre envie.
Quel heureux jour pour nous!
Que notre sort est doux!
Tous nos jours serons beaux; goûtons, goûtons la vie.
Rien ne trouble nos vœux, le Ciel les comble tous.
Quel heureux jour pour nous!
Tout suit notre envie.
Quel heureux jour pour nous!
Que notre sort est doux!

La Vertu, la Fortune & les Chœurs.

Heureuſe intelligence,
Douce & charmante paix,
Comblez notre eſpérance.
Douce & charmante paix,
Puiſſiez-vous durer à jamais.

Fin du Prologue.

ACTEURS
De la Tragédie.

CÉPHÉE, *Roi d'Éthiopie.*

CASSIOPE, *Reine & épouse de Céphée.*

MÉROPE, *sœur de Cassiope.*

ANDROMÈDE, *fille unique de Céphée & de Cassiope.*

PHINÉE, *frère de Céphée, à qui Andromède a été promise.*

Troupe de Suivans de Céphée.

Troupe de Suivans de Cassiope.

Troupes d'Éthiopiens & d'Éthiopiennes.

Quadrilles de jeunes hommes, choisis pour disputer les prix des jeux Junoniens.

Quadrille de jeunes filles choisies pour les mêmes jeux.

AMPHIMÉDON,
CORITÉ,
PROTÉNOR, } *Éthiopiens.*

PERSÉE, *fils de Jupiter & de Danaé;*
amant d'Andromède.

MERCURE.

Troupe de Cyclopes.

Troupe de Nymphes guerrières de la Suite de Pallas.

Troupe de Divinités infernales.

MÉDUSE,
EURYALE, } *les trois Gorgones.*
STÉNONE,

Troupe de Monstres formés du sang de Méduse.

IDAS, *un des Courtisans de Céphée.*

Troupe de Matelots.

Troupe de Matelottes.

Le Grand-Prêtre du Dieu Hymenée.

Suite du Grand-Prêtre.

Troupe de Courtisans de Céphée.

Troupe de combattans du parti de Phinée.

Troupe de Combattans du parti de Céphée & de Persée.

VÉNUS.

L'AMOUR.

Troupe d'Amours.

L'Hymenée.

Les Grâces.

Les Jeux.

PERSÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente une place publique magnifiquement ornée, & disposée pour y célébrer des jeux à l'honneur de Junon).

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉPHÉE, CASSIOPE, MÉROPE, *Suite.*

CÉPHÉE.

Je crains que Junon ne refuse
D'appaiser sa haine pour nous:
Je crains, malgré nos vœux, que l'affreuse Méduse
Ne revienne servir son funeste courroux.

L'Éthiopie en vain à mes loix est soumise:
Quelle espérance m'est permise,
Si le Ciel, contre nous, veut toujours être armé?
Que me sert toute ma puissance?
Contre ce monstre affreux mon peuple est sans défense;
Qui le voit, est soudain en rocher transformé;
Et si Junon, que votre orgueil offense,
N'arrête sa vengeance,
Je serai bientôt Roi d'un peuple inanimé.

CASSIOPE.

Heureuse épouse, heureuse mère,
Trop vaine d'un sort glorieux,
Je n'ai pu m'empêcher d'exciter la colère
De l'épouse du Dieu de la Terre & des Cieux!
J'ai comparé ma gloire à sa gloire immortelle.
La Déesse punit ma fierté criminelle:
Mais j'espère fléchir son courroux rigoureux.
J'ordonne les célèbres jeux,
Qu'à l'honneur de Junon en ces lieux on prépare;
Mon orgueil offensa cette Divinité;
Il faut que mon respect répare
Le crime de ma vanité.

CÉPHÉE.

Je vais, avec Persée, implorer l'assistance
Du Dieu dont il tient la naissance.
Il est fils du plus grand des Dieux;
Appaisez de Junon la colère fatale;
Ce seroit pour elle en ces lieux
Un objet odieux
Qu'un fils de sa rivale.

CASSIOPE.

Par un cruel châtiment,

Les Dieux nous font voir leur haîne :
On les irrite aisément,
On les appaise avec peine.

CÉPHÉE.

Les Dieux punissent la fierté.
Il n'est point de grandeur que le Ciel irrité
N'abaisse, quand il veut & ne réduise en poudre ;
Mais un prompt repentir
Peut arrêter la foudre
Toute prête à partir.

MÉROPE.

Puissions-nous désarmer le Ciel qui nous menace !

CÉPHÉE, CASSIOPE & MÉROPE.

O Dieux, qui punissez l'audace !
Dieux ! redoutables ennemis !
Nous vous demandons grâce,
Pardonnez à des cœurs soumis.

SCÈNE II.

CASSIOPE, MÉROPE.

CASSIOPE.

PHINÉE est destiné pour épouser ma fille.
Vous savez mes desseins pour vous,
Ma sœur ; par votre hymen, il m'auroit été doux
D'unir Persée à ma famille.

Mais je le veux en vain ; l'Amour n'y consent pas ;
Aux yeux de ce héros ma fille a trop d'appas.

MÉROPE.

Le fils de Jupiter l'adore :
Croyez-vous que je sois encore
À m'en appercevoir ?
J'y prends trop d'intérêt pour ne le pas savoir.

Je goûtois une paix heureuse
Avant que ce héros parût dans cette Cour :
Par une espérance trompeuse,
Falloit-il me livrer au pouvoir de l'Amour ?

CASSIOPE.

Cachez bien la foiblesse où votre cœur s'engage.

MÉROPE.

Mon vainqueur encore aujourd'hui
Ignore de mon cœur le funeste esclavage :
Je mourrois de honte & de rage,
Si l'ingrat connoissoit l'amour que j'ai pour lui.

CASSIOPE.

De chagrin & de colère,
Votre cœur est déchiré :
Vous perdez l'espoir de plaire ;
Peut-on trop tôt se défaire
D'un amour désespéré ?
Appelez le dépit ; que votre amour lui cède ;
Sortez, par son secours, d'un tourment si fatal.

MÉROPE.

Le triste secours qu'un remède
Plus cruel encor que le mal !

CASSIOPE.

Pour prendre ſoin des jeux, il faut que je vous quitte ;
Par mes conſeils, votre douleur s'irrite.

CASSIOPE & MÉROPE.

Le tems ſeul peut guérir
Les maux que l'Amour fait ſouffrir.

SCÈNE III.

MÉROPE, *ſeule.*

AH ! je garderai bien mon cœur,
Si je puis le reprendre.
Venez, juſte dépit, venez, c'eſt trop attendre ;
Briſez des fers plèins de rigueur ;
Hâtez-vous de me rendre
De mon premier repos la charmante douceur.
Ah ! je garderai bien mon cœur,
Si je puis le reprendre.
Hélas ! mon cœur ſoupire, & ce ſoupir trop tendre
Va, malgré mon dépit, rappeler ma langueur :
L'Amour eſt toujours mon vainqueur,
Et je veux en vain m'en défendre.
Ah ! j'ai trop engagé mon cœur ;
Je ne puis le reprendre.
Andromède vient voir les jeux ;
Phinée avec elle s'avance :
L'eſpoir de leur hymen flatte encore mes vœux ;
Et c'eſt ma dernière eſpérance.

SCÈNE IV.

MÉROPE, ANDROMÈDE, PHINÉE.

ANDROMÉDE & PHINÉE.

CROYEZ-MOI, croyez-moi.

ANDROMÈDE.

Cessez de craindre.

PHINÉE.

Cessez de feindre.

ANDROMÉDE.

Je veux vous aimer ; je le doi.

PHINÉE.

Vous ne m'aimez pas ; je le voi.

ANDROMÈDE.

Cessez de craindre.

PHINÉE.

Cessez de feindre.

ANDROMÉDE & PHINÉE.

Croyez-moi, croyez-moi.

MÉROPE.

Vous êtes tous deux aimables ;

Et vous vous aimez tous deux :
Quels différends sont capables
De rompre de si beaux nœuds ?
Que ne souffriront point les amans misérables ;
Si l'Amour a des maux pour les amans heureux ?

ANDROMÈDE.

Sans raison son chagrin éclate.

PHINÉE.

Perdrai-je, sans chagrin, mon espoir le plus doux ?
Condamnez une ingrate.

ANDROMÈDE.

Condamnez un amant jaloux.

PHINÉE.

Persée a su lui plaire, & d'une vaine excuse
Elle veut éblouir mon amour outragé.
Elle m'aimoit; non, je m'abuse;
Non, puisqu'elle a si-tôt changé,
Jamais son cœur pour moi ne fut bien engagé.

ANDROMÈDE.

Le devoir sur mon cœur vous donne un juste empire :
Vous ne devez pas craindre un changement fatal.
Un amant assuré du bonheur qu'il desire,
Peut-il être jaloux d'un malheureux rival ?

PHINÉE.

Non, je ne puis souffrir qu'il partage une chaîne
Dont le poids me paroît charmant :
Quand vous l'accableriez du plus cruel tourment,

Je ſerois jaloux de ſa peine.
Mais il ne fait point voir le dépit éclatant.
S'il eſt ſi malheureux, ſa conſtance m'étonne:
L'Amour que l'eſpoir abandonne,
Eſt moins tranquile & moins conſtant.

ANDROMÈDE.

Quel plaiſir prenez-vous à vous troubler vous-même?
Et de quoi votre amour peut-il être alarmé?
Je fuis votre rival avec un ſoin extrême:
A-t-on accoutumé
De fuir ce que l'on aime?

PHINÉE.

Vous ſuivez à regret la gloire & le devoir,
En fuyant un amant à vos yeux trop aimab
Vous l'avez trouvé redoutable,
Puiſque vous craignez de le voir.

ANDROMÈDE.

Tout vous fait peur, tout vous irrite;
Vous m'apprenez à craindre un héros glorieux.
Je ne veux point voir ſon mérite.
Votre importun ſoupçon veut-il m'ouvrir les yeux?

PHINÉE.

Ah! ſi vous le flattiez de la moindre eſpérance,
Le Dieu qu'il vous fait croire auteur de ſa naiſſance;
Dût-il faire éclater ſon foudroyant courroux,
Ne le ſauveroit pas de mon tranſport jaloux.

ANDROMÈDE.

Juſte Ciel!

PHINÉE.

Vous tremblez! Perſée a ſu vous plaire,
Si ſon péril peut vous troubler.

ANDROMÈDE.

Le Ciel n'eſt que trop en colére,
Et vous bravez un Dieu qui peut vous accabler;
C'eſt pour vous que je dois trembler.

PHINÉE.

Ne vous ſervez point d'artifice.

ANDROMÈDE.

Ne me faites point d'injuſtice:
Je veux vous aimer; je le doi.

PHINÉE.

Vous ne m'aimez pas; je le voi.

ANDROMÉDE.

Ceſſez de craindre.

PHINÉE.

Ceſſez de feindre.

ANDROMÈDE & PHINÉE.

Croyez-moi, croyez-moi.

MÉROPE.

Il craint autant qu'il aime;
Vous devez l'excuſer.
L'amour extrême
Sert d'excuſe lui-même
Aux craintes qu'il a ſu cauſer.

MÉROPE, ANDROMÈDE & PHINÉE.

Ah! que l'amour cause d'alarmes!
Ah! que l'amour auroit d'attraits,
S'il ne troubloit jamais
La douceur de ses charmes!
Ah! que l'amour auroit d'attraits,
Si l'on aimoit toujours en paix!

ANDROMÈDE.

Mon devoir est pour vous; mon devoir peut suffire
A vous faire un tranquile espoir.

PHINÉE.

Ne ferez-vous jamais parler que le devoir?
L'Amour n'a-t-il rien à me dire?

ANDROMÈDE.

Les jeux vont commencer; placons-nous pour les voir.

SCÈNE V.

CASSIOPE, ANDROMÈDE, MÉROPE, PHINÉE; troupe de Suivans de Cassiope, qui portent les prix; quadrilles de jeunes personnes choisies pour les jeux; Chœur de Spectateurs.

CASSIOPE.

O Junon! puissante Déesse
Qu'on ne peut assez révérer!
J'assemble, en votre nom, cette aimable Jeunesse,
Que le flambeau d'Hymen doit bientôt éclairer.

Chacun va montrer son adresse
Pour disputer les prix que j'ai fait préparer.
Ne gardez pas pour nous une haîne implacable :
Si l'orgueil me rendit coupable,
Je reconnois mon crime & veux le réparer.
Voyez d'un regard favorable
Les jeux qu'en votre honneur nous allons célébrer.

Le Chœur.

Laissez calmer votre colère :
O Junon, exaucez nos vœux !
Si nous pouvions vous plaire,
Que nous serions heureux !

(*On commence les jeux, en disputant le prix de la danse*).

SCÈNE VI.

AMPHIMÉDON, CORITÉ, PROTÉNOR, & les Acteurs de la Scène précédente.

AMPHIMÉDON.

Fuyons ; nos vœux sont vains, & Junon les refuse.
De nouveaux malheureux en rochers convertis,
Ne nous ont que trop avertis
Qu'ils ont vu paroître Méduse.

CORITÉ.

Méduse revient dans ces lieux !

PROTÉNOR.

Gardons-nous de la voir ; la mort est dans ses yeux.

Tous ensemble, en fuyant.

Fuyons ce monstre terrible ;
Sauvons-nous, s'il est possible ;
Sauvons-nous ; hâtons nos pas ;
Fuyons un affreux trépas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le Théâtre change, & représente les jardins du Palais de Céphée).

SCÈNE PREMIÈRE.

CASSIOPE, MÉROPE, PHINÉE.

CASSIOPE.

Faut-il que contre nous tout le Ciel s'intéresse ?
Dieux ! ne puis-je espérer de vous fléchir jamais ?

PHINÉE.

J'ai conduit ici la Princesse.

MÉROPE.

Persée a ramené le Roi dans ce palais.

PHINÉE.

Méduse se retire ; elle nous laisse en paix.

CASSIOPE.

Elle peut revenir ; elle peut nous surprendre :
Junon s'obstine à se venger ;
Contr'elle aucun des Dieux n'a soin de nous défendre ;
Mon seul espoir est d'engager
Jupiter à nous protéger.

PHINÉE.

Je vous entends ; je sais quelle est votre espérance.
Persée a beau vanter sa divine naissance :
Après votre promesse, après le choix du Roi,
Andromède doit être à moi.

CASSIOPE.

Le Ciel punit mon crime ; il est inexorable :
J'ai besoin de secours dans un mortel effroi.

PHINÉE.

Ah ! si le Ciel est équitable,
Vous trouveroit-il moins coupable,
Si vous m'aviez manqué de foi ?

MÉROPE.

Il est aimé de ce qu'il aime ;
Vous avez approuvé ses vœux ;
Briserez-vous des nœuds
Que vous avez formés vous-même
Que le désespoir est affreux
Pour un amour extrême
Qui s'étoit flatté d'être heureux !

PHINÉE & MÉROPE.

Briserez-vous des nœuds
Que vous avez formés vous-même ?

SCÈNE II.

CÉPHÉE, PHINÉE, CASSIOPE, *Suite.*

PHINÉE.

Seigneur, vous m'avez destiné
A l'hymen fortuné

De l'aimable Andromède.
A l'amour de Persée on veut que je la cède;
M'ôterez-vous un bien que vous m'avez donné?

CÉPHÉE.

Au fils de Jupiter on peut céder sans honte.

PHINÉE.

Et croyez-vous aussi la fable qu'il raconte?
Croyez-vous qu'un Dieu souverain,
Qui sur tout l'Univers préside,
Se laissa, par l'Amour, changer en or liquide,
Pour entrer, en secret, dans une tour d'airain?
Par ce prodige imaginaire,
Persée est révéré du crédule vulgaire;
Il se dit fils du Dieu dont le Ciel suit la loi;
Mais je ne prétends pas l'en croire sur sa foi.

CÉPHÉE.

Votre incrédulité n'aura donc plus d'excuse,
Mon frère; sa valeur va vous ouvrir les yeux:
Reconnoissez le fils du plus puissant des Dieux;
Il offre de couper la tête de Méduse.

MÉROPE, CASSIOPE & PHINÉE.

La tête de Méduse! ô Cieux!

CÉPHÉE.

Ma fille est le prix qu'il demande.

CASSIOPE & CÉPHÉE.

Quel prix peut trop payer cet effort glorieux?

PHINÉE.

Le ſuccès n'eſt pas ſûr ; ſouffrez que je l'attende ;
Souffrez que cependant mon amour ſe défende
D'abandonner un bien ſi précieux.
Perſée encor n'eſt pas victorieux.

SCÈNE III.

CÉPHÉE, CASSIOPE, MÉROPE.

CÉPHÉE.

L'ESPOIR dans nos cœurs doit renaître.
Dieux que Junon engage à ſervir ſon courroux,
Dieux irrités, appaiſez-vous !
La vengeance du Ciel n'a que trop ſu paroître :
Le fils de Jupiter veut combattre pour nous.
O Ciel ! favoriſez le fils de votre maître.

(Ils répètent enſemble les deux derniers vers).

SCÈNE IV.

MÉROPE, *ſeule.*

HÉLAS ! il va périr ! dois-je en trembler ? pourquoi
Pour l'amant d'Andromède ai-je pris tant d'effroi ?
Faut-il que mon dépit s'oublie ?
Quel intérêt ai-je à ſa vie ?

Il vivroit pour une autre, il eſt perdu pour moi.
Cependant, quand je ſonge à ſon péril extrême;
Quand je le vois chercher un horrible trépas,
Sans ſonger qu'il ne m'aime pas,
Je ſens ſeulement que je l'aime.

SCÈNE V.

ANDROMÈDE, MÉROPE.

ANDROMÈDE, *rêvant.*

INFORTUNÉS, qu'un monſtre affreux
A changés en rochers par ſes regards terribles;
Vous ne reſſentez plus vos deſtins rigoureux,
Et vos cœurs endurcis ſont pour jamais paiſibles.
Hélas! les cœurs ſenſibles
Sont mille fois plus malheureux.

MÉROPE, *à part.*

Andromède ſemble interdite;
Elle vient rêver en ces lieux:
Ah! je reconnois dans ſes yeux
Le même trouble qui m'agite.

ANDROMÈDE, *rêvant.*

Il ne m'aime que trop, & tout me ſollicite
De l'aimer à mon tour:
C'eſt du plus grand des Dieux qu'il a reçu le jour.
Dans nos périls mortels l'amour le précipite:
Le moyen de tenir contre tant de mérite,
Et contre tant d'amour?

MÉROPE.

Ah ! vous aimez Persée ; il cause vos alarmes :
N'en désavouez point vos larmes :
Vos tendres sentimens se sont trop exprimés.
Vous l'aimez.

ANDROMÈDE.

Vous l'aimez.
L'espoir de son hymen avoit charmé votre âme,
Et je sais les projets que vous aviez formés :
Je vois que le dépit n'éteint pas votre flâme ;
Persée est en péril, & vous vous alarmez.
Vous l'aimez.

MÉROPE.

Vous l'aimez.

ANDROMÈDE & MÉROPE.

Ah ! qu'un tendre cœur est à plaindre
D'être réduit à feindre !
Quel tourment ne fait point souffrir
Un malheureux amour que l'on ne peut éteindre,
Et que l'on ôse découvrir !
Ah ! qu'un tendre cœur est à plaindre
D'être réduit à feindre !

MÉROPE.

Il est vrai, le dépit veut en vain m'animer ;
Je sens que la pitié désarme ma colère.
Persée est un ingrat qui ne me peut aimer :
Il n'a pas laissé de me plaire.
Il vous a trop aimée, hélas !
Comment ne l'aimeriez-vous pas ?

ANDROMÈDE.

L'amour qu'il a pour moi l'engage

A chercher à se perdre avec empressement:
Ne me reprochez point ce funeste avantage;
Je le paierai chèrement.

MÉROPE.

Unissons nos regrets; le même amour nous lie.
Qu'importe à qui de nous Persée offre ses vœux?
Nous l'allons perdre toutes deux;
Son péril nous réconcilie.

ANDROMÈDE & MÉROPE.

Ce héros s'expose pour nous;
Sa perte est infaillible.
Ha! qu'il vive, s'il est possible,
Quand il vivroit pour vous.

ANDROMÈDE.

Il faut que mon amour se cache & se trahisse....
O Ciel! il va partir! il me cherche en ces lieux.

MÉROPE.

Je veux m'épargner le supplice
D'être témoin de vos adieux.

SCÈNE VI.

PERSÉE, ANDROMÈDE.

PERSÉE.

Belle Princesse, enfin, vous souffrez ma présence.

ANDROMÈDE.

Seigneur, on me l'ordonne, & je suis mon devoir.

PERSÉE.

Vous voulez me faire ſavoir
Que je ne dois ce bien qu'à votre obéïſſance.
N'importe; rien ne peut ébranler ma conſtance:
J'ai ſu, juſqu'à ce jour, vous aimer ſans eſpoir:
Je vais, avec plaiſir, prendre votre défenſe,
Quand je n'aurois, pour récompenſe,
Que la ſeule douceur que je ſens à vous voir.

ANDROMÈDE.

Non; ne vous flattez pas; je veux ne vous rien taire:
Vous m'aimez vainement; Phinée a ſu me plaire;
Il eſt choiſi pour être mon époux;
Nos deux cœurs ſont unis; quel prix eſpérez-vous
D'une entrepriſe dangereuſe?
Quand vous ſeriez vainqueur, votre âme eſt généreuſe,
Et vous ne voudrez pas rompre des nœuds ſi doux.

PERSÉE.

Je ſerai malheureux, déſeſpéré, jaloux;
Mais je mourrai content, ſi vous vivez heureuſe.

ANDROMÈDE.

O Dieux!

PERSÉE.

De mes regards vos beaux yeux ſont bleſſés;
Vous ſouffrez à me voir; mon amour vous outrage:
Je vais chercher Méduſe, & je vous aime aſſez
Pour ne vous pas contraindre à ſouffrir davantage.

ANDROMÈDE.

Quoi! pour jamais vous me quittez!
Perſée, arrêtez, arrêtez.

PERSÉE.

Qu'entends-je? ô Cieux! belle Princeſſe!
Que vois-je? vous verſez des pleurs!

ANDROMÈDE.

Ah! par l'excès de mes douleurs,
Connoiſſez, s'il ſe peut, l'excès de ma tendreſſe.
Voyez à quoi j'avois recours,
Pour vous ôter l'ardeur qui vous fait entreprendre
Un combat funeſte à vos jours.
Hélas! que n'ai-je pu me rendre
Indigne de votre ſecours?
Que n'êtes-vous moins magnanime?
Méduſe d'un regard porte un trépas certain.

PERSÉE.

Vous pourriez être ſa victime.

ANDROMÈDE.

Tout l'effort des mortels contr'elle ſeroit vain.

PERSÉE.

Le fils de Jupiter, lorſque l'amour l'anime,
Doit aller au-delà de tout l'effort humain.

ANDROMÈDE.

Par les frayeurs d'un amour tendre
Ne ſerez-vous point déſarmé?

PERSÉE.

J'ignorois votre amour, & j'allois vous défendre.
Puis-je à vous ſecourir être moins animé,
Quand je ſais que je ſuis aimé?

ANDROMÈDE.

Quoi! vous partez!

PERSÉE.

L'amour m'appelle.

ANDROMÈDE.

Vous méprisez mes pleurs! mes cris sont superflus!

PERSÉE.

Vous me verrez comblé d'une gloire immortelle....

ANDROMÈDE.

Hélas! nous ne vous verrons plus!

PERSÉE & ANDROMÈDE.

Ah! votre péril est extrême!
Je vois votre danger; je ne vois pas le mien.
Dieux! sauvez ce que j'aime!
Et pour moi-même
Je ne demande rien.
Dieux! sauvez ce que j'aime!

SCÈNE VII.

MERCURE, PERSÉE.

MERCURE, *sortant des enfers.*

PERSÉE, où courez-vous? qu'allez-vous entreprendre?

PERSÉE.

Un peuple infortuné m'engage à le défendre;

C'est à la gloire que je cours.
Si je meurs, mon trépas sera digne d'envie;
Je laisse le soin de mes jours
Au Dieu qui m'a donné la vie.

MERCURE.

Ce Dieu juste & puissant favorise vos vœux,
Et c'est par ma voix qu'il s'explique:
Il reconnoît son sang à l'effort généreux
Que vous allez tenter, d'une ardeur héroïque,
Pour secourir des malheureux;
Mais ce n'est point en téméraire
Qu'il faut dans le péril précipiter vos pas:
L'assistance des Dieux vous sera nécessaire;
Ils veulent vous l'offrir, ne la négligez pas.
Je viens d'apprendre à toute la nature,
Que Jupiter s'intéresse à vos jours:
La jalouse Junon vainement en murmure,
Et tout, jusqu'aux enfers, vous promet du secours.

SCÈNE VIII.

MERCURE, PERSÉE; *troupe de Cyclopes.*

(*Des Cyclopes viennent en dansant donner à Persée, de la part de Vulcain, une épée & des talonnières aîlées semblables à celles de Mercure.*)

Un des Cyclopes.

C'EST pour vous que Vulcain, de ses mains immortelles,
A forgé cette épée & préparé ces aîles.

Hâtez-vous de vous signaler
Par une célèbre victoire :
Chacun doit aller à la gloire ;
Mais un héros y doit vôler.

SCÈNE IX.

MERCURE, PERSÉE ; *troupe de Cyclopes ; troupe de Nymphes guerrières.*

(*Une des Nymphes guerrières présente à Persée, de la part de Pallas, un bouclier de diamant ; elle chante en lui faisant ce présent, & les autres Nymphes guerrières dansent*).

Une Nymphe guerrière.

LE plus vaillant guerrier s'abuse
D'ôser tout espérer de l'effort de son bras.
Si vous voulez vaincre Méduse,
Portez le bouclier de la sage Pallas.
Que la valeur & la prudence,
Quand elles sont d'intelligence,
Achèvent d'exploits glorieux !
Le monstre le plus furieux
Leur fait vainement résistance.
La paix ne peut régner que par leur assistance ;
L'Univers leur doit son bonheur.
Rien ne peut mieux donner un immortel honneur,
Que la valeur & la prudence,
Quand elles sont d'intelligence.

SCÈNE X.

MERCURE, PERSÉE; *troupe de Cyclopes; troupe de Nymphes guerrières; troupe de Divinités infernales.*

(*Les Divinités infernales ſortent des enfers, & apportent le caſque de Pluton qu'elles préſentent à Perſée. Une de ces Divinités chante & les autres danſent*).

Une Divinité infernale.

CE caſque vous eſt préſenté,
Au nom du Souverain de l'empire des Ombres;
Au milieu du péril, pour votre ſûreté,
Il répandra ſur vous l'épaiſſe obſcurité
Qui règne en nos demeures ſombres.
Ce don myſtérieux doit apprendre aux humains
Comme on peut s'aſſurer d'un ſuccès favorable:
Il faut cacher de grands deſſeins
Sous un ſecret impénétrable.

MERCURE; *les Chœurs des Cyclopes, des Nymphes guerrières & des Divinités infernales.*

Que l'Enfer, la Terre & les Cieux;
Que tout l'Univers favoriſe
Votre généreuſe entrepriſe.
Que l'Enfer, la Terre & les Cieux;
Que tout l'Univers favoriſe
Le fils du plus puiſſant des Dieux.

MERCURE.

Votre conduite à mes ſoins eſt commiſe;

L'impatience éclate dans vos yeux.
La gloire qui vous eſt promiſe,
Ne peut plus ſouffrir de remiſe.
Suivez-moi ; partons de ces lieux.

Mercure & Perſée vôlent, & les Chœurs chantent.

Que l'Enfer, la Terre & les Cieux ;
Que tout l'Univers favoriſe
Le fils du plus puiſſant des Dieux !

Fin du deuxième Acte.

ACTE III.

(Le Théâtre change, & représente l'antre des Gorgones).

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉDUSE, EURIALE, STÉNONE.

MÉDUSE.

J'AI perdu la beauté qui me rendit si vaine:
Je n'ai plus ces cheveux si beaux,
Dont autrefois le Dieu des eaux
Sentit lier son cœur d'une si douce chaîne.
Pallas, la barbare Pallas
Fut jalouse de mes appas,
Et me rendit affreuse autant que j'étois belle:
Mais l'excès étonnant de la difformité
Dont me punit sa cruauté,
Fera connoître, en dépit d'elle,
Quel fut l'excès de ma beauté.
Je ne puis trop montrer sa vengeance cruelle;
Ma tête est fière encor d'avoir pour ornement
Des serpens dont le sifflement
Excite une frayeur mortelle.

Je porte l'épouvante & la mort en tous lieux ;
Tout se change en rocher à mon aspect horrible :
Les traits que Jupiter lance du haut des Cieux
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux.

Les plus grands Dieux du Ciel, de la Terre & de l'Onde,
Du soin de se venger se reposent sur moi :
Si je perds la douceur d'être l'amour du monde,
J'ai le plaisir nouveau d'en devenir l'effroi.

MÉDUSE, EURIALE & STÉNONE.

O le doux emploi pour la rage
De causer un affreux ravage !
Heureuse la fureur
Qui remplit l'Univers d'horreur !

(*Les trois Gorgones entendent un doux concert*).

MÉDUSE, EURIALE & STÉNONE.

Dans ce triste séjour qui peut nous faire entendre
Le doux bruit qui nous vient surprendre ?
Jamais ici mortel, avec impunité,
Ne porta sa vue indiscrette.
Quels concerts ! quelle nouveauté !
Qui peut chercher l'horreur secrette
De notre fatale retraite ?
C'est Mercure qui vient dans cet antre écarté.

SCÈNE II.

MERCURE, MÉDUSE, EURIALE & STÉNONE.

MÉDUSE.

Mon terrible ſecours vous eſt-il néceſſaire ?
De ſuperbes mortels ôſent-ils vous déplaire ?
Faut-il vous en venger ? faut-il armer contr'eux
Le funeſte courroux de mes ſerpens affreux ?
Où faut-il que ma fureur vôle ?
Vous n'avez qu'à nommer l'empire malheureux
Que vous voulez que je déſole.

MERCURE.

C'eſt toujours mon plus cher deſir
De voir tout l'Univers dans une paix profonde.
Ne vous laſſez-vous point du barbare plaiſir
De troubler le repos du monde ?

MÉDUSE.

Puis-je cauſer jamais des malheurs aſſez grands
Au gré de la fureur qui de mon cœur s'empare ?
C'eſt des Dieux cruels que j'apprends
A devenir barbare.

MERCURE.

Il eſt vrai qu'un fatal courroux
A trôp éclaté contre vous ;

Vous n'avez eu que trop de charmes;
Sans Pallas, sans ses rigueurs,
Vous n'auriez troublé les cœurs
Que par de douces alarmes.

MÉDUSE.

Que sert-il de m'entretenir
D'un bien trop tôt passé qui ne peut revenir?
Je n'en ressens que trop la perte irréparable!
Ah! quand on se trouve effroyable,
Que c'est un cruel souvenir
De songer que l'on fut aimable!

MERCURE.

Je ne puis, dans votre malheur,
Vous offrir qu'un sommeil paisible.

MÉDUSE.

Avec une vive douleur
Le repos est incompatible.

MERCURE.

O tranquile sommeil, que vous êtes charmant!
Que vous faites sentir un doux enchantement
Dans la plus triste solitude!
Votre divin pouvoir calme l'inquiétude;
Vous savez adoucir le plus cruel tourment.
O tranquile sommeil, que vous êtes charmant!

(*Parlant aux Gorgones*).

Jouissez du repos dans ce lieu solitaire.

Les Gorgones.

Non; ce n'est que pour la colère

Que nos cœurs malheureux sont faits :
Non, le repos ne peut nous plaire ;
Nous y renonçons pour jamais.
Non ; ce n'est que pour la colère
Que nos cœurs malheureux sont faits.

MERCURE, *touchant les trois Gorgones de son caducée.*

Il faut céder ; il faut vous rendre
Au charme qui va vous surprendre.

Les trois Gorgones,

Il faut nous rendre malgré nous
Au charme d'un sommeil trop doux.

(*Les trois Gorgones s'endorment*).

SCÈNE III.

PERSÉE, MERCURE, les Gorgones endormies.

MERCURE.

Persée, approchez-vous ; Méduse est endormie :
Avancez sans bruit ; surprenez
Une si terrible ennemie.
Si vous ôsez la voir, c'est fait de votre vie....

PERSÉE.

Je suivrai les conseils que vous m'avez donnés,

MERCURE.

Je vous laiſſe au milieu d'un péril redoutable.
Je ne puis plus rien pour vos jours.
Cherchez votre dernier ſecours
Dans un courage inébranlable.

PERSÉE.

Un prix qui me doit charmer
M'eſt offert par la Victoire:
Quel péril peut m'alarmer?
L'Amour & la Gloire
S'uniſſent pour m'animer.

(*Mercure ſe retire; Perſée, tenant ſon bouclier devant ſes yeux, approche de Méduſe; il lui coupe la tête, & la cache dans une écharpe pour l'emporter avec lui*).

SCÈNE IV.

PERSÉE, les Gorgones.

PERSÉE.

Le monde eſt délivré d'un monſtre ſi terrible;
Le Ciel s'eſt ſervi de mon bras....

EURIALE & STÉNONE *s'éveillent au bruit de la voix de Perſée, & courent à l'endroit où elles l'ont entendu parler.*

Tu fais périr Méduſe! ah, traître! tu mourras.
Qu'il meure d'un trépas horrible.

Les deux Gorgones veulent attaquer Persée; mais la vertu secrette du casque qu'il porte les empêche de le voir.

Mais qui peut le rendre invisible?
Méduse, après sa mort, trouble encor l'Univers;
C'est son sang qui produit tant de monstres divers.

(Chrysaor, Pégase, & plusieurs autres monstres de figure bizarre & terrible, se forment du sang de Méduse. Chrysaor & Pégase vôlent; quelques-uns des autres monstres s'élevent aussi dans l'air; quelques autres rempent; les autres courent, & tous cherchent Persée qui est caché à leurs yeux par la vertu du casque de Pluton qu'il a sur la tête).

EURIALE & STÉNONE.

Monstres, cherchez votre victime;
Vengez le sang qui vous anime;
Servez nos fureurs; armez-vous,
Vengeons Méduse, vengeons-nous.

SCÈNE V.

MERCURE, PERSÉE, EURIALE & STÉNONE.

MERCURE.

Persée, allez; vôlez où l'Amour vous appelle.
Gorgones, déformais vous serez sans pouvoir:
Ce lieu n'est pas pour vous un séjour assez noir;
Venez dans la nuit éternelle.

Non, je ne puis plus me montrer,
Triste comme je suis, interdite & confuse.

Troisième troupe d'Éthiopiens.

Courons, courons tous admirer
Le vainqueur de Méduse.

SCÈNE II.

PHINÉE, MÉROPE.

PHINÉE.

Nous ressentons mêmes douleurs;
Fuyons une foule importune:
D'une plainte commune,
Déplorons nos communs malheurs.

MÉROPE.

Que l'amour a pour moi de chagrins & d'alarmes!
Que Persée à mon cœur coûte de déplaisirs!
Son départ, ses dangers m'ont fait verser des larmes;
Et son heureux retour m'arrache des soupirs.
Persée est revenu; mais c'est pour Andromède.
Pour m'offrir à ses yeux, l'ardeur qui me possède
M'a fait empresser vainement;
Il n'a rien vu que ce qu'il aime;
Il n'a pas daigné même
S'appercevoir de mon empressement,
Et tous les soins de mon amour extrême
N'ont pas été payés d'un regard seulement.

PHINÉE.

PHINÉE.

Que le Ciel, pour Persée, est prodigue en miracles!
Qui n'eût pas cru qu'un monstre furieux
M'auroit débarrassé d'un rival odieux?
Cependant, malgré mille obstacles,
Mon rival est victorieux.
Il s'est fait des routes nouvelles;
Il a vôlé pour hâter son retour;
Et Mercure & l'Amour
Ont pris soin, à l'envi, de lui prêter des aîles.
Le peuple croit lui tout devoir;
On entend de son nom retentir ce rivage.
Le Roi s'est empressé d'honorer son courage;
Chacun, jusqu'en ces lieux, l'est venu recevoir.
Qu'Andromède a paru contente de le voir!
Quel triomphe pour lui! quel charmant avantage!
Et pour moi quelle rage,
Et quel horrible désespoir!

(*La mer s'irrite; les flots s'élèvent, & s'étendent sur le rivage*),

PHINÉE & MÉROPE.

Les vents impétueux s'échappent de la chaîne
Qui les forçoit d'être en repos.
Une tempête soudaine
Soulève les flots.

Mer vaste, mer profonde,
Dont les flots sont émus par les vents en courroux!
Les cœurs amoureux & jaloux
Sont plus agités que votre onde;
Les cœurs amoureux & jaloux
Sont cent fois plus troublés que vous.

SCÈNE III.

IDAS, PHINÉE, MÉROPE, & troupe d'Éthiopiens.

IDAS *& les Éthiopiens.*

O Ciel inexorable !
O malheur déplorable !

PHINÉE & MÉROPE, *à part.*

Qui pourroit traverſer ces trop heureux amans?

(*En parlant aux Éthiopiens*).

D'où naiſſent vos gémiſſemens ?

IDAS.

L'implacable Junon cauſe notre infortune ;
Elle arme, contre nous, l'empire de Neptune :
Un monſtre en doit ſortir, qui viendra dévorer
L'innocente Andromède ;
Et Thétis & ſes ſœurs viennent de déclarer
Qu'il n'eſt plus permis d'eſpérer
De voir finir nos maux, ſans ce cruel remède.
Les Tritons ont ſaiſi la Princeſſe à nos yeux ;
Et le pouvoir des Dieux
Nous a rendu tous immobiles.
C'eſt ſur ces bords qu'au monſtre on la doit expoſer:
Pour ſon ſecours, Perſée en vain veut tout ôſer ;
Ses efforts ſeront inutiles.

Il faut céder aux Dieux ; il faut céder au sort
Dont Andromède est poursuivie.
Croyoit-on voir finir une si belle vie
Par une si terrible mort ?

(Les Éthiopiens se placent sur les rochers qui bordent le rivage).

IDAS & *les Éthiopiens.*

O sort inexorable !
O malheur déplorable !
Princesse infortunée, hélas !
Vous méritiez un sort plus favorable ;
Vous ne méritiez pas
Un si cruel trépas.
O sort inexorable !
O malheur déplorable !

PHINÉE.

Les Dieux ont soin de nous venger :
Le plaisir que je sens avec peine se cache.

MÉROPE.

Verrez-vous, sans douleur, Andromède en danger ?

PHINÉE.

Est-ce à moi que la mort l'arrache ?
C'est à Persée à s'affliger.
L'Amour meurt dans mon cœur ; la rage lui succède :
J'aime mieux voir un monstre affreux
Dévorer l'ingrate Andromède,
Que la voir dans les bras de mon rival heureux.
Attendons que son sort finisse ;
Observons tout d'un lieu plus écarté.

SCÈNE IV.

CÉPHÉE, CASSIOPE; troupe d'Éthiopiens placés ſur les rochers.

CÉPHÉE & CASSIOPE, *ſur le rivage.*

Ah! quel effroyable ſupplice!
Dieux! ô Dieux! quelle cruauté!

CÉPHÉE.

Je perds ma fille, hélas! le Ciel propice
Me la donna pour ma félicité:
Aujourd'hui le Ciel irrité
Veut qu'un monſtre me la raviſſe.
Ciel, que j'ai toujours reſpecté,
Ne m'avez-vous long-tems conſervé la clarté,
Que pour me faire voir cet affreux ſacrifice?

CÉPHÉE & CASSIOPE.

Ah! quel effroyable ſupplice!
Dieux! ô Dieux! quelle cruauté!

CASSIOPE.

C'eſt ma funeſte vanité;
C'eſt mon crime, grands Dieux! qu'il faut que l'on puniſſe;
Ma fille n'en eſt pas complice:
Et vos foudres vengeurs contr'elle ont éclaté!
Dieux! pouvez-vous vouloir qu'Andromède périſſe?
Sa jeuneſſe, ni ſa beauté,
N'ont-elles rien qui vous fléchiſſe?

La vertu, l'innocence, a-t-elle mérité
Les rigueurs de votre justice?

CÉPHÉE & CASSIOPE.

Ah! quel effroyable supplice!
Dieux! ô Dieux! quelle cruauté!

(*Les Tritons & les Néréïdes paroissent dans la mer. Les Tritons environnent Andromède, & l'attachent à un rocher*).

SCÈNE V.

ANDROMÈDE, CÉPHÉE, CASSIOPE; troupe de Néréïdes; troupe de Tritons; troupe d'Éthiopiens.

CÉPHÉE.

Que j'expie, en mourant, un si funeste crime.

CASSIOPE.

Que, par pitié, j'obtienne une mort légitime.
Cruels! n'attachez pas ma fille à ce rocher;
C'est moi qu'il y faut attacher.

CÉPHÉE, CASSIOPE & *le Chœur des Éthiopiens*.

Divinités des flots, quel courroux vous anime
Contre une innocente victime?
C'est notre unique espoir, faut-il nous l'arracher?
Nos vœux, nos pleurs, nos cris, rien ne vous peut toucher!

ANDROMÈDE.

Dieux! qui me destinez une mort si cruelle,
Hélas! pourquoi me flattiez-vous
De l'espoir d'un destin si doux?
Vous, dont je tiens la vie, & vous, peuple fidèle,
Jouissez, par ma mort, d'une paix éternelle:
Je vais fléchir les Dieux irrités contre nous;
Et si ma mère est criminelle,
C'est moi qui dois calmer le céleste courroux,
Par le sang que j'ai reçu d'elle;
Heureuse de périr pour le salut de tous!
Un souvenir charmant qu'en mourant je rappelle;
Les appas, les douceurs d'une amour mutuelle,
Sont de mon sort fatal les plus terribles coups;
Le fils de Jupiter eût été mon époux,
Ah, que ma vie eût été belle!
Dieux! qui me destinez une mort si cruelle,
Hélas! pourquoi me flattiez-vous
De l'espoir d'un destin si doux?

Un Triton.

Tremblez, superbe Reine;
Tremblez, mortels audacieux;
Que votre orgueil apprenne
Combien votre grandeur est vaine.
Tremblez, mortels audacieux:
Redoutez le courroux des Dieux.

CASSIOPE.

Ah! quelle vengeance inhumaine!

CÉPHÉE.

Andromède?

CASSIOPE.

Ma fille ?

ANDROMÈDE.

O Cieux !

CASSIOPE.

Que les Dieux ſont cruels ! qu'ils ſont ingénieux
A faire reſſentir leur haîne !

CÉPHÉE.

Andromède ?

CASSIOPE.

Ma fille ?

ANDROMÈDE.

O Cieux !

(*Le monſtre paroît*).

CÉPHÉE, CASSIOPE *& les Éthiopiens.*

Le monſtre approche de ces lieux,
Ah ! quelle vengeance inhumaine !

Les Néréïdes & les Tritons.

Tremblez, mortels audacieux ;
Redoutez le courroux des Dieux.

ANDROMÈDE.

Je ne vois point Perſée, & je flattois ma peine
Du triſte eſpoir de mourir à ſes yeux.

CÉPHÉE, CASSIOPE *& les Éthiopiens.*

Voyez vôler ce héros glorieux.

SCÈNE VI.

PERSÉE en l'air, & les Acteurs de la Scène précédente sur le rivage, sur les rochers & dans la mer.

ANDROMÈDE.

A s'exposer pour moi, c'est en vain qu'il s'obstine.

(*Persée vôle, & combat le monstre*).

Les Néréides & les Tritons.

Téméraire Persée, arrêtez; respectez
La vengeance divine.

CÉPHÉE, CASSIOPE *& les Éthiopiens.*

Magnanime héros, combattez, remportez
Le prix que l'Amour vous destine.

Les Néréides & les Tritons.

Le fils de Jupiter brave notre courroux.

Tous ensemble.

Le monstre expire sous ses coups.

THÉTIS & TRITON.

Junon a vainement cherché notre assistance;
Nous nous vantions en vain d'achever sa vengeance;
Et Persée a pour lui des Dieux plus forts que nous.

Les Néréïdes & les Tritons.

Descendons sous les ondes:
Notre honte se doit cacher:
Allons chercher
Des retraites profondes.
Descendons sous les ondes.

(*La mer s'appaise; les flots s'abaissent & se retirent*).

SCÈNE VII.

PERSÉE, ANDROMÈDE, CÉPHÉE, CASSIOPE & les Éthiopiens.

ANDROMÈDE, CASSIOPE & CÉPHÉE.

Le monstre est mort; Persée en est vainqueur;
Persée est invincible.

(*Les Éthiopiens répètent ces deux vers, pendant que Persée délie Andromède*).

CÉPHÉE & CASSIOPE.

Quand l'Amour anime un grand cœur,
Il ne trouve rien d'impossible.

PERSÉE & ANDROMÈDE.

Ah! que votre danger me paroissoit terrible!

Les Éthiopiens.

Le monstre est mort; Persée en est vainqueur;
Persée est invincible.

(*Les Éthiopiens descendent des rochers, & témoignent leur joie en chantant & en dansant. Des Matelots & des Matelottes se mêlent dans la réjouissance publique. Un des Éthiopiens chante au milieu des matelots qui dansent*).

Un des Éthiopiens.

Notre espoir alloit faire naufrage;
Nous goûtons enfin un heureux sort.
Quel bonheur d'échapper à l'orage!
Quel plaisir d'en retracer l'image,
Quand on est au port!

CÉPHÉE.

Honorons à jamais le glorieux héros
Qui nous donne un heureux repos.
Sa valeur, à son gré, fait vôler la victoire:
Tour-à-tour la terre & les flots
Sont le théâtre de sa gloire.
Honorons à jamais le glorieux héros
Qui nous donne un heureux repos.

(*Andromède, Cassiope & les Éthiopiens répètent les vers que Céphée a chantés, & les Matelots & les Matelottes dansent en réjouissance de la délivrance d'Andromède*).

Un des Éthiopiens.

Que n'aimez-vous,
Cœurs insensibles?
Que n'aimez-vous?
Rien n'est si doux.
Non, ne vous vantez pas d'être invincibles;
Les Dieux, les plus grands Dieux, ont aimé tous.

Le Chœur.

Que n'aimez-vous,
Cœurs insensibles?
Que n'aimez-vous?
Rien n'est si doux.

Un des Éthiopiens.

L'Amour n'a plus de traits terribles
Pour un cœur qui cède à ses coups.

Le Chœur.

Que n'aimez-vous,
Cœurs insensibles?
Que n'aimez-vous?
Rien n'est si doux.

Un des Éthiopiens.

Pour un amant
Tendre & fidèle;
Pour un amant,
Tout est charmant.
L'espoir nourrit ses feux; sa chaîne est belle;
Il se fait un plaisir de son tourment.

Le Chœur.

Pour un amant
Tendre & fidèle;
Pour un amant,
Tout est charmant.

Un des Éthiopiens.

Heureux un cœur qu'Amour appelle!
Malheureux, s'il tarde un moment!

Le Chœur.

Pour un amant
Tendre & fidèle;
Pour un amant,
Tout eſt charmant.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

(Le Théâtre change, & représente le lieu préparé pour les noces de Persée & d'Andromède).

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉROPE, *seule.*

O mort! venez finir mon destin déplorable.
Ma rivale jouït d'un sort trop favorable,
Et je souffrirois trop, si je ne mourois pas.
Son bonheur m'a rendu le jour insupportable;
　　La nuit affreuse du trépas
　　Me paroît moins épouvantable.
O mort! venez finir mon destin déplorable.
　　Hélas! funeste mort, hélas!
Pour les cœurs fortunés vous êtes effroyable;
　　Mais vos horreurs ont des appas
Pour un cœur que l'Amour a rendu misérable.
O mort! venez finir mon destin déplorable.

SCÈNE II.

PHINÉE, MÉROPE.

PHINÉE.

Ce n'est point à des pleurs qu'il faut avoir recours.
Junon veut qu'aujourd'hui je me venge avec elle.
Iris, de son vouloir l'interprète fidelle,
Vient, par son ordre exprès, de m'offrir son secours.

MÉROPE.

Du secours de Junon que faut-il qu'on espère?
Persée a triomphé deux fois de son courroux.

PHINÉE.

Que ne pourra point sa colère,
Unie à mon transport jaloux?
Heureux qui peut goûter une douce vengeance!
C'est l'unique espérance
Des malheureux amans.
Pour servir ma fureur, on s'arme en diligence.
Mon rival n'aura pas mon bien pour récompense;
S'il triomphe de moi, c'est pour peu de momens.
C'est en vain qu'Andromède a trahi ma constance:
L'Amour est avec eux en vain d'intelligence;
Je briserai ses nœuds charmans.
L'Hymen me livrera l'ingrate qui m'offense;
Elle a vu ma douleur avec indifférence:
Je veux être insensible à ses gémissemens;
Et si je ne puis voir son cœur en ma puissance,
Je jouïrai de ses tourmens.
Heureux qui peut goûter une douce vengeance!

C'eſt l'unique eſpérance
Des malheureux amans.
Il faut nous éloigner du peuple qui s'avance;
Ce ſuperbe appareil, ces riches ornemens,
Tout ici de ma rage accroît la violence:
Allons hâter l'éclat de nos reſſentimens.

MÉROPE & PHINÉE.

Heureux qui peut goûter une douce vengeance!
C'eſt l'unique eſpérance
Des malheureux amans.

SCÈNE III.

CÉPHÉE, CASSIOPE, PERSÉE, ANDROMÈDE; le Grand-Prêtre du Dieu Hymenée; Suite du Grand-Prêtre; troupe de Courtiſans de Céphée, magnifiquement parés pour aſſiſter aux noces de Perſée & d'Andromède.

Le Grand-Prêtre.

HYMEN! ô doux Hymen! ſois propice à nos vœux;
Viens unir ces amans fidèles;
Viens les rendre à jamais heureux;
Prends ſoin de conſerver leurs ardeurs mutuelles;
Allume, en leur faveur, les plus beaux de tes feux:
Que leurs cœurs ſoient comblés de douceurs éternelles;
Qu'ils ſoient toujours contens & toujours amoureux.

Charmant Hymen! que tes chaînes sont belles
Lorsque l'Amour en a formé les nœuds!
Hymen! ô doux Hymen! sois propice à nos vœux;
Viens unir ces amans fidèles;
Viens les rendre à jamais heureux.

(Le Chœur répète les trois derniers vers).

(Les Cérémonies du mariage de Persée & d'Andromède, que le Grand-Prêtre de l'Hymenée & sa Suite veulent commencer, sont interrompues par Mérope).

SCÈNE IV.

MÉROPE, & les Acteurs de la Scène précédente.

MÉROPE.

Persée, il n'est plus tems de garder le silence:
J'avois cru vouloir votre mort;
Mais mon cœur avec vous est trop d'intelligence;
Et prête à me venger, je ressens un transport
Cent fois plus pressant & plus fort
Que le transport de la vengeance.
Votre rival approche; il en veut à vos jours;
Mille ennemis vous environnent;
Évitez leur fureur; servez-vous du secours
Que les Dieux propices vous donnent;
Vôlez, & sauvez-vous par le milieu des airs;
Vous ne trouverez plus d'autres chemins ouverts.

PERSÉE.

Armons-nous; punissons l'audace des rebelles.

MÉROPE.

Sauvez-vous; profitez de mes avis fidèles:
C'eſt à fuir ſeulement que vous devez ſonger.

PERSÉE.

Si les Dieux m'ont prêté des aîles,
Ce n'eſt pas pour fuir le danger.

SCÈNE V.

PHINÉE; Suite de Phinée, & les Acteurs de la Scène précédente.

PHINÉE *& ſa Suite.*

PERSÉE, il faut périr; meurs, & laiſſe Andromède
Au pouvoir d'un heureux rival.

CÉPHÉE, PERSÉE *& leur Suite.*

Perfides! recevez le châtiment fatal
De la fureur qui vous poſſède.

Tous les Combattans.

Cédez, cédez à notre effort;
Vous n'éviterez pas la mort.

(*Perſée, Céphée & leur Suite pourſuivent Phinée & ſa Suite*).

CASSIOPE & ANDROMÈDE.

Quelles horreurs! quelles alarmes!
Dieux! ſoyez touchés de nos larmes.

Tous les Combattans.

Cédez, cédez à notre effort;
Vous n'éviterez pas la mort.

SCÈNE VI.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE.

CÉPHÉE, *parlant à Cassiope.*

Le ſoin de vous défendre en ces lieux me rappelle.
Craignez tout d'un peuple rebelle;
Quel ſang n'ôſe-t-il point verſer?
Un trait, que ſur Perſée on a voulu lancer,
A frappé votre ſœur d'une atteinte mortelle.
Junon, implacable pour nous,
Anime les mutins de ſon fatal courroux.
Leur rage croît; leur nombre augmente;
Perſée en vain toujours combat avec chaleur:
Que ſervent les efforts qu'il tente;
Le nombre, tôt ou tard, accable la valeur.

SCÈNE VII.

PHINÉE, PERSÉE; Suite de Phinée; Suite de Perſée, & les Acteurs de la Scène précédente.

PHINÉE & *ſa Suite.*

Qu'il n'échappe pas, qu'il périſſe,
Cet étranger audacieux,
Qui prétend régner en ces lieux.

CÉPHÉE, CASSIOPE & ANDROMÉDE.

Ciel! ô Ciel! ſoyez-nous propice.

PHINÉE *& ſa Suite*

Qu'il n'échappe pas, qu'il périſſe.

CÉPHÉE, CASSIOPE & ANDROMÉDE.

Défendez-nous, ô juſtes Dieux!

PERSÉE, *parlant à ceux de ſon parti.*

Ne craignez rien; fermez les yeux:
Je vais punir leur injuſtice.

(*Perſée pétrifie Phinée & ſa Suite, en leur montrant la tête de Méduſe*).

PERSÉE.

Voyez leur funeſte ſupplice.

CÉPHÉE, CASSIOPE & ANDROMÈDE.

Quel prodige! quel changement!

PERSÉE.

La tête de Méduſe a fait leur châtiment.
Ceſſons de redouter la fortune cruelle;
Le Ciel nous promet d'heureux jours.
Vénus vient à notre ſecours;
Elle amène l'Amour & l'Hymen avec elle.

(*Le Palais de Vénus deſcend*).

SCÈNE DERNIÈRE.

VÉNUS, L'AMOUR, L'HYMENÉE, CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, les Grâces, les Amours & les Jeux; troupe de Courtisans de Céphée; troupe d'Éthiopiens & d'Éthiopiennes.

VÉNUS.

Mortels, vivez en paix; vos malheurs sont finis.
Jupiter vous protège en faveur de son fils;
A ce Dieu si puissant tous les Dieux veulent plaire;
Et Junon même enfin appaise sa colère.
Cassiope, Céphée, & vous heureux époux,
Prenez place au Ciel avec nous.
Les souverains destins ordonnent
Que des feux éclatans toujours vous environnent.

(*Céphée, Cassiope, Persée & Andromède sont élevés dans le Ciel, & des étoiles brillantes les environnent*).

VÉNUS, L'AMOUR, L'HYMENÉE & *les Chœurs*.

Héros victorieux, Andromède est à vous.
Votre valeur & l'Hymen vous la donnent:
La Gloire & l'Amour vous couronnent.
Fut-il jamais un triomphe plus doux?
Héros victorieux, Andromède est à vous.

(*Les Courtisans de Céphée, les Éthiopiens & les Éthiopiennes témoignent leur joie par leurs danses*).

Fin du cinquième & dernier Acte.

PHAÉTON,

TRAGÉDIE EN MUSIQUE;

Repréſentée devant le Roi au mois de Janvier 1683, & enſuite par l'Académie de Muſique le 27 Avril ſuivant.

ACTEURS
Du Prologue.

ASTRÉE, *Déesse, fille de Jupiter & de Thémis.*

Troupe de Compagnes d'Astrée.

SATURNE, *Dieu qui régnoit durant l'Age d'or.*

Troupe de Suivans de Saturne.

LE RETOUR DE L'AGE D'OR,

PROLOGUE.

(Le Théâtre représente les Jardins du Palais de la Déesse Astrée. Astrée est au milieu de ses compagnes, qui, en dansant & en chantant, tâchent de divertir cette Déesse).

Troupe de Compagnes d'Astrée.

CHERCHONS la Paix dans cet asyle;
Les Jeux suivront toujours nos pas:
Quand on le veut, il est facile
De s'assurer un repos plein d'appas;
Mais les Plaisirs, d'un sort tranquile,
Ne cherchent point qui ne les cherche pas.
N'ayons jamais rien d'inutile;
Fuyons le bruit & l'embarras.
Quand on le veut, il est facile
De s'assurer un repos plein d'appas;
Mais les Plaisirs, d'un sort tranquile,
Ne cherchent point qui ne les cherche pas.

ASTRÉE.

Dans cette paisible retraite,
Tout rit, tout répond à mes vœux;

Mais ma félicité ne peut être parfaite,
Que le ciel n'ait rendu tous les mortels heureux.

Quoique leur fureur inhumaine
De leur séjour ait ôsé me bannir,
J'ai regret de les voir punir :
Je n'ai quitté la terre qu'avec peine ;
J'espère y voir encor le siècle fortuné
Qu'à l'univers naissant les Dieux avoient donné :
Le sort veut que bientôt ce beau tems recommence.

La douceur de l'espérance
Doit flatter nos desirs ;
Charmons notre impatience
Par d'innocens plaisirs.

(*Les Compagnes d'Astrée dansent & chantent*).

Troupe de Compagnes d'Astrée.

Dans ces lieux, tout rit sans cesse ;
L'Amour veut rire avec nous.

C'est un jeu quand il nous blesse ;
Nous ne sentons que ses traits les plus doux.

Qu'il est doux d'aimer sans peines !
Quel plaisir d'aimer en paix !
L'Amour fait ici des chaînes
Qui charment trop pour les briser jamais.

(*Saturne vient trouver Astrée, pour l'inviter à retourner avec lui sur la terre. Ce Dieu a les mêmes Suivans qui l'accompagnoient au tems de l'âge d'or ; les uns dansent & les autres chantent, & Saturne même chante avec eux*).

SATURNE *& ses Suivans.*

Que les mortels se réjouissent ;
Que les plaintes finissent.
O l'heureux tems !
Où tous les cœurs seront contens !

SATURNE.

SATURNE.

Un Héros, qui mérite une gloire immortelle,
Au séjour des humains aujourd'hui nous rappelle.
Le siècle qui du monde a fait les plus beaux jours,
Doit, sous son règne heureux, recommencer son cours.
Il calme l'univers; le ciel le favorise;
Son auguste sang s'éternise.
Il voit combler ses vœux par un Héros naissant;
Tout doit être sensible au plaisir qu'il ressent.
Les Muses vont lui faire entendre
Mille nouveaux concerts :
De sa grandeur il se plaît à descendre;
Il sait mêler les jeux à cent travaux divers :
Rien ne peut nous troubler; la Discorde est aux fers.

L'Envie en vain frémit de voir les biens qu'il cause;
Une heureuse paix est la loi
Que ce vainqueur impose :
Son tonnerre inspire l'effroi,
Dans le tems même qu'il repose.

ASTRÉE.

Suivons ce Héros: suivez-nous,
Jeux innocens; rassemblez-vous :
Régnez dans une paix profonde;
Rappelez l'heureux tems de l'enfance du monde.
Jeux innocens, rassemblez-vous;
Reprenez pour jamais vos charmes les plus doux.

(*La Suite de Saturne & celle d'Astrée chantent & dansent ensemble*).

Les Chœurs.

Jeux innocens, rassemblez-vous;
Reprenez pour jamais vos charmes les plus doux;
Plaisirs, venez sans crainte;
Venez vous rassembler;

Le ſoin & la contrainte
Ne viendront plus vous troubler.
Le plus grand des Héros
Vous reçoit dans ſon Empire :
Que tout l'univers admire
L'auteur d'un ſi doux repos.

Il faut que tout fleuriſſe ;
Mortels, vivez heureux ;
La Paix & la Juſtice
Vont régner avec les Jeux.
Le plus grand des Héros
Les reçoit dans ſon empire :
Que tout l'univers admire
L'auteur d'un ſi doux repos.

SATURNE, ASTRÉE *& les Chœurs.*

On a vu ce Héros terrible dans la guerre ;
Il fait, par ſa vertu, le bonheur de la terre :
Sa victoire l'a déſarmé ;
Il fait ſon bonheur d'être aimé.

Fin du Prologue.

ACTEURS

De la Tragédie.

LIBIE, *fille de Mérops, Roi d'Égypte.*

THÉONE, *fille de Protée.*

PHAÉTON, *fils du Soleil & de Climène.*

CLIMÈNE, *fille de l'Océan & de Thétis.*

PROTÉE, *Dieu Marin, Conducteur des troupeaux de Neptune.*

Troupe de Suivans de Protée.

TRITON, *Dieu Marin, frère de Climène.*

Troupe de Suivans de Triton.

ÉPAPHUS, *fils de Jupiter & de la Déesse Isis.*

MÉROPS, *Roi d'Égypte, qui a épousé Climène après la mort d'une première épouse, dont il a eu Libie.*

Troupe d'Égyptiens & d'Égyptiennes.

Un Roi Ethiopien, tributaire de Mérops.

Troupe d'Éthiopiens & d'Éthiopiennes.

Un Roi Indien, tributaire de Mérops.

Troupe d'Indiens & d'Indiennes.

Troupe de Prêtresses de la Déesse Isis.

Troupe de jeunes personnes choisies pour porter des offrandes au Temple d'Isis.

Des Furies & des Fantômes terribles.

Les Vents.

Le Soleil.

Les Heures du jour.

Les Saisons de l'année.

Quatre Quadrilles, dont chacun accompagne une des quatre Saisons.

Troupe de Pasteurs Égyptiens.

Troupe de Bergères Égyptiennes.

LA DÉESSE DE LA TERRE.

JUPITER.

PHAÉTON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(*Le Théâtre représente un jardin sur le devant, une grotte dans le milieu & la mer dans l'éloignement*).

SCÈNE PREMIÈRE.

LIBIE, *seule*.

HEUREUSE une âme indifférente !
Le tranquile bonheur, dont j'étois si contente,
Ne me sera-t-il point rendu ?
Dans ces beaux lieux tout est paisible :
Hélas ! que ne m'est-il possible
D'y trouver le repos que mon cœur a perdu ?

SCÈNE II.

THÉONE, LIBIE.

THÉONE.

Je ne vous croyois pas dans un lieu ſolitaire :
Une pompeuſe Cour ne ſonge qu'à vous plaire,
Et vous venez rêver ici !

LIBIE.

Vous y venez rêver auſſi.

THÉONE.

J'aime ; c'eſt mon deſtin d'aimer toute ma vie.
Votre cœur fuit l'amour, & croit s'en garantir :
Il faut aimer pour reſſentir
Le charme de la rêverie.

LIBIE.

Le Roi doit aujourd'hui me choiſir un époux.
Ai-je moins à rêver que vous ?

THÉONE.

M'eſt-il permis d'entrer dans votre confidence ?

LIBIE.

La ſincère amitié doit bannir d'entre nous
Le myſtère & la défiance.

THÉONE.

Pourquoi chercher des lieux où règne le ſilence ?
Eſt-il un ſpectacle plus doux
Que de voir mille amans empreſſés & jaloux,
Dont votre hymen fait l'eſpérance ?

Je commence à douter que vous les voyez tous
Avec la même indifférence.

LIBIE.

Je suis fille d'un Roi qui commande à des Rois :
Après lui, j'aurai sous mes loix
Les pays où le Nil répand son eau féconde.
Un grand destin m'est préparé ;
Mais le premier trône du monde
N'est pas, contre l'Amour, un asyle assuré.

THÉONE.

Le fils de Jupiter vous aime.

LIBIE.

Je ne serois qu'à lui, si j'étois à moi-même.
Mon cœur s'est trop pressé de choisir un vainqueur,
Et mon timide amour craint un devoir sévère.
Que deviendrai-je, ô ciel ! si le choix de mon père
Ne suit pas le choix de mon cœur ?
Vous ressentez l'amour sans éprouver ses peines.
Le fils du Dieu brillant qui donne la clarté,
Tout fier qu'il est, porte vos chaînes.
Vous aimez Phaéton avec tranquilité.

THÉONE.

Hélas ! un tendre cœur est toujours agité :
La mer est quelquefois dans une paix profonde ;
On peut, après l'orage, y jouir d'un beau jour.
Le calme règne plus dans l'empire de l'onde
Que dans l'empire de l'Amour.

LIBIE & THÉONE.

Ah ! qu'il est difficile
De bien aimer
Sans s'alarmer !
Ah ! qu'il est difficile
Que l'Amour soit tranquile !

THÉONE.

Phaéton eſt pour moi peu ſenſible aujourd'hui.
Que je crains ! . . .

LIBIE.

Je vous laiſſe éclaircir avec lui.

SCÈNE III.

PHAÉTON, THÉONE.

THÉONE.

Vous paſſez ſans me voir ! craignez-vous ma préſence ?

PHAÉTON.

Je vous aime, Théone, & ce ſoupçon m'offenſe.

THÉONE.

Que ma vue aujourd'hui vous cauſe d'embarras !
Avouez qu'en ces lieux vous ne me cherchiez pas.

PHAÉTON.

Je cherchois la Reine ma mère :
Ce ſoin pourroit-il vous déplaire ?
Devez-vous me le reprocher ?

THÉONE.

C'eſt toujours ne me pas chercher.
Je m'apperçois ſans ceſſe
Que quelque ſoin vous preſſe,
Et par malheur je m'apperçoi
Que ce ſoin n'eſt jamais pour moi.

PHAÉTON.

Une autre amour, à votre eſpoir fatale ;

N'a pas causé mes nouveaux soins;
Je n'aime point ailleurs, les Dieux m'en sont témoins.

THÉONE.

Vous changez cependant; ma peine est sans égale:
Peut-être souffrirois-je moins
Si je pouvois haïr une rivale.

Protée, à qui je dois le jour,
Du plus sombre avenir perce la nuit obscure:
Il m'a prédit cent fois le tourment que j'endure.
Vous ne me parlez plus ni d'hymen, ni d'amour;
De tant de vains sermens vous perdez la mémoire.

PHAÉTON.

Non; je vous aimerai toujours.

THÉONE.

Ingrat! le moyen de vous croire?
Vos regards inquiets démentent vos discours.

Avec trop peu de soin votre froideur se cache:
Le bonheur de ma vie à votre cœur s'attache;
Vous me laissez trop voir qu'il cherche à m'échapper.
Ah! du moins, ingrat que vous êtes!
Puisque vous me voulez tromper,
Trompez-moi, mieux que vous ne faites.

PHAÉTON.

Je ne sais plus comment pouvoir calmer
Mille frayeurs qui viennent vous surprendre.
Mon cœur vous aime autant qu'il peut aimer;
S'il n'est pas assez tendre,
C'est à l'Amour qu'il s'en faut prendre.

THÉONE.

Quand vous commenciez d'être amant,
Vous me cherchiez avec empressement;

Vous ne me quittiez point ſans une peine extrême.
Le ſouvenir fatal d'un amour ſi charmant
Ne ſert qu'à faire mon tourment.
Vous ne ſavez que trop comme il faut que l'on aime.
Ah! deviez-vous m'aimer ſi tendrement,
Si vous ne vouliez pas m'aimer toujours de même?

PHAÉTON.

La Reine tourne ici ſes pas.

THÉONE.

Suivez la Reine; allez, ne vous contraignez pas.

SCÈNE IV.

CLIMÈNE, PHAÉTON.

CLIMÈNE.

Vous paroiſſez chagrin, mon fils; ne puis-je apprendre
D'où vient le trouble où je vous voi?

PHAÉTON.

Le Roi va faire choix d'un gendre;
L'époux de la Princeſſe un jour doit être Roi.
Le ſuperbe Épaphus à cet honneur aſpire.
Ah! faudra-t-il le voir maître de cet Empire?
Faudra-t-il nous voir ſous ſa loi?
Quelle honte pour vous! quelle rage pour moi!
Le Roi fera tout pour vous plaire....

CLIMÈNE.

Mais quel autre choix doit-il faire?
Le fils de Jupiter eſt-il à dédaigner?

PHAÉTON.

Quoi! votre fils, le fils du Dieu qui nous éclaire,
Est-il indigne de régner?

CLIMÈNE.

Votre gloire, mon fils, est mon unique envie.
Après l'amour du Dieu dont vous tenez la vie,
Jusqu'à l'hymen d'un Roi j'eus peine à m'abaisser;
Mais pour vous mettre au trône il falloit m'y placer.
Le Roi veut vous offrir sa fille & sa couronne.
Je sais que vous aimez Théone,
Et c'est cet amour que je crains.
Profitez du bonheur que je mets en vos mains;
Méritez la grandeur suprême.
Vaincre un amour charmant est un effort extrême;
Mais qui veut s'élever au-dessus des humains,
Doit être maître de lui-même.
Il ne tiendra qu'à vous de régner en ces lieux.

PHAÉTON.

J'entends mon destin qui m'appelle;
Je brûle de monter dans un rang glorieux:
Si Théone me paroît belle,
La couronne est encor plus charmante à mes yeux.

CLIMÈNE.

J'aime ces sentimens d'une âme noble & fière;
Ils sont dignes du fils du Dieu de la lumière.

D'une amoureuse ardeur un grand cœur peut brûler;
C'est un amusement qu'il faut qu'on lui pardonne;
Mais il faut que l'amour soit prêt à s'immoler,
Si-tôt que la gloire l'ordonne.

Tout est favorable à mes vœux,
Et cependant ma joie est inquiette;
Mille présages malheureux
Troublent mon cœur d'une crainte secrette.

C'eſt ici que Protée amène les troupeaux
Du Dieu de l'empire des eaux :
Il ſe plaît ſous ce frais ombrage ;
L'avenir eſt pour lui ſans ombre & ſans nuage.
Je veux ſur votre ſort le contraindre à parler :
Empêchez qu'en ces lieux on me vienne troubler.

SCÈNE V.

(Protée ſort de la mer ; il conduit les troupeaux de Neptune, & il eſt accompagné d'une troupe de Dieux marins).

PROTÉE, Suivans de Protée.

PROTÉE.

HEUREUX qui peut voir du rivage
Le terrible Océan par les vents agité !
Heureux qui, dans le port, peut plaindre en ſûreté
Ceux qui ſont dans l'horreur d'un dangereux orage !
Plaignons les malheureux amans ;
Evitons leurs cruels tourmens :
Gardons-nous de ſouffrir que l'amour nous engage
Dans ſes trompeurs enchantemens ;
Gardons-nous des embarquemens
Où le repos du cœur fait un fatal naufrage.
Plaignons les malheureux amans ;
Evitons leurs cruels tourmens.

Prenez ſoin ſur ces bords des troupeaux de Neptune ;
Je veux fuir du ſoleil la chaleur importune :
Ici l'ombre des bois, le murmure des flots,
Tout invite à goûter la douceur du repos.

(Protée s'endort dans la grotte, & ſes Suivans s'écartent ſur le rivage, où ils vont prendre ſoin des troupeaux de Neptune).

SCÈNE VI.

CLIMÈNE; PROTÉE, *endormi.*

CLIMÈNE.

Vous, avec qui le ſang me lie;
Triton, ſecondez mon envie;
Donnez-moi le ſecours que vous m'avez promis;
Des décrets du deſtin Protée a connoiſſance;
Faites-lui rompre le ſilence
Qu'il s'obſtine à garder ſur le ſort de mon fils.

(*Climène ſe retire*).

SCÈNE VII.

TRITON, PROTÉE, Suivans de Triton.

(*Triton ſort de la mer accompagné d'une Troupe de Dieux marins, dont une partie fait un concert d'inſtrumens, & l'autre partie danſe. Ils éveillent Protée & l'invitent à prendre part à leurs divertiſſemens. Triton chante au milieu de ſes Suivans*).

TRITON.

Que Protée avec nous partage
La douceur de nos chants nouveaux:
C'eſt de tous les Paſteurs le Paſteur le plus ſage.
Paiſſez, heureux troupeaux
Du Dieu des eaux;
Paiſſez en paix ſur ce rivage.

Que Protée avec nous partage
La douceurs de nos chants nouveaux.
Chantons sous cet ombrage;
Répondez-nous, charmans oiseaux;
Joignez à nos concerts votre plus doux ramage.
Que Protée avec nous partage
La douceur de nos chants nouveaux.

(*Les Suivans de Triton continuent leurs concerts d'instrumens & leurs danses, & Triton y joint une chanson qu'il chante en s'adressant à Protée*).

Le plaisir est nécessaire:
La sagesse austère
Peut empêcher d'y courir;
Mais le plus sévère
Ne refuse guère
Le plaisir qui vient s'offrir.

(*Les Suivans de Triton environnent Protée en dansant*).

PROTÉE.

Vos jeux ont des appas; je les quitte avec peine;
Mais mon troupeau s'éloigne de ces lieux.

TRITON.

Du sort de Phaéton éclaircissez Climène;
De grâce, contentez son desir curieux.

PROTÉE.

Ne me pressez point d'en trop dire.
Le Sort dans l'avenir permet que j'ôse lire;
Mais, sous un silence discret,
Le Sort veut qu'avec soin je garde son secret.

(*Protée disparoît, & se transforme successivement en lion, en arbre, en monstre marin, en fontaine & en flâme; mais sous ces formes différentes il est suivi & environné par les Suivans de Triton*).

TRITON.

C'eſt un ſecret qu'il faut qu'on vous arrache;
Vous vous transformez vainement;
Nous vous ſuivrons avec empreſſement,
Sous quelque forme qui vous cache.
Non, ne croyez pas nous tromper;
N'eſpérez pas nous échapper.
Non, de ces changemens l'étonnant artifice
N'aura rien qui nous éblouiſſe.
Non, ne croyez pas nous tromper;
N'eſpérez pas nous échapper.

SCÈNE VIII.

TRITON, CLIMÈNE, PROTÉE, Suivans de Triton.

TRITON.

Il reviendra bientôt dans ſa forme ordinaire.
Ma ſœur, venez l'entendre; il cède à notre effort;
Il va de votre fils vous déclarer le ſort.

(*Protée, après pluſieurs transformations, reprend enfin ſa forme naturelle*).

PROTÉE.

Puiſque vous m'y forcez, il faut ne vous rien taire.
Le ſort de Phaëton ſe découvre à mes yeux.
Dieux! je frémis! que vois-je? ô Dieux!
Tremblez pour votre fils, ambitieuſe mère!
Où vas-tu, jeune téméraire?
Tu dois trouver la mort dans la gloire où tu cours.
En vain le Dieu qui nous éclaire,
En pâliſſant pour toi, ſe déclare ton père;

Il doit ſervir à terminer tes jours :
Tu vas tomber ; n'attends plus de ſecours.
Le ciel fait tonner ſa colère :
Tremblez pour votre fils, ambitieuſe mère !

TRITON.

Quel oracle !

CLIMÈNE.

Quelle terreur !

TRITON & CLIMÈNE.

Ah ! je me ſens ſaiſir d'horreur !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le Théâtre change & repréſente un endroit du Palais du Roi d'Égypte, orné & préparé pour une grande cérémonie).

SCÈNE PREMIÈRE.

CLIMÈNE, PHAÉTON.

CLIMÈNE.

PROTÉE en a trop dit ; je frémis du danger
Qu'il prévoit & qu'il vous annonce.

PHAÉTON.

A l'hymen de ſa fille il me veut engager ;
Son intérêt a dicté ſa réponſe.

CLIMÈNE.

Je vois que j'ai trop entrepris.

PHAÉTON.

Quoi ! ma grandeur n'eſt pas votre plus chère envie ?

CLIMÈNE.

Il vous en coûteroit la vie ;
Je ne veux point pour vous de grandeur à ce prix.

PHAÉTON.

Protée a-t-il le droit suprême
De donner des arrêts ou de vie ou de mort ?
Eſt-ce à lui de régler mon ſort ?
Un cœur comme le mien fait ſon deſtin lui-même.
Croyez-en mon courage, il doit vous raſſurer.

CLIMÈNE.

Vous êtes digne de l'Empire ;
Mais ſi votre grand cœur me force à l'admirer,
C'eſt en tremblant que je l'admire.
Vivez, & bornez vos deſirs
Aux tranquiles plaiſirs
D'une amour mutuelle ;
Aimez, contentez-vous
De régner ſur un cœur fidèle ;
Il n'eſt point d'empire plus doux.

PHAÉTON.

Vous m'en déſavoueriez, ſi je pouvois vous croire ;
Je veux me faire un nom d'éternelle mémoire :
J'ai déja trop langui dans un honteux repos ;
Le plus fort amour d'un héros
Doit être l'amour de la gloire.

CLIMÈNE.

Vous êtes menacé du céleſte courroux,
Et j'entends là foudre qui gronde.

PHAÉTON.

Elevez votre fils au premier rang du monde ;
Laiſſez tonner les Dieux jaloux.

CLIMÈNE.

Une ſecrette voix, qui dans mon cœur murmure,
Me dit que le trépas au trône vous attend.
Puis-je n'écouter point la voix de la Nature ?

PHAÉTON.

Le fils du Dieu du Jour doit être plus content
D'un trépas éclatant,
Que d'une vie obscure.

CLIMÈNE.

J'espère que l'amour pourra vous arrêter.
Théone vient ; je me retire.

PHAÉTON.

Non, non ; je ne puis vous quitter,
Que vous ne m'assuriez du bonheur où j'aspire.

SCÈNE II.

THÉONE, *seule.*

Il me fuit, l'inconstant ! il m'ôte tout espoir !
O ciel ! tant de froideur succède à tant de flâme !
Ah ! que n'a-t-il toujours évité de me voir !
Qu'il auroit épargné de tourmens à mon âme !
Sur la foi des sermens dont il flattoit mes vœux,
J'espérois un destin heureux ;
Je croyois pour toujours nos cœurs d'intelligence ;
Je m'assurois que jamais l'inconstance
Ne briseroit de si beaux nœuds.
Ah ! qu'il est dangereux
De s'engager sur la vaine assurance
Des sermens amoureux !
L'infidèle attendoit, pour éteindre ses feux,
Qu'il m'en eût fait sentir toute la violence.
Que le charme fatal d'une douce espérance
Expose un cœur crédule à des maux rigoureux !
Ah ! qu'il est dangereux
De s'engager sur la vaine assurance
Des sermens amoureux !

SCÈNE III.

LIBIE, THÉONE.

LIBIE.

Que l'incertitude
Eſt un rigoureux tourment !
Non, on n'a point en aimant
De peine plus rude
Que l'incertitude.
Je ſens croître à tout moment
Mon inquiétude.
Que l'incertitude
Eſt un rigoureux tourment !

THÉONE.

Que ma diſgrâce, hélas ! n'eſt-elle encor douteuſe !
Vous eſpérez de voir vos deſirs ſatisfaits ;
Vous pouvez être heureuſe ;
Et je ne le ſerai jamais.
Dans mes malheurs, que faut-il que j'eſpère ?
J'aime un ingrat qui trahit nos amours ;
Et je ſens, malgré ma colère,
Que, tout ingrat qu'il eſt, je l'aimerai toujours.

LIBIE.

Mon ſort étoit digne d'envie,
Avant que par l'Amour mon cœur fût tourmenté.

THÉONE.

Nous ne ſavons le prix de notre liberté
Qu'après qu'elle nous eſt ravie.

LIBIE & THÉONE.

Amour, cruel vainqueur,
Ah! pourquoi troublois-tu le repos de ma vie?
Amour, cruel vainqueur,
Ah! pourquoi troublois-tu le repos de mon cœur?

LIBIE.

J'attends le choix du Roi.

THÉONE.

Je vais cacher mes larmes.

LIBIE.

Mon cœur est agité de mortelles alarmes:
Le Roi déja peut-être a nommé mon époux....
Vous me laissez?

THÉONE.

Je laisse Épaphus avec vous.

SCÈNE IV.

ÉPAPHUS, LIBIE.

ÉPAPHUS.

Quel malheur!

LIBIE.

Dieux! quelle tristesse!

ÉPAPHUS.

Quel malheur! quel supplice, hélas!

LIBIE.

Que vous alarmez ma tendresse!

ÉPAPHUS.

Je vous perds, charmante Princeſſe :
Quel malheur ! quel ſupplice, hélas !
De perdre un bien ſi plein d'appas !
C'eſt en vain que pour moi votre cœur s'intéreſſe :
Le Roi m'a prononcé l'arrêt de mon trépas ;
Votre époux eſt choiſi, je ne le ſerai pas.
Je vous perds, charmante Princeſſe :
Quel malheur ! quel ſupplice, hélas !
De perdre un bien ſi plein d'appas !
Se peut-il qu'une loi ſi dure
Ne vous arrache aucun murmure ?
Un doux eſpoir m'a-t-il trompé ?
Belle Princeſſe, eſt-il poſſible
Que votre cœur ſoit inſenſible
Au coup mortel qui m'a frappé ?

LIBIE.

Votre douleur n'a point à craindre
De bleſſer du devoir les droits trop abſolus :
Votre amour malheureux ſe plaint ſans ſe contraindre ;
Mais l'amour qui ſe plaint le plus
N'eſt pas toujours le plus à plaindre.

ÉPAPHUS.

Divinités dont j'ai reçu le jour,
Voyez mon déſeſpoir & vengez mon amour ;
Contre un Roi ſi cruel armez votre colère....

LIBIE.

Ah ! tout cruel qu'il eſt, ſongez qu'il eſt mon père ;
N'attirez point ſur lui le céleſte courroux.

ÉPAPHUS.

Vous ne demandez point qui ſera votre époux ?

LIBIE.

Hélas ! pour m'accabler, c'est assez de connoître
Que je ne serai pas à qui je voudrois être.

ÉPAPHUS.

Phaéton est choisi.

LIBIE.

Trop rigoureuse loi !
Ah, qu'il m'en coûtera de larmes !

ÉPAPHUS.

Que le bien qu'il m'ôte a de charmes !
Il n'en connoîtra pas le prix si bien que moi.

LIBIE.

Funeste choix !

ÉPAPHUS.

Douleur mortelle !

LIBIE.

Jour infortuné !

ÉPAPHUS.

Jour affreux !

LIBIE & ÉPAPHUS.

O sort trop malheureux
D'un amour si fidèle !

ÉPAPHUS.

Votre cœur peut-il suivre une loi si cruelle ?

LIBIE.

Mon cœur tremble, ſoupire & ſe ſent déchirer ;
Mais il doit obéir, en dût-il expirer.

ÉPAPHUS & LIBIE.

Faut-il que le devoir barbare
Pour jamais nous ſépare ?

ÉPAPHUS.

Je vous perdrai dans un moment :
L'Amour, le tendre Amour gémira vainement ;
Vous l'abandonnerez.

LIBIE.

Que ne puis-je le ſuivre !

ÉPAPHUS.

Faut-il que ce que j'aime à mon rival ſe livre ?

LIBIE.

Plaignez-moi de ſouffrir un ſi cruel tourment.

ÉPAPHUS.

Vous vivrez pour un autre amant,
Et ſans vous je ne ſaurois vivre.

LIBIE & ÉPAPHUS.

Que mon ſort ſeroit doux,
Si je vivois pour vous !

(*Épaphus ſe retire*).

SCÈNE V.

LIBIE, MÉROPS, CLIMÈNE, PHAÉTON, un Roi Éthiopien, un Roi Indien ; troupe d'Égyptiens & d'Égyptiennes, troupe d'Éthiopiens & d'Éthiopiennes, troupe d'Indiens & d'Indiennes.

MÉROPS.

Rois, qui pour Souverain devez me reconnoître ;
Et vous, peuples divers, dont les Dieux m'ont fait maître,
Soyez attentifs à ma voix,
Dans ma vieillesse languissante :
Le sceptre que je tiens pèse à ma main tremblante ;
Je ne puis, sans secours, en soutenir le poids.
Pour le fils du soleil mon choix se détermine ;
C'est Phaéton que je destine
A tenir, après moi, l'Égypte sous ses loix ;
J'accorde à ce héros ma fille qu'il demande.

Que de tous côtés on entende
Le nom de Phaéton retentir mille fois.
Est-il pour nous une gloire plus grande ?
Le sang des Dieux s'unit au sang des Rois.

(*Mérops, Climène, Phaéton & Libie se placent sur un trône, & les Peuples témoignent leur joie par des danses, où ils mêlent des acclamations en faveur de Phaéton*).

Le Chœur.

Que de tous côtés on entende
Le nom de Phaéton retentir mille fois.
Eſt-il pour nous une gloire plus grande ?
Le ſang des Dieux s'unit au ſang des Rois.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

(Le Théâtre change & représente le Temple d'Isis).

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉONE, PHAÉTON, Suivans de Phaéton.

THÉONE.

AH, Phaéton ! est-il possible
Que vous soyez sensible
Pour une autre que moi ?
Ah, Phaéton ! est-il possible
Que vous m'ayez manqué de foi ?
Tout m'annonce un malheur dont je frémis d'effroi :
Si vous me trahissez, ma mort est infaillible :
Nous devions vivre heureux sous une même loi ;
Avec ce que l'on aime, un sort doux & paisible
Vaut bien le sort du plus grand Roi.
Ah, Phaéton ! est-il possible
Que vous soyez sensible
Pour une autre que moi ?
Ah, Phaéton ! est-il possible
Que vous m'ayez manqué de foi ?

PHAÉTON.

Pour régir l'univers les Deſtins m'ont fait naître ;
Si l'Amour m'en rendoit le maître,
Que mon bonheur ſeroit charmant !
Pour être heureux parfaitement,
Ce ſeroit avec vous que je le voudrois être.

THÉONE.

L'hymen de la Princeſſe a pour vous des appas ;
Vous l'aimez, votre cœur m'oublie.

PHAÉTON.

Non ; la ſeule grandeur avec elle me lie ;
Et l'amour ne s'en mêle pas.

THÉONE.

Quoi ! malgré ma douleur mortelle ;
Au mépris de mes pleurs, votre cœur infidèle
Rompt des nœuds qui devoient à jamais nous unir !
La couronne vous parût-elle
Cent fois encor plus belle,
Quel bien peut être doux, quand il faut l'obtenir
Par une trahiſon cruelle ?

PHAÉTON.

Aux loix de mon deſtin j'ai regret d'obéir ;
Je ſuis touché de votre peine.

THÉONE.

Hélas ! vous me plaignez, & vous m'allez trahir !
Vous m'offrez une pitié vaine.

PHAÉTON.

Puniſſez-moi par votre haîne.

THÉONE.

Ai-je un cœur fait pour vous haïr ?

PHAÉTON.

Je ſuis indigne de vous plaire ;
Je mérite votre colère ;
Je ne mérite pas les pleurs que vous verſez.

THÉONE.

Perfide ! il eſt donc vrai que vous me trahiſſez !
Témoin de ma conſtance
Et de ſon changement,
Ciel, qui vois la cruelle offenſe
Que me fait ce parjure amant,
O ciel ! j'implore ta vengeance.
Que la foi mépriſée arme les juſtes Dieux ;
Que l'Amour ſoit vengé, qu'il allume la foudre ;
Que ce ſuperbe ambitieux
Tombe avec ſa grandeur & ſoit réduit en poudre....
Que dis-je ? malheureuſe ! hélas !
Ce perfide m'eſt cher encore,
Et je mourrois de ſon trépas.
Juſtice du ciel que j'implore,
Dieux vengeurs, ne m'exaucez pas.

Vous voyez ma foibleſſe extrême ;
Ingrat ! vous triomphez de mon juſte courroux.
Non, ſi je me venge de vous,
Ce ne ſera que ſur moi-même.

SCÈNE II.

PHAÉTON, Suivans de Phaéton.

PHAÉTON.

SUIVEZ-LA ; ma présence irrite ses douleurs.
Je plains ses malheurs ;
Je m'attendris par ses larmes :
Ah ! que de beaux yeux en pleurs
Ont de puissans charmes !
Je n'avois jamais vu l'éclat du sort des Rois,
Quand je m'engageai sous ses loix.
Rien n'étoit à mes yeux si beau qu'un amour tendre :
La grandeur m'appelle aujourd'hui ;
L'amour me parle en vain, je ne puis plus l'entendre ;
La fière ambition parle plus haut que lui.

L'Égypte adore Isis ; la coutume m'engage
A rendre un solemnel hommage
A son divin pouvoir :
Acquittons-nous de ce devoir.

SCÈNE III.

ÉPAPHUS, PHAÉTON, Suivans de Phaéton.

ÉPAPHUS.

SONGEZ-VOUS qu'Isis est ma mère ?
Jusqu'au temple où l'on la révère
Venez-vous insulter à son fils malheureux ?

PHAÉTON.

Par nos offrandes, par nos voeux;
Nous allons calmer ſa colère.

ÉPAPHUS.

Vous m'ôtez un bien qui m'eſt dû;
Croyez-vous qu'à vos vœux le juſte ciel réponde?

PHAÉTON.

Peut-il à mes deſirs avoir mieux répondu?
Je deviens le maître du monde.
Quel ſort eſt plus beau que le mien?
Eſt-il une gloire plus grande?
Non, que les Dieux ne m'ôtent rien,
C'eſt tout ce je leur demande.

ÉPAPHUS.

Votre orgueil pourroît s'abuſer;
Un rival tel que moi n'eſt pas à mépriſer.

PHAÉTON.

Tout ſuit mes deſirs, tout me cède;
Que peut votre vain déſeſpoir?
Il ne ſert qu'à me faire voir
Le prix du bien que je poſſède:
Plus mon rival eſt jaloux,
Et plus mon bonheur eſt doux.

ÉPAPHUS.

Craignez le Dieu dont je tiens la naiſſance;
Craignez ſon foudroyant courroux.

PHAÉTON.

Je me flatte de l'eſpérance
Que tous les Dieux ne feront pas pour vous.

Mon père eſt le Dieu favorable
Qui répand le jour en tous lieux :
Tout s'anime par lui ; ſans lui rien n'eſt aimable ;
Sans ſon divin éclat, une nuit effroyable
Couvriroit à jamais nos yeux.
Non, rien n'eſt comparable
Au deſtin glorieux.
Du plus brillant des Dieux.

ÉPAPHUS.

Mon père eſt le Dieu redoutable
Qui régit la terre & les cieux ;
Il peut, quand il lui plaît, d'un coup inévitable ;
Renverſer les audacieux.
Non, rien n'eſt comparable
Au deſtin glorieux
Du plus puiſſant des Dieux.

PHAÉTON & ÉPAPHUS.

Non, rien n'eſt comparable
Au deſtin glorieux
Du plus { brillant / puiſſant } des Dieux.

ÉPAPHUS.

Jupiter pour ſon fils m'a daigné reconnoître ;
On peut douter encor qu'un Dieu vous ait fait naître.

PHAÉTON.

C'eſt le Soleil ; vous le ſavez.

ÉPAPHUS.

Votre mère le dit ; eſt-ce aſſez pour le croire ?

PHAÉTON.

Osez-vous attaquer ma gloire ?

ÉPAPHUS.

Défendez-la, si vous pouvez.

PHAÉTON.

Vos yeux sont fermés par l'envie;
Malgré vous ils seront ouverts :
J'espère que le Dieu qui m'a donné la vie
M'avoûra pour son fils aux yeux de l'univers.

SCÈNE IV.

PHAÉTON, ÉPAPHUS, MÉROPS, CLIMÈNE, LIBIE, les deux Rois tributaires de Mérops; troupes de Peuples différens; troupes de jeunes Égyptiens & de jeunes Égyptiennes, qu'on a pris soin de choisir & de parer magnifiquement pour porter de riches offrandes; troupe de Prêtresses de la Déesse Isis.

(*Les jeunes Égyptiens & les jeunes Égyptiennes qui portent les offrandes, approchent du Temple d'Isis en dansant*).

MÉROPS.

O vous pour qui l'Amour, des plus beaux de ses nœuds,
Sut enchanter le Dieu qui lance le tonnerre;

Iſis, aimez toujours ce ſéjour bienheureux :
Le ciel y fit ceſſer votre ſort rigoureux,
Lorſque Junon par-tout vous déclaroit la guerre.
Approuvez nos deſſeins, favoriſez nos vœux ;
Etendez cet Empire aux deux bouts de la terre.

MÉROPS & CLIMÈNE.

Nous révérons
Votre puiſſance ;
Nous implorons
Votre aſſiſtance ;
Iſis, nous eſpérons en vous ;
Iſis, exaucez-nous.

(*Le Chœur des Peuples répète ces ſix derniers vers*).

Le Chœur des Prêtreſſes d'Iſis.

Recevez, ô grande Déeſſe,
Les vœux qu'on vous adreſſe.

(*Le Chœur des Peuples & le Chœur des Prêtreſſes répètent alternativement les vers qu'ils ont chantés*).

Le Chœur des Peuples.

Nous révérons
Votre puiſſance ;
Nous implorons
Votre aſſiſtance ;
Iſis, nous eſpérons en vous ;
Iſis, exaucez-nous.

Le Chœur des Prêtreſſes d'Iſis.

Recevez, ô grande Déeſſe,
Les vœux qu'on vous adreſſe.

ÉPAPHUS.

Vous qui servez Isis, avez-vous la foiblesse
D'être éblouis de la richesse
Des offrandes qu'on vous fait voir ?
Et vous, Divinité dont je tiens la naissance,
Consentez-vous à recevoir
Des dons de la main qui m'offense ?

(On entend du bruit dans le Temple, & l'on en voit les portes se fermer d'elles-mêmes).

MÉROPS.

Dieux ! le Temple se ferme !

PHAÉTON.

Allons, il faut l'ouvrir :
Les Dieux veulent souvent qu'on ôse les contraindre
A recevoir les vœux que l'on doit leur offrir.

CLIMÈNE.

Ah, mon fils ! arrêtez.

PHAÉTON.

Suivez-moi sans rien craindre.

ÉPAPHUS.

Vengez-vous, ô puissante Isis !
Vengez-vous, vengez votre fils.

SCÈNE V.

(*Les portes du Temple s'ouvrent ; & ce lieu, qui avoit paru magnifique, n'est plus qu'un gouffre effroyable qui vomit des flâmes & d'où sortent des Furies & des Fantômes terribles, qui renversent & brisent les offrandes, & qui menacent & écartent l'assemblée. Phaéton s'obstine à demeurer, & Climène ne peut quitter son fils*).

SCÈNE VI.

CLIMÈNE, PHAÉTON.

CLIMÈNE.

LE ciel trouble votre bonheur ;
Un péril mortel vous menace.

PHAÉTON.

L'envie ôse attaquer ma gloire & votre honneur ;
C'est l'unique péril dont mon cœur s'embarrasse.
Partagez un affront dont le seul souvenir
Me fait rougir de honte & frémir de colère :
Épaphus ôse soutenir
Que le Soleil n'est pas mon père.

CLIMÈNE.

O Dieux !

PHAÉTON.

C'est de vous que j'attends
Des témoignages éclatans
De la grandeur de ma naissance.
Je sens qu'elle est divine, & j'ai dû m'en vanter:
Mais c'est peu que mon cœur m'en donne l'assurance;
Il faut forcer l'envie à n'en pouvoir douter.
Prenez-en soin, au nom du tendre amour de mère,
Qui s'est, en ma faveur, signalé tant de fois;
Au nom de ce qui peut vous plaire;
Au nom du Dieu qui nous éclaire,
De ce Dieu que l'Amour sut ranger sous vos loix.

CLIMÈNE.

Mon fils, n'en doutez point; vous confondrez l'envie;
C'est du Père du Jour que vous tenez la vie;
Vous pouvez vous vanter d'un sort si glorieux.
Vous êtes son fils, je le jure
Par ce Dieu qui nous voit, qui nous entend des cieux,
Et par la splendeur vive & pure
Dont il sait obscurcir l'éclat des plus grands Dieux.
Si je soutiens une imposture,
Puisse-t-il pour jamais refuser à mes yeux
La lumière qu'il donne à toute la nature.

(*Des Vents sortent d'un nuage & viennent prendre Phaëton pour le conduire au Palais du Soleil*).

Ce Dieu semble approuver le serment que je fais;
Il y joindra son témoignage:
C'est lui qui fait sortir ces Vents de ce nuage
Pour vous conduire à son Palais.

PHAÉTON.

Ma gloire éclatera de l'un à l'autre pole;

L'envieux Épaphus ſe verra démentir :
Je ne puis aſſez tôt partir.

CLIMÉNE.

Allez, mon fils, allez.

PHAÉTON.

Je vôle.

(*Les Vents enlèvent Phaëton & le conduiſent au Palais du Soleil*).

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

(Le Théâtre change & représente le Palais du Soleil).

SCÈNE PREMIÈRE.

LE SOLEIL, les Heures du jour, le Printems, l'Été, l'Automne, l'Hyver, Suite des quatre Saisons.

Le Chœur des Heures.

SANS le Dieu qui nous éclaire,
Tout languit, rien ne peut plaire :
Chantons, ne cessons jamais
De publier ses bienfaits.

Une des Heures.

O Dieu de la clarté! vous réglez la mesure
Des jours, des saisons & des ans ;
C'est vous qui produisez dans les fertiles champs
Les fruits, les fleurs & la verdure ;
Et toute la Nature
N'est riche que de vos présens.

Le Chœur des Heures & le Chœur des Saisons.

Sans le Dieu qui nous éclaire,
Tout languit, rien ne peut plaire:
Chantons, ne cessons jamais
De publier ses bienfaits.

L'AUTOMNE.

C'est par vous, ô Soleil! que le ciel s'illumine;
Et, sans votre splendeur divine,
La terre n'auroit point de climats fortunés.
La nuit, l'horreur & l'épouvante
S'emparent du séjour que vous abandonnez;
Tout brille, tout rit, tout enchante
Dans les lieux où vous revenez.

Les Chœurs des Heures & des Saisons.

Sans le Dieu qui nous éclaire,
Tout languit, rien ne peut plaire:
Chantons, ne cessons jamais
De publier ses bienfaits.

LE SOLEIL.

Redoublez la réjouissance
Que vous me faites voir.
Phaéton vient ici; c'est mon fils qui s'avance;
Prenez soin de le recevoir.

SCÈNE II.

LE SOLEIL, PHAÉTON, les Heures du jour, les quatre Saiſons, Suite des quatre Saiſons.

(*Le Printems & ſa Suite danſent, & les autres Saiſons chantent avec les Heures, pour témoigner qu'ils ſe réjouiſſent de l'arrivée du fils du Soleil dans le Palais de ſon père*).

Une des Heures & les Chœurs qui lui répondent.

DANS ce Palais,
Bravez l'envie;
Dans ce Palais,
Vivez en paix:
Soyez content, tout vous y convie;
Goûtez toujours les biens les plus parfaits;
L'honneur qui ſuit une illuſtre vie,
Eſt un bonheur qui ne finit jamais.
Ne tardez pas,
La Gloire eſt belle;
Ne tardez pas,
Suivez ſes pas:
Vous la cherchez, ſa voix vous appelle;
Vous êtes fait pour aimer ſes appas:
L'amour conſtant que l'on a pour elle
Porte un grand nom au-delà du trépas.

Les Chœurs.

Dans cette demeure charmante,
Venez jouir d'une gloire éclatante;

Jeune héros, tout répond à vos vœux ;
Venez jouir d'un ſort heureux.

LE SOLEIL.

Approchez, Phaéton ; que rien ne vous étonne :
J'adoucis en ces lieux l'éclat qui m'environne.
Vous ſoupirez, mon fils ! qui vous peut inſpirer
Tant de trouble & tant de triſteſſe ?
Le ſang qui pour vous m'intéreſſe,
Vous permet de tout eſpérer.

PHAÉTON.

Ame de l'univers, ſource vive & féconde
De tous les biens du monde ;
Père du Jour, s'il m'eſt permis
D'ôſer vous appeler mon père,
Ne me refuſez pas le ſecours que j'eſpère
Contre mes jaloux ennemis.
Le reproche honteux d'une naiſſance obſcure
M'a fait une cruelle injure :
Au nom de l'amour paternel,
Impoſez à l'envie un ſilence éternel.

LE SOLEIL.

L'envie accuſe à tort Climène.
Vous n'êtes point trompé ; j'approuverai ſans peine
Le grand nom que vous avez pris :
Ma tendreſſe pour vous ne craint pas de paroître.
Phaéton, vous êtes mon fils,
Et vous êtes digne de l'être.
Quel gage voulez-vous du ſang qui vous fit naître ?
Quoi que vous puiſſiez demander,
Je promets de vous l'accorder.
C'eſt toi que j'en atteſte,
Fleuve noir & funeſte,
Que l'éternelle nuit doit cacher à mes yeux ;
J'en jure par l'horreur de tes eaux effroyables,
Styx, ô Styx ! dont le nom atteſté par les Dieux
Rend leurs fermens inviolables.

Tous mes trésors vous sont ouverts ;
Tout est permis à votre noble audace.

PHAÉTON.

Sur votre char, en votre place ;
Permettez-moi d'éclairer l'univers.

LE SOLEIL.

Ah, mon fils ! qu'ôsez-vous prétendre ?

PHAÉTON.

Si je suis votre fils, puis-je trop entreprendre ?

LE SOLEIL.

Malgré mon sang, la loi du sort
Vous assujettit à la mort.
Vos desirs vont plus loin que la puissance humaine ;
C'est trop pour un mortel de tenter un effort
Où les forces d'un Dieu ne suffisent qu'à peine.

PHAÉTON.

La mort ne m'étonne pas,
Quand elle me paroît belle :
Je suis content du trépas,
S'il rend ma gloire immortelle.

LE SOLEIL.

J'ai fait un indiscret serment.
Voyez mon triste cœur saisi d'étonnement ;
De l'amour paternel faut-il un autre gage ?
Hélas ! ma crainte en dit assez :
Un Dieu tremble pour vous : mon fils, reconnoissez
Votre père à ce témoignage.

PHAÉTON.

Je dois, par un courage incapable d'effroi,
Mériter les frayeurs que vous avez pour moi.

LE SOLEIL.

Déja la Nuit descend & fait place à l'Aurore ;
Il faut bientôt faire briller mes feux :

Abandonnez un deſſein dangereux ;
Evitez votre perte, il en eſt tems encore.

PHAÉTON.

Mon deſſein ſera beau, duſſé-je y ſuccomber :
Quelle gloire, ſi je l'achève !
Il eſt beau qu'un mortel juſques aux cieux s'élève ;
Il eſt beau même d'en tomber.

LE SOLEIL.

Puiſque je l'ai juré, je dois vous ſatisfaire.
Fortune, s'il ſe peut, prends ſoin d'un téméraire :
Mon fils veut ſe perdre aujourd'hui ;
Conſerve ſes jours malgré lui.

Les Chœurs.

Allez répandre la lumière ;
Puiſſe un heureux deſtin
Vous conduire à la fin
De votre brillante carrière.
Allez répandre la lumière.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

(Le Théâtre change & représente une campagne agréable ; la nuit se dissipe insensiblement, & cède au jour qui commence à paroître. Phaéton, assis sur le char du Soleil, s'élève sur l'horison).

SCÈNE PREMIÈRE.

CLIMÈNE & un des deux Rois tributaires de Mérops.

CLIMÈNE.

ASSEMBLEZ-VOUS, habitans de ces lieux ;
Le sommeil, qui ferme vos yeux,
Vous retient trop long-tems dans une paix profonde ;
Mon fils fait voir qu'il est du sang des Dieux ;
Sur le char de son père il brille dans les cieux.
Que votre zèle me seconde :
Célébrez avec moi son destin glorieux.
Que l'on chante, que tout réponde :
C'est un Soleil nouveau
Qui donne la lumière au monde ;
C'est un Soleil nouveau
Qui donne un jour si beau.

CLIMÈNE *& le Roi tributaire de Mérops.*

C'eſt un Soleil nouveau
Qui donne la lumière au monde ;
C'eſt un Soleil nouveau
Qui donne un jour ſi beau.

(Climène, tranſportée de joie, court de tous côtés publier la gloire de ſon fils. Les Peuples d'Égypte, qui entendent ſa voix, s'empreſſent de la ſuivre).

SCÈNE II.

ÉPAPHUS, troupe de Peuples qui ſuivent Climène.

ÉPAPHUS.

DIEU qui vous déclarez mon père,
Maître des Dieux, c'eſt en vous que j'eſpère :
M'abandonnerez-vous au déſeſpoir fatal
De voir triompher mon rival ?
On ſuit les tranſports de ſa mère ;
On me mépriſe, on le révère :
Tout ſert à ſon bonheur, tout irrite mon mal.
Il obtient ce qui m'a ſu plaire ;
Il monte au ciel, il nous éclaire ;
Il me voit accablé d'un tourment ſans égal.
Dieu qui vous déclarez mon père,
Maître des Dieux, c'eſt en vous que j'eſpère :
M'abandonnerez-vous au déſeſpoir fatal
De voir triompher mon rival ?

SCÈNE III.

ÉPAPHUS, LIBIE.

LIBIE.

O rigoureux martyre,
De n'ôser découvrir de mortelles douleurs!
Mon destin paroît beau, tout le monde l'admire;
Cependant je soupire,
Je pleure mes malheurs.
Du sévère devoir le tyrannique empire
Me contraint à cacher mes soupirs & mes pleurs.
O rigoureux martyre,
De n'ôser découvrir de mortelles douleurs!

(*Appercevant Épaphus*).

Dieux! Épaphus!...

ÉPAPHUS.

Belle Princesse!...

LIBIE.

N'augmentez pas le désordre où je suis.

ÉPAPHUS.

Vous me fuyez!

LIBIE.

Quelle foiblesse!
Je le devrois; mais je ne puis.
Hélas! en nous voyant, nous redoublons nos peines.

ÉPAPHUS.

Que dans mes maux il m'eſt doux de vous voir!

LIBIE.

Je ſuis à Phaéton par des loix ſouveraines.

ÉPAPHUS.

Vous n'êtes pas encore en ſon pouvoir.
Mon père eſt Souverain du ciel & de la terre;
Eſpérons au ſecours qu'il peut nous réſerver.
Plus mon rival s'empreſſe à s'élever,
Plus ſon orgueil l'approche du tonnerre.

LIBIE.

Je n'ôſe plus ſonger qu'à ſuivre mon devoir;
L'eſpérance nous eſt ravie.

ÉPAPHUS.

Ah! ſi vous m'ôtez tout eſpoir,
Vous m'ôterez la vie.
J'ôſe attendre du ſort quelqu'heureux changement;
L'amour doit eſpérer juſqu'au dernier moment.

LIBIE.

Notre diſgrâce eſt certaine;
Vous eſpérez vainement.

ÉPAPHUS.

L'eſpérance la plus vaine
Flatte un malheureux amant,

LIBIE & ÉPAPHUS.

Hélas! une chaîne ſi belle
Devoit être éternelle!
Hélas! de ſi tendres amours
Devoient durer toujours!

SCÈNE

SCÈNE IV.

MÉROPS, CLIMÈNE, les deux Rois tributaires de Mérops ; troupes de divers Peuples ; troupes de Pasteurs Égyptiens & de Bergères Égyptiennes.

(*Mérops & Climène invitent leur Suite à se réjouir de la gloire du Héros qui doit être un jour Roi d'Égypte. Les Pasteurs Égyptiens & les Bergères Égyptiennes dansent, & les autres Peuples chantent*).

MÉROPS & CLIMÈNE.

QUE l'on chante, que tout réponde :
C'est un Soleil nouveau
Qui donne la lumière au monde ;
C'est un Soleil nouveau
Qui donne un jour si beau.

Le Chœur.

Que l'on chante, que tout réponde :
C'est un Soleil nouveau
Qui donne la lumière au monde ;
C'est un Soleil nouveau
Qui donne un jour si beau.

MÉROPS & CLIMÈNE.

Jamais le céleste flambeau
Ne sortit si brillant de l'onde.
C'est un Soleil nouveau
Qui donne la lumière au monde,
C'est un Soleil nouveau
Qui donne un jour si beau.

Le Chœur.

Que l'on chante, que tout réponde,
C'eſt un Soleil nouveau
Qui donne la lumière au monde;
C'eſt un Soleil nouveau
Qui donne un jour ſi beau.

(*Les Paſteurs Égyptiens & les Bergères Égyptiennes témoignent leur joie en danſant, & une de ces Bergères chante*).

Une Bergère Égyptienne.

Ce beau jour ne permet qu'à l'aurore
De s'occuper à répandre des pleurs.
Que d'éclat! que de vives couleurs!
Mille fleurs vont éclorre:
Tout charme nos cœurs;
Il naîtra plus encore
D'amours que de fleurs.
L'Amour plaît; je conſens qu'il m'enchante,
Lorſqu'il ſuivra les Ris & les Jeux;
Mais s'il me tourmente,
Je romprai ſes nœuds.
Un amant qui toujours ſoupire
Doit alarmer:
Ce n'eſt que pour rire
Qu'on doit former
Le deſſein d'aimer.
Jeunes cœurs qui cherchez à vous rendre,
N'aimez pas tant;
Un amour trop tendre
N'eſt jamais content.

Puiſqu'il faut qu'une chaîne nous lie,
Ne faut-il pas choiſir un nœud charmant?
Mocquons-nous de ſouffrir conſtamment:
On doit rendre la vie

Plus douce en aimant ;
Ce n'eſt qu'une folie
D'aimer ſon tourment.
L'Amour plaît ; je conſens qu'il m'enchante,
Lorſqu'il ſuivra les Ris & les Jeux ;
Mais s'il me tourmente,
Je romprai ſes nœuds.
Un amant qui toujours ſoupire
Doit alarmer :
Ce n'eſt que pour rire
Qu'on doit former
Le deſſein d'aimer.
Jeunes cœurs qui cherchez à vous rendre,
N'aimez pas tant ;
Un amour trop tendre
N'eſt jamais content.

SCÈNE V.

THÉONE, MÉROPS, CLIMÈNE, les deux Rois tributaires de Mérops ; troupes de divers Peuples ; troupes de Paſteurs Égyptiens & de Bergères Égyptiennes.

THÉONE.

CHANGEZ ces doux concerts en des plaintes funèbres ;
L'inſtant fatal arrive où d'épaiſſes ténèbres
Couvriront pour jamais le Soleil qui nous luit :
Phaéton va tomber dans l'éternelle nuit.
Mon père m'en aſſûre, & la pitié rappelle
Un trop fidèle amour pour un amant ſans foi.

Hélas! je ne vois plus sa trahison cruelle;
Son funeste péril est tout ce que je voi.

CLIMÈNE.

Une effroyable flâme
Se répand dans les airs.

THÉONE.

Que la crainte trouble mon âme!
Phaéton, tu te perds;
Tu vas embrâser l'univers.

Le Chœur.

Dieux! quel feu vient par-tout s'étendre!
Dieux! tout va se réduire en cendre!
Quelle ardeur pénètre en tous lieux!
Où fuirons-nous? ô justes Dieux!

SCÈNE VI.

LA DÉESSE DE LA TERRE, THÉONE, MÉROPS, CLIMÈNE, les deux Rois tributaires de Mérops; troupes de divers Peuples; troupes de Pasteurs Égyptiens & de Bergères Égyptiennes.

LA DÉSSE DE LA TERRE.

C'EST votre secours que j'implore,
Jupiter; sauvez-moi du feu qui me dévore.
Ai-je pu mériter un si cruel tourment?
Ah! s'il faut qu'un embrâsement

A la fin me réduise en poudre,
Que je ne brûle au moins que du feu de la foudre.
Grand Dieu! ne me refusez pas
La gloire de périr d'un coup de votre bras.
Roi des Dieux, armez-vous; il n'est plus tems d'attendre;
Tout l'empire qui suit vos loix
Bientôt ne sera plus qu'un vain monceau de cendre:
Les fleuves vont tarir; les villes & les bois,
Les monts les plus glacés, tout s'embrâse à la fois:
Les cieux ne peuvent s'en défendre....
Ah! je sens suffoquer ma voix;
Avec peine je respire
Au milieu de tant de feux:
Il faut que je me retire
Dans mes antres les plus creux.

SCÈNE VII.

PHAÉTON, MÉROPS, CLIMÈNE, LIBIE, THÉONE, les deux Rois tributaires de Mérops; troupes de divers Peuples; troupes de Pasteurs Égyptiens & de Bergères Égyptiennes.

(*Phaéton paroît en désordre sur le char du Soleil qu'il ne peut plus conduire*).

Le Chœur.

O Dieu, qui lancez le tonnerre!
Hâtez-vous de sauver la terre:
Nous brûlons, nous allons périr;
Venez, ô Jupiter! venez nous secourir.

SCÈNE DERNIÈRE.

JUPITER, PHAÉTON, MÉROPS, CLIMÈNE, LIBIE, THÉONE, les deux Rois tributaires de Mérops ; troupes de divers Peuples ; troupes de Pasteurs Égyptiens & de Bergères Égyptiennes.

JUPITER.

Au bien de l'univers ta perte est nécessaire :
Sers d'exemple aux audacieux ;
Tombe avec ton orgueil ; trébuche, téméraire !
Laisse en paix la terre & les cieux.

(*Jupiter foudroie Phaëton & le fait trébucher*).

CLIMÈNE & THÉONE.

O sort fatal !

MÉROPS, LIBIE & *le Chœur.*

O chûte affreuse !
O témérité malheureuse !

Fin du cinquième & dernier Acte.

AMADIS,

TRAGÉDIE EN MUSIQUE;

Repréſentée par l'Académie Royale de Muſique, le 15 Février 1684.

ACTEURS

Du Prologue.

ALQUIF, *célèbre Enchanteur, époux d'Urgande.*

URGANDE, *célèbre Enchanteresse, épouse d'Alquif.*

Suivans d'Alquif.

Suivantes d'Urgande.

PROLOGUE.

(*Le Théâtre représente les lieux qu'Alquif & Urgande ont choisis pour y demeurer enchantés & assoupis avec leur Suite. Un éclair & un coup de tonnerre commencent à dissiper l'assoupissement d'Alquif, d'Urgande & de leur Suite*).

ALQUIF & URGANDE, *sous un riche pavillon.*

Ah! j'entends un bruit qui nous presse
De nous rassembler tous:
Le charme cesse;
Éveillons-nous.

(*Les Suivans d'Alquif & les Suivantes d'Urgande s'éveillent, & répètent les deux derniers vers*).

ALQUIF & URGANDE.

Esprits empressés à nous plaire,
Vous qui veilliez ici pour notre sûreté,
Votre soin n'est plus nécessaire;
Vous pouvez désormais partir en liberté.

Que le Ciel annonce à la Terre
La fin de cet enchantement:
Brillans éclairs, bruyant tonnerre,
Marquez avec éclat ce bienheureux moment.

(*Le Chœur répète les quatre derniers vers*).

(Les Statues qui soutiennent le pavillon l'emportent en vôlant au bruit du tonnerre & à la lueur des éclairs. Les Suivans d'Alquif & les Suivantes d'Urgande se réjouissent de n'être plus enchantés, & témoignent leur joie en dansant & en chantant).

Une des Suivantes d'Urgande.

Les plaisirs nous suivront désormais;
Nous allons voir nos desirs satisfaits.
Vivons sans alarmes;
Vivons tous en paix.
Revenez, reprenez tous vos charmes;
Jeux innocens, revenez pour jamais.
Il est tems que l'Aurore vermeille
Cède au Soleil qui marche sur ses pas:
Tout brille ici bas.
Il est tems que chacun se réveille;
L'Amour ne dort pas;
Tout sent ses appas.
L'aimable Zéphire
Pour Flore soupire;
Dans un si beau jour
Tout parle d'Amour,

URGANDE.

Lorsqu'Amadis périt, une douleur profonde
Nous fit retirer dans ces lieux.
Un charme assoupissant devoit fermer nos yeux
Jusqu'au tems fortuné que le destin du monde
Dépendroit d'un héros encor plus glorieux.

ALQUIF.

Ce héros triomphant veut que tout soit tranquile
En vain mille envieux s'arment de toutes parts

D'un mot, d'un ſeul de ſes regards;
Il ſait rendre, à ſon gré, leur fureur inutile.

ALQUIF & URGANDE.

C'eſt à lui d'enſeigner
Aux Maîtres de la Terre
Le grand art de la guerre:
C'eſt à lui d'enſeigner
Le grand art de régner.

URGANDE.

Retirons Amadis de la nuit éternelle:
Le Ciel nous le permet; un ſort nouveau l'appelle
Où ſon ſang régnoit autrefois.

ALQUIF.

Nous ne ſaurions choiſir de demeure plus belle.
Allons être témoins de la gloire immortelle
D'un Roi l'étonnement des Rois,
Et des plus grands héros le plus parfait modèle.

URGANDE & ALQUIF.

Tout l'Univers admire ſes exploits;
Allons vivre heureux ſous ſes loix.

(*Le Chœur répète les deux derniers vers*).

(*La Suite d'Alquif & d'Urgande témoignent leur joie en danſant & en chantant*).

Une des Suivantes d'Urgande & le Chœur.

Suivons l'Amour, c'eſt lui qui nous mène;
Tout doit ſentir ſon aimable ardeur.
Un peu d'amour nous fait moins de peine
Que l'embarras de garder notre cœur.

Malgré nos ſoins, l'Amour nous enchaîne;
On ne peut fuir ce charmant vainqueur.
Un peu d'amour nous fait moins de peine
Que l'embarras de garder notre cœur.

ALQUIF & URGANDE.

Vôlez, tendres amours, Amadis va revivre;
Son grand cœur eſt fait pour vous ſuivre.
Vôlez, vôlez, aimables Jeux;
Conduiſez Amadis en des climats heureux.

(*Le Chœur répète les deux derniers vers*).

(*Les Amours & les Jeux vôlent*).

Fin du Prologue.

ACTEURS
De la Tragédie.

AMADIS, *fils du Roi Périon de Gaule.*

ORIANE, *fille de Lisnart, Roi de la Grande-Bretagne.*

FLORESTAN, *fils naturel du Roi Périon de Gaule.*

CORISANDE, *Souveraine de Gravesande.*

Troupe de Chevaliers combattans dans des jeux à l'honneur d'Oriane.

ARCALAUS, *Chevalier enchanteur, frère d'Arcabonne & d'Ardan Canile.*

ARCABONNE, *Enchanteresse, sœur d'Arcalaüs & d'Ardan Canile.*

Troupe de Suivans & de Soldats d'Arcalaüs.

Troupe de Démons, sous la figure de Monstres terribles, de Nymphes agréables, de Bergers & de Bergères.

Troupe de Captifs.

Troupe de Captives.

Troupe de Geoliers.

Démons vôlans qui conduiſent Arcabonne.

L'Ombre d'Ardan Canile.

URGANDE, *célèbre Enchantereſſe, amie d'Amadis.*

Troupe de Suivantes d'Urgande.

Troupe de Démons infernaux.

Troupe de Démons de l'Air.

Troupe de Héros & d'Héroïnes enchantés dans la chambre défendue du Palais d'Apollidon.

AMADIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente le Palais du Roi Lisnart, père d'Oriane.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMADIS, FLORESTAN.

FLORESTAN.

JE reviens dans ces lieux pour y voir ce que j'aime :
Chaque moment est cher pour moi :
Mais au sang qui nous joint je sais ce que je doi;
Je ne puis vous laisser, sans une peine extrême,
Dans la douleur où je vous voi.

Le grand cœur d'Amadis doit être inébranlable :
Quel malheur peut troubler un héros indomptable ?
Vainqueur des fiers tyrans & des monstres affreux....

AMADIS.

J'aime, hélas ! c'est assez pour être malheureux.

FLORESTAN.

Sans cesse vous vôlez de victoire en victoire ;
Votre grand nom s'étend aussi loin que le jour :
Si vous vous plaignez de l'Amour,
Consolez-vous avec la Gloire.

AMADIS.

Ah ! que l'amour paroît charmant !
Mais, hélas ! il n'est point de plus cruel tourment.
Que je trouvois d'appas dans ma naissante flâme !
Que j'aimois à former un tendre engagement !
Je payerai bien chèrement
Les trompeuses douceurs qui séduisoient mon âme.
Ah ! que l'amour paroît charmant !
Mais, hélas ! il n'est point de plus cruel tourment.
J'ai choisi la Gloire pour guide ;
J'ai prétendu marcher sur les traces d'Alcide :
Heureux, si j'avois évité
Le charme trop fatal dont il fut enchanté !
Son cœur n'eut que trop de tendresse,
Je suis tombé dans son malheur ;
J'ai mal imité sa valeur,
J'imite trop bien sa foiblesse.
J'aime Oriane, hélas ! je l'aime sans espoir.

FLORESTAN.

Elle dépend d'un père ; elle suit son devoir.

AMADIS.

Oriane m'aimoit ; je l'aimois sans alarmes.

FLORESTAN.

Que vous peut-elle offrir que d'inutiles larmes?
L'Empereur des Romains sur son trône l'attend.

AMADIS.

Je pourrois l'obtenir par la force des armes;
Si son amour étoit constant;
Et je croyois son cœur à l'épreuve des charmes
Du trône le plus éclatant.

Fut-il jamais amant plus fidèle & plus tendre?
Fut-il jamais amant plus malheureux que moi?
La Beauté dont je suis la loi
Me bannit, pour jamais, sans me vouloir entendre.
Hélas! est-ce le prix que je devois attendre
De mon amour & de ma foi!
Fut-il jamais amant plus fidèle & plus tendre?
Fut-il jamais amant plus malheureux que moi?

FLORESTAN.

Quand on est aimé comme on aime,
C'est une trahison que de se dégager:
Mais c'est une foiblesse extrême
D'aimer une inconstante & de ne pas changer.
Vous serez plus heureux dans une amour nouvelle.

AMADIS.

Oriane, ingrate & cruelle,
M'accable de mortels ennuis:

Mais j'ai juré de conserver pour elle
Une amour éternelle,
Tout infortuné que je suis.
J'aime mieux être encor malheureux qu'infidèle.
C'est trop vous arrêter; allez; suivez l'Amour.
Corisande en ces lieux attend votre retour.

FLORESTAN.

Vous puis-je abandonner à votre inquiétude?

AMADIS.

Un amour malheureux cherche la solitude.

SCÈNE II.

CORISANDE, FLORESTAN.

CORISANDE.

Florestan!

FLORESTAN.

Corisande!

FLORESTAN & CORISANDE.

O bienheureux moment
Qui finis mon cruel tourment!
Après la rigueur extrême
D'un fatal éloignement,
Que c'est un plaisir charmant
De revoir ce que l'on aime!

FLORESTAN.

Il faut unir votre cœur & le mien
D'un éternel lien.

CORISANDE.

Venez régner aux lieux où je commande.

FLORESTAN.

Aimons-nous, belle Corisande,
Et comptons la grandeur pour rien.

FLORESTAN & CORISANDE.

Vous êtes le seul bien
Que mon amour demande.

CORISANDE.

Que ne puis-je arrêter l'ardeur
Qui vous porte à chercher les périls de la guerre?
Que ne vous puis-je offrir l'empire de la Terre
Avec l'empire de mon cœur?

FLORESTAN.

Trop heureux que l'amour avec moi vous engage;
Trop heureux de porter vos fers,
J'estime plus cent fois un si doux esclavage
Que l'empire de l'univers.

CORISANDE.

Si votre cœur eût été bien sensible
Au tendre amour qui me tient sous sa loi;

Vous eût-il été possible
De vous éloigner de moi?

FLORESTAN.

Fils d'un Roi dont le nom par-tout s'est fait connoître;
Et frère d'Amadis le plus grand des héros,
Pouvois-je demeurer dans un honteux repos?
Aurois-je démenti le sang qui m'a fait naître?
Pour mériter de plaire aux yeux qui m'ont charmé,
J'ai cherché tout l'éclat que donne la victoire:
Si j'avois moins aimé la gloire,
Vous ne m'auriez pas tant aimé.

CORISANDE.

La loi que fait l'amour doit être enfin suivie,
Quand on a satisfait la gloire & le devoir.

FLORESTAN & CORISANDE.

C'est ma plus chère envie
De vous aimer toute ma vie;
C'est mon plus doux espoir
De vous aimer & de vous voir.

SCÈNE III.

ORIANE, FLORESTAN, CORISANDE.

CORISANDE.

Je revois Florestan; je le revois fidèle.

ORIANE.

Ah! qu'il est beau d'aimer d'une amour éternelle!

FLORESTAN.

C'eſt en vain qu'Amadis vous aime conſtamment,
Et vous l'avez banni par une loi cruelle.

ORIANE.

Non; ne défendez point un ſi volage amant:
Sa première amour eſt finie;
Il adore Briolanie.
Le confident de ſa nouvelle ardeur
N'a que trop bien ſu m'en inſtruire;
Il n'eſt plus permis à mon cœur
De ſe laiſſer ſéduire.

FLORESTAN.

Se peut-il qu'Amadis vous ait manqué de foi?

ORIANE.

Ma rivale n'eſt que trop belle.

CORISANDE.

Êtes-vous moins aimable qu'elle?

ORIANE.

Elle a l'avantage ſur moi
D'être une conquête nouvelle.

FLORESTAN.

Amadis eſt ſaiſi d'un mortel déſeſpoir.

ORIANE.

Non, non; ce n'eſt qu'un artifice
Dont il couvre ſon injuſtice;
Il ſera trop content de ne me jamais voir.

CORISANDE.

L'injuſtice ſeroit étrange

Vous forcez les plus fiers vainqueurs
A vous rendre les armes.
Les plus grands Rois de l'Univers
Font gloire de porter vos fers.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le Théâtre change, & représente une forêt dont les arbres sont chargés de trophées ; on y voit un pont & un pavillon au bout).

SCÈNE PREMIÈRE.

ARCABONNE, *seule.*

AMOUR, que veux-tu de moi ?
Mon cœur n'est pas fait pour toi.
Non ; ne t'oppose point au penchant qui m'entraîne;
Je suis accoutumée à ressentir la haîne ;
Je ne veux inspirer que l'horreur & l'effroi.
Amour, que veux-tu de moi ?
Mon âme auroit trop de peine
A suivre une douce loi :
C'est mon sort d'être inhumaine.
Amour, que veux-tu de moi ?
Mon cœur n'est pas fait pour toi.

SCÈNE II.

ARCALAUS, ARCABONNE.

ARCALAUS.

Ma ſœur, qui peut cauſer votre ſombre triſteſſe?
Le ſilence des bois ſert à l'entretenir.

ARCABONNE.

Il faut avouer ma foibleſſe,
Pour commencer à m'en punir.
Un héros, contre un monſtre, un jour prit ma défenſe;
J'étois morte ſans ſon ſecours.
Il ne voulut, pour récompenſe,
Que le plaiſir ſecret d'avoir ſauvé mes jours;
Je n'ai point ſu quel héros m'a ſervie;
Je m'informai de ſon nom vainement;
Mais ſon caſque tomba, je le vis un moment;
Ce moment fut fatal au reſte de ma vie.

Cet inconnu ſi généreux
Ne me parut que trop aimable;
Il m'en revient ſans ceſſe une image agréable,
Qui me plaît plus que je ne veux.

J'ai honte de mon trouble extrême;
Je fuis par-tout l'amour; je ſens par-tout ſes traits;
Je cherche en vain les paiſibles forêts;
Hélas! juſqu'au ſilence même,
Tout me parle de ce que j'aime.

ARCALAUS.

L'amour n'eſt qu'une vaine erreur;
On n'en eſt point ſurpris, quand on veut s'en défendre;
Eſt-ce à vous d'avoir un cœur tendre?
Votre cœur tout entier n'eſt dû qu'à la fureur.

ARCABONNE.

Non; je ne connoîs plus mon cœur:
L'amour qu'il a bravé le réduit à ſe rendre;
Tout barbare qu'il eſt, il ſe laiſſe ſurprendre
D'une douce langueur.
Non; je ne connoîs plus mon cœur.

ARCALAUS.

Délivrez-vous de l'eſclavage
Où l'amour vous engage.
Vous qui ſavez commander aux enfers,
Ne ſauriez-vous briſer vos fers?

ARCABONNE.

Vous m'avez enſeigné la ſcience terrible
Des noirs enchantemens qui font pâlir le jour;
Enſeignez-moi, s'il eſt poſſible,
Le ſecret d'éviter les charmes de l'amour.

ARCALAUS.

Songez que notre ſang nous demande vengeance;
Amadis l'a verſé; ſa valeur nous offenſe:
Le ſuperbe Amadis a terminé le ſort
Du redoutable Ardan notre malheureux frère.

ARCABONNE.

Que le nom d'Amadis m'inſpire de colère!
Quand pourrai-je goûter le plaiſir de ſa mort?

ARCALAUS.

Que j'aime à voir en vous ce généreux tranſport !

ARCALAUS & ARCABONNE.

Irritons notre barbarie ;
Écoutons notre ſang qui crie :
Périſſe l'ennemi qui nous ôſe outrager.
Ah ! qu'il eſt doux de ſe venger !

ARCABONNE.

L'eſpoir de la vengeance aujourd'hui me conſole
De tout ce que l'amour m'a cauſé de tourmens.
Hâtez-vous de livrer à mes reſſentimens
L'ennemi qu'il faut que j'immole.

ARCALAUS.

Laiſſez-moi l'engager dans mes enchantemens.

(*Arcabonne ſe retire : Arcalaüs demeure dans la forêt, & apperçoit Amadis qui s'avance.*

SCÈNE III.

ARCALAUS, *ſeul.*

DANS un piège fatal ſon mauvais ſort l'amène.
Eſprits malheureux & jaloux,
Qui ne pouvez ſouffrir la vertu qu'avec peine ;
Vous, dont la fureur inhumaine
Dans les maux qu'elle fait trouve un plaiſir ſi doux,
Démons, préparez-vous
A ſeconder ma haîne ;

Démons, préparez-vous
A servir mon courroux.

(Arcalaüs se retire dans le pavillon qui est au bout du pont).

SCÈNE IV.

AMADIS, *seul.*

Bois épais, redouble ton ombre;
Tu ne saurois être assez sombre;
Tu ne peux trop cacher mon malheureux amour.
Je sens un désespoir dont l'horreur est extrême;
Je ne dois plus voir ce que j'aime;
Je ne veux plus souffrir le jour.

SCÈNE V.

CORISANDE, AMADIS.

CORISANDE.

O Fortune cruelle,
Tu prends plaisir à me troubler!
Tu me flattois pour m'accabler
D'une peine mortelle.
O Fortune cruelle!

AMADIS.

Ciel! par un prompt trépas finissez ma douleur.

CORISANDE.

Ciel! par un prompt ſecours finiſſez mon malheur.

AMADIS & CORISANDE *ſans ſe voir*

Hélas! quels ſoupirs me répondent!
Hélas! quels ſoupirs, quels regrets,
Avec mes plaintes ſe confondent!
Hélas! quels ſoupirs, quels regrets
Me répondent dans ces forêts!

CORISANDE.

Que vois-je? Amadis!

AMADIS.

Qui m'appelle?

CORISANDE.

Par quel ſort puis-je ici vous voir?

AMADIS.

Vous voyez un amant fidèle
Réduit au dernier déſeſpoir.

CORISANDE.

Protégez la vertu que l'injuſtice opprime;
Secourez Floreſtan, même ſang vous anime:
Il étoit, comme vous, l'appui des malheureux:
Je n'ai pu retenir ſon cœur trop généreux;
Aux pleurs d'une inconnue, il s'eſt laiſſé ſéduire.
La perfide a ſu le conduire
Dans des enchantemens affreux.

AMADIS.

Pour l'aller ſecourir, quel chemin faut-il prendre?

CORISANDE.

A d'horribles dangers vous devez vous attendre.

AMADIS.

J'ai vu le danger ſans effroi,
Lorſque mes jours heureux étoient dignes d'envie:
Puis-je craindre la mort dans un tems où la vie
N'eſt plus qu'un ſupplice pour moi?

CORISANDE.

Floreſtan eſt tombé dans un triſte eſclavage,
En voulant paſſer dans ces lieux.

AMADIS.

Allons.

SCÈNE VI.

ARCALAUS, AMADIS, CORISANDE,
Suivans d'Arcalaüs.

ARCALAUS, *empêchant Amadis de paſſer ſur le pont.*

ARRÊTE, audacieux,
Arrête; j'entreprends de garder ce paſſage.
Vois ces marques de mes exploits;

Voi combien de guerriers m'ont cédé la victoire ;
Joins un nouveau trophée à ceux que dans ces bois
J'ai fait élever à ma gloire.

AMADIS.

Cesse de m'arrêter ; ne force point mon bras
A tourner sur toi ma vengeance.

ARCALAUS.

Si tu cherches ton frère, il est en ma puissance.

CORISANDE.

Rendez-moi Florestan.

ARCALAUS.

Allez ; suivez ses pas ;
Suivez votre amant au trépas.

(*Les Suivans d'Arcalaüs amènent Corisande*).

Amadis, Amadis, notre unique espérance,
Ah ! ne nous abandonnez pas.

AMADIS.

Perfide ! il faut que je punisse
Ta barbare injustice.

(*Amadis combat contre Arcalaüs*).

ARCALAUS.

Esprits infernaux, il est tems
De me donner le secours que j'attends.

SCÈNE VII.

(Plusieurs Démons, sous la figure de Monstres terribles, s'efforcent en vain d'étonner & d'arrêter Amadis. D'autres Démons, sous la forme de Nymphes, de Bergers & de Bergères, prennent la place des Monstres, & enchantent Amadis).

AMADIS; troupe de Nymphes, de Bergers & de Bergéres.

Le Chœur.

NON, non, pour être invincible,
On n'en est pas moins sensible.
Quel vainqueur a résisté
Au charme de la beauté?

Deux Bergers.

Aimez, soupirez, cœurs fidèles;
L'Amour dans ces bois
Prend des forces nouvelles.
Heureux mille fois
Ceux qu'il tient sous ses loix!
Il fait disparoître
L'horreur des déserts;
Tout le suit; c'est le maître
De tout l'Univers:
Quel empire doit être
Plus doux que ses fers?

Deux Nymphes & le Chœur.

Vous ne devez plus attendre
Rien qui trouble nos desirs:
Cédez aux Plaisirs

Qui viennent vous ſurprendre :
Cédez ; il eſt tems de vous rendre :
Cédez ; rendez-vous
Aux charmes les plus doux ;
L'Amour eſt pour nous.
C'eſt en vain que l'on veut s'en défendre :
Cédez ; il eſt tems de vous rendre :
Cédez ; rendez-vous
Aux charmes les plus doux.
C'eſt l'Amour qui doit prétendre
De ſavoir vous déſarmer :
L'Amour doit former
Les chaînes d'un cœur tendre.
Cédez ; il eſt tems de vous rendre :
Cédez ; rendez-vous
Aux charmes les plus doux ;
L'Amour eſt pour nous.
C'eſt en vain que l'on veut s'en défendre, &c.

(*Amadis enchanté croit voir Oriane*).

AMADIS.

Eſt-ce vous, Oriane ? ô Ciel ! eſt-il poſſible ?
Votre cœur, contre moi, n'eſt-il plus irrité ?
L'éclat de vos beaux yeux, dans ce bois écarté,
Chaſſe ce que l'enfer a formé de terrible.
Que vivre loin de vous eſt un ſupplice horrible !
Quel plaiſir de vous voir ! que j'en ſuis enchanté !
Diſpoſez de ma vie & de ma liberté.

(*Amadis met ſon épée aux pieds de la Nymphe qu'il prend pour Oriane, & la ſuit avec empreſſement*).

Le Chœur.

Non, non, pour être invincible
On n'en eſt pas moins ſenſible :
Quel vainqueur a réſiſté
Au charme de la beauté ?

Fin du deuxième Acte.

ACTE III.

(Le Théâtre change, & représente un vieux Palais ruiné; on y voit le tombeau d'Ardan Canile, & plusieurs différens cachots).

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORESTAN, *enchaîné & enfermé dans un cachot;* CORISANDE, *enchaînée & enfermée dans un autre cachot;* troupe de Captifs enfermés; troupe de Captives enfermées; troupe de Geoliers.

Le Chœur des Captifs & des Captives.

CIEL! finissez nos peines.

Chœur des Geoliers.

Vos clameurs seront vaines.

Chœur des Captifs & des Captives.

Ciel! ô Ciel! quel supplice, hélas!

Chœur des Geoliers.

Le Ciel ne vous écoute pas.

Un Captif & une Captive.

Souffrirons-nous toujours ces rigueurs inhumaines!

Un des Geoliers.

Vous ne ſortirez de vos chaînes
Que par le ſecours du trépas.

FLORESTAN.

Que devient ce bonheur ſi rare
Dont l'Amour nous avoit flattés?

CORISANDE.

Sont-ce là les liens que l'Hymen nous prépare?

FLORESTAN.

Je ne ſens que le poids des fers que vous portez.

FLORESTAN & CORISANDE.

Que devient ce bonheur ſi rare
Dont l'Amour nous avoit flattés?

Un des Captifs.

O mort! que vous êtes lente!
O mort! ô funeſte mort!
Répondez à mon attente.
O mort! ô funeſte mort!
Terminez mon triſte ſort.

Un autre Captif.

La mort, toujours cruelle,
Aime à trancher des jours heureux,
Et n'entend point les vœux
D'un infortuné qui l'appelle.

Un des Geoliers.

Tel s'empresse d'appeler
La mort quand elle est absente,
Qui commence de trembler
Si-tôt qu'elle se présente.

Le Chœur des Captifs & des Captives.

O mort! que vous êtes lente!
O mort! ô funeste mort!
Répondez à mon attente.
O mort! ô funeste mort!
Terminez mon triste sort.

SCÈNE II.

ARCABONNE, & les Acteurs de la Scène précédente.

(*Arcabonne, conduite & portée en l'air par des Démons, descend dans le Palais ruiné*).

ARCABONNE.

Il est tems de finir votre plainte importune;
Sortez; traînez ici vos fers.

(*Les Geoliers ouvrent les cachots & les Captifs en sortent*).

Les Captifs.

Contentez-vous des maux que nous avons soufferts ;
Faites cesser notre infortune.

ARCABONNE.

Vous allez césser de souffrir :
Malheureux ! vous allez mourir.

Bientôt l'ennemi qui m'outrage
Sera remis en mon pouvoir ;
Et plus je suis près de le voir,
Plus je sens augmenter ma rage.
Le sang, ou l'amitié vous unit avec lui,
Vous périrez tous aujourd'hui.

Les Captifs.

La mort est plus digne d'envie
Qu'une si déplorable vie.

ARCABONNE *& les Geoliers.*

Vous allez cesser de souffrir :
Malheureux ! vous allez mourir.

CORISANDE.

Florestan !

FLORESTAN.

Corisande !

FLORESTAN & CORISANDE.

Quel sort pour nos tendres amours !

CORISANDE.

Faut-il que votre ſang à mes yeux ſe répande !

FLORESTAN.

Faut-il voir ce que j'aime expirer ſans ſecours !

CORISANDE.

Que le juſte Ciel vous défende ;
C'eſt l'unique faveur qu'en mourant je demande.

FLORESTAN.

Non, non ; le coup fatal qui doit trancher mes jours
N'eſt pas celui que j'appréhende.

CORISANDE.

Floreſtan !

FLORESTAN.

Coriſande !

FLORESTAN & CORISANDE.

Quel ſort pour nos tendres amours !

(*Ils parlent à Arcabonne*).

Cruelle ! que votre colère
Se contente de m'immoler.

ARCABONNE.

Non ; trop de ſang ne peut couler,
Pour venger le ſang de mon frère.

Consolez-vous dans vos tourmens;
La mort n'est pas un mal si cruel qu'il le semble:
C'est unir deux amans,
Que de les immoler ensemble.

CORISANDE.

Puisque le Ciel ne permet pas
Que je vive avec vous dans un bonheur extrême;
Avec vous la mort même
A pour moi des appas.
La douceur de mourir avec ce que l'on aime
Dissipe l'horreur du trépas.

(*Florestan & Corisande répètent ensemble les deux derniers vers*).

FLORESTAN.

Heureux, dans nos malheurs, que rien ne nous sépare!
Non pas même la mort barbare.

CORISANDE.

Portons un nœud si beau
Jusques dans le tombeau.

(*Florestan & Corisande répètent ensemble ces deux derniers vers*).

ARCABONNE.

Ah! c'est trop entendre
Un amour si tendre:
Vous m'importunez;
Taisez-vous, infortunés.

Les Captifs.

Quelle rigueur de nous contraindre
A souffrir sans nous plaindre!
O juste Ciel! vengez-nous.

Les Geoliers.

Infortunés, taiſez-vous.

ARCABONNE.

Toi, qui dans ce tombeau n'es plus qu'un peu de
cendre,
Et qui fus de la Terre autrefois la terreur,
Reçois le ſang que ma fureur
S'empreſſe de répandre.
Qu'entends-je? quel gémiſſement
Sort de ce monument?
Je vais répondre à votre impatience,
Mânes plaintifs: ceſſez de murmurer;
Je punirai qui nous offenſe,
Par la plus cruelle vengeance
Que la rage puiſſe inſpirer.
Je vais répondre à votre impatience,
Mânes plaintifs: ceſſez de murmurer.

SCÈNE III.

L'OMBRE D'ARDAN CANILLE, & les Acteurs de la Scène précédente.

L'OMBRE D'ARDAN, *ſortant de ſon tombeau.*

AH! tu me trahis, malheureuſe!

ARCABONNE.

J'ai juré d'achever une vengeance affreuſe:
Voyez quelle eſt l'ardeur de mes reſſentimens;

L'OMBRE.

Ah! tu me trahis, malheureuse!
Ah! tu vas trahir tes sermens.

Je retombe; le jour me blesse.
Tu me suivras dans peu de tems:
Pour te reprocher ta foiblesse,
C'est aux enfers que je t'attends.

(*L'Ombre rentre dans le tombeau*).

ARCABONNE.

Non; rien n'arrêtera la fureur qui m'anime:
On vient me livrer ma victime.

SCÈNE IV.

AMADIS *enchaîné;* troupe de Soldats qui gardent Amadis, & les Acteurs de la Scène précédente.

(*Arcabonne s'approche d'Amadis avec un poignard à la main*).

ARCABONNE.

Meurs.... que mes sens sont interdits!
O Ciel! que vois-je? est-ce Amadis?

AMADIS.

Je suis un malheureux qui n'ai plus d'autre envie
Que de trouver la fin de mon funeste sort.

ARCABONNE.

Quoi ! l'ennemi dont j'ai juré la mort,
Eſt le héros qui m'a ſauvé la vie !
Qu'eſt-ce que j'entreprends ? un trépas inhumain
De mon libérateur ſeroit la récompenſe !
Non ; une cruelle vengeance
Contre vos jours m'a fait armer en vain:
Une juſte reconnoiſſance
Me fait tomber les armes de la main.

Vivez ; quittez vos fers ; ne craignez plus ma haîne.
Quel prix vous puis-je offrir pour ce que je vous doi ?

AMADIS.

D'innocens malheureux ont trop ſouffert pour moi ;
Le ſeul prix que je veux, c'eſt de briſer leur chaîne.

ARCABONNE.

Allez en liberté goûter un doux repos ;
Rendez grâces à ce héros.

(*Arcabonne fait remettre en liberté Floreſtan, Coriſande & les autres Captifs & Captives ; mais elle retient Amadis & l'emmène avec elle. Les Captifs & les Captives ſe réjouiſſent de la liberté qui leur eſt rendue*).

FLORESTAN, CORISANDE *& le Chœur.*

Sortons d'eſclavage ;
Profitons de l'avantage
Qu'Amadis a remporté :
Notre liberté
Eſt le prix de ſon courage.
Sortons d'eſclavage.
Amadis a ſurmonté
L'envie & la rage ;
Amadis a ſurmonté
L'enfer irrité.

Sortons d'esclavage ;
Profitons de l'avantage
Qu'Amadis a remporté :
Notre liberté
Est le prix de son courage.
Sortons d'esclavage.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

(Le Théâtre change, & représente une Isle agréable)

SCÈNE PREMIÈRE.

ARCALAUS, ARCABONNE.

ARCALAUS.

PAR mes enchantemens Oriane est captive;
Sa beauté causa nos malheurs:
Dans ces lieux, sans pitié, j'entends sa voix plaintive;
Et j'aime à voir couler ses pleurs.

Notre ennemi l'aimoit; il a tout fait pour elle;
Il combattoit pour l'obtenir.

ARCABONNE.

Je viens de la voir; qu'elle est belle!
Vous ne la sauriez trop punir.

ARCALAUS.

Ne permettons pas qu'elle ignore
La perte d'un amant dont son cœur est charmé;
Il faut qu'après la mort Amadis souffre encore
Dans ce qu'il a le plus aimé.

Aux regards d'Oriane exposez la victime ;
Qu'à nos ressentimens vous venez d'immoler.
Un soupir vous échappe ! & vous n'ôsez parler !
Est-ce par des soupirs que la haîne s'exprime ?

ARCABONNE.

Que vous êtes heureux de n'avoir à songer
Qu'à haïr & qu'à nous venger !
Hélas ! dans notre ennemi même
J'ai trouvé l'inconnu que j'aime.

ARCALAUS.

Vous aimez Amadis ! il voit encor le jour !
Quoi ! sur votre vengeance un lâche amour l'emporte !

ARCABONNE.

La vengeance la plus forte
Est foible contre l'Amour.

ARCALAUS.

Quelle foiblesse est plus étrange !
Notre ennemi mortel devient votre vainqueur !
Malgré tant de sermens votre perfide cœur
Du parti d'Amadis se range !
Parjure ! ah ! c'est de vous qu'il faut que je me venge.

ARCABONNE.

Je l'aime, malgré moi, cet ennemi charmant :
Je n'en puis être aimée ; une autre a su lui plaire ;
Je vous défie, avec votre colère,
D'inventer, pour mon châtiment,
Un plus cruel tourment.

ARCALAUS.

Pour augmenter votre supplice,

Il faut vous faire voir ces deux amans heureux,
Avant que ma vengeance en faſſe un ſacrifice ;
Il faut que l'hymen les uniſſe....

ARCABONNE.

Ah ! que plutôt cent fois ils périſſent tous deux.

Entre l'amour & la haîne cruelle
J'ai cru pouvoir me partager ;
Mais dans mon cœur l'amour eſt étranger ;
Et la haîne m'eſt naturelle.

(*Voyant approcher Oriane*).

Ma rivale gémit ; que ſes maux me ſont doux !
Pour punir ces amans, j'imagine une peine
Digne de ma fureur & de votre courroux :
C'eſt peu d'une mort inhumaine....

ARCALAUS.

Puis-je encor me fier à vous ?

ARCABONNE.

Fiez-vous à l'amour jaloux ;
Il eſt plus cruel que la haîne.

SCÈNE II.

ORIANE, *ſeule.*

A qui pourrai-je avoir recours ?
C'eſt de vous, juſte ciel, que j'attends du ſecours.

Sur ces bords inconnus, un Enchanteur barbare
Diſpoſe de mes triſtes jours :
L'enfer contre moi ſe déclare.
A qui pourrai-je avoir recours ?
C'eſt de vous, juſte ciel, que j'attends du ſecours.

Autrefois Amadis auroit pris ma défenſe ;
Mais l'inconſtant m'oublie & ſuit une autre loi.
Pourquoi m'en ſouvenir, pourquoi
N'oublier pas de lui juſqu'à ſon inconſtance ?
Ici, loin de toute aſſiſtance,
Je tremble d'un mortel effroi.
Eh! faut il encor que je penſe
A qui ne penſe plus à moi ?

SCÈNE III.

ARCALAUS, ORIANE.

ARCALAUS.

Je vous entends ; ceſſez de feindre :
Plaignez-vous d'Amadis ; je ne veux pas contraindre
Un ſi juſte courroux.

ORIANE.

J'ai tant de ſujets de m'en plaindre,
Que j'ai preſqu'oublié de me plaindre de vous.
Non, ce n'eſt point ici ſon ſecours que j'implore ;
Il eſt allé chercher la Beauté qu'il adore,
Et je l'appellerois par des cris ſuperflus.

ARCALAUS.

Lorſque vous le verrez, vous l'aimerez encore.

ORIANE.

ORIANE.

Non, non, je ne le verrai plus :
Je dois trop le haïr pour renouér la chaîne
Dont il a dégagé son cœur.

ARCALAUS.

Si vous le haïssez, j'ai servi votre haîne ;
A la fin j'ai vaincu ce superbe vainqueur.

ORIANE.

Vous vainqueur d'Amadis ! non, il n'est pas possible
Qu'il ait cessé d'être invincible :
Tout cède à sa valeur, & vous la connoissez....

ARCALAUS.

Et c'est ainsi que vous le haïssez ?

ORIANE.

Je veux haïr toujours un amant si volage,
Et je me le suis bien promis ;
Mais ses plus cruels ennemis
Peuvent-ils s'empêcher d'admirer son courage ?
Non, rien ne peut être assez fort
Pour surmonter ce héros indomptable.

ARCALAUS.

Voyez si je me vante à tort
D'avoir vaincu ce vainqueur redoutable.

(*Amadis, étendu sur ses armes ensanglantées, paroît mort*).

SCÈNE IV.

ORIANE, AMADIS, *qui paroît mort.*

ORIANE.

QUE vois-je ? ô spectacle effroyable !
O trop funeste sort !
Ciel ! ô ciel ! Amadis est mort !

Ma colère lui fut fatale ;
J'eus tort de l'accuser, de suivre un autre amour.
Que ne puis-je, en mourant, le rappeler au jour,
Dût-il vivre pour ma rivale ?
Ciel qui nous donnas ce héros,
Que ne prenois-tu sa défense
Contre l'infernale puissance ?
L'univers a perdu l'auteur de son repos.
Pleure, gémis, foible innocence ;
Pleure : hélas ! tu n'as plus d'appui ;
Tu vois expirer aujourd'hui
Ton unique espérance,
O trop funeste sort !
Ciel ! ô ciel ! Amadis est mort !
Il m'appelle ; je vais le suivre ;
Le sort qui nous rejoint m'est doux.
Amadis, je vivois pour vous ;
Vous mourez, je ne puis plus vivre.

(*Oriane tombe évanouie*).

SCÈNE V.

ARCALAUS, ARCABONNE ; AMADIS, *qui paroît mort ;* ORIANE, *évanouie.*

ARCALAUS & ARCABONNE.

Quel plaisir de voir
Un si cruel désespoir !

ARCABONNE.

Joignez votre fureur à ma rage inhumaine.
Il faut que ces amans revivent tour-à-tour
Pour souffrir une affreuse peine.

ARCALAUS.

Il faut faire de leur amour
Le Ministre de notre haine.

ARCALAUS & ARCABONNE.

Quel plaisir de voir
Un si cruel désespoir !

ARCABONNE.

Il faut qu'Amadis sorte
Du profond assoupissement
Où le tient notre enchantement ;
Et qu'il pleure Oriane morte.
Mais pour eux contre nous quel pouvoir s'est armé ?

ARCALAUS.

Qui peut conduire ici ce rocher enflâmé ?

SCÈNE VI.

(Un rocher environné de flâmes s'approche; les flâmes se retirent & laissent voir un vaisseau sous la figure d'un serpent, ce qui l'a fait appeler la grande Serpente. Urgande & ses Suivantes sortent de ce vaisseau).

URGANDE, ARCALAUS, ARCABONNE; AMADIS, *qui paroît mort;* ORIANE, *évanouie;* troupe de Suivantes d'Urgande.

URGANDE.

Je soumets à mes loix l'enfer, la terre & l'onde:
Sans qu'on sache où je suis, je parcours tout le monde;
Et je connois des secrets que les cieux
N'ont jusqu'ici dévoilé qu'à mes yeux.
Mais j'arme seulement ma fatale puissance
Contre l'injuste violence;
J'ai soin de relever le mérite abattu,
Et je fais mon bonheur de servir la vertu.
Tremblez, tremblez; reconnoissez Urgande;
Tout obéit si-tôt que je commande:
Barbares, laissez pour jamais
Ces fidèles amans en paix.

(Urgande touche de sa baguette Arcalaüs & Arcabonne).

ARCALAUS & ARCABONNE.

Tout mon effort est inutile;
Je demeure immobile;
Je cède aux charmes trop puissans
Qui saisissent mes sens.

Les Suivantes d'Urgande.

Tremblez, tremblez ; reconnoiſſez Urgande ;
Tout obéit ſi-tôt qu'elle commande :
Barbares, laiſſez pour jamais
Ces fidèles amans en paix.

(*Les Suivantes d'Urgande jettent des fleurs & répandent des parfums ſur Amadis & Oriane pour commencer à diſſiper l'enchantement dont ils ſont ſaiſis. Une partie de ces Suivantes danſent & les autres chantent*).

Deux Suivantes d'Urgande.

Cœurs accablés de rigueurs inhumaines,
Ne ceſſez point d'eſpérer en aimant.
Il eſt fâcheux de porter des chaînes ;
C'eſt un cruel tourment :
Mais quand l'Amour en veut payer les peines ;
C'eſt un plaiſir charmant.

Il vient un jour où les craintes ſont vaines ;
Un triſte ſort change dans un moment.
Il eſt fâcheux de porter des chaînes ;
C'eſt un cruel tourment :
Mais quand l'Amour en veut payer les peines ;
C'eſt un plaiſir charmant.

(*Les Suivantes d'Urgande emportent Amadis & Oriane dans le vaiſſeau de la grande Serpente. Urgande, avant que d'y rentrer, touche une ſeconde fois de ſa baguette Arcalaüs & Arcabonne*).

URGANDE.

Il faut que de vos ſens je vous rende l'uſage :
Perfides, je vous livre à votre propre rage.

(*Urgande rentre dans le vaiſſeau de la grande Serpente, qui commence à s'éloigner & à ſe couvrir de flâmes*).

ARCALAUS.

Démons soumis à nos loix,
Vôlez, venez nous défendre;
N'ôsez-vous rien entreprendre?
Méprisez-vous notre voix?
Hâtez-vous, c'est trop attendre.
Démons soumis à nos loix,
Vôlez, venez nous défendre.

(*Les Démons des enfers sortent pour secourir Arcalaüs & Arcabonne. Les Démons de l'air viennent combattre contre ceux des enfers & les surmontent*).

ARCALAUS & ARCABONNE.

On brave notre vain pouvoir;
Tout est contraire à notre envie.
Nous perdons tout espoir,
Renonçons à la vie.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

(Le Théâtre change & représente le Palais enchanté d'Apollidon, où l'on voit l'arc des loyaux amants, & la chambre défendue, dont la porte est fermée).

SCÈNE PREMIÈRE.

URGANDE, AMADIS.

URGANDE.

Apollidon, par un pouvoir magique,
Autrefois éleva ce Palais magnifique.
Consolez-vous en des lieux si charmans;
Vous y devez trouver la fin de vos tourmens.

AMADIS.

Je ne puis ressentir les charmes
Du plus agréable séjour:
Non, rien ne plaît à des yeux que l'Amour
A condamnés à d'éternelles larmes.

URGANDE.

Oriane est ici; rappelez votre espoir.

AMADIS.

Oriane!

N ij

URGANDE.

Vous l'allez voir.

AMADIS.

Je puis voir, par vos soins, la Beauté que j'adore!
Voir Oriane!... hélas! c'est l'irriter encore.
Ah! que mon cœur se sent troubler!
Je tremble....

URGANDE.

Amadis peut trembler!

AMADIS.

Je suis inébranlable
Contre un ennemi redoutable
Dont il faut vaincre la fureur;
Mais contre la colère
De la Beauté qui m'a su plaire,
Rien n'est si foible que mon cœur.

URGANDE.

Dissipez une crainte vaine;
Empressez-vous de voir Oriane en ces lieux.

AMADIS.

Je crains de mériter sa haîne;
Elle m'a défendu de paroître à ses yeux.

URGANDE.

C'est porter trop loin la constance
Que d'obéir sans résistance
A de si dures loix,
Et quelquefois
L'Amour s'offense
De trop d'obéissance.

SCÈNE II.

ORIANE, AMADIS.

ORIANE.

FERMEZ-VOUS pour jamais, mes yeux, mes tristes yeux :
Je perds ce que j'aime le mieux ;
La clarté doit m'être ravie.
Hélas ! quelle rigueur de me rendre la vie,
Pour me faire sentir la perte que je fais !
Mes yeux, mes tristes yeux, fermez-vous pour jamais !

ORIANE & AMADIS.

O ciel ! le puis-je croire ?

ORIANE.

Amadis, vous vivez !

AMADIS.

Vous plaignez mes malheurs !
Vos beaux yeux m'ont donné des pleurs !

ORIANE.

Vous vivez !

AMADIS.

Puis-je encor vivre en votre mémoire ?

AMADIS & ORIANE.

O ciel ! le puis-je croire ?

ORIANE.

Je vous aime constamment,
Malgré votre changement.

Dans une amour nouvelle
Vous pourrez trouver plus d'appas ;
Mais vous n'y trouverez pas
Un cœur plus fidèle.

AMADIS.

Oriane, m'accusez-vous ?

ORIANE.

Briolanie a des charmes trop doux ;
Je n'empêcherai pas que votre amour la suive....

AMADIS.

Ah ! ne reprenez plus votre fatal courroux,
Si vous souhaitez que je vive.

ORIANE.

Vous aurez peu de peine à me désabuser :
Amadis, contre vous à regret je m'irrite ;
Le dépit que l'Amour excite
Ne demande qu'à s'appaiser.

AMADIS.

Faut-il que votre cœur se soit laissé surprendre
D'un soupçon qui nous coûte un si cruel tourment ?

ORIANE.

C'est le défaut d'un cœur tendre
De s'alarmer aisément.

AMADIS & ORIANE.

Ma douleur eût été mortelle ;
Hélas ! j'allois y succomber.
Ah ! gardons-nous de retomber
Dans une peine si cruelle.

ORIANE.

Tout vous a dit
Que je vous aime ;

Mes larmes, ma douleur extrême;
Et jusqu'à mon dépit,
Tout vous a dit
Que je vous aime.

AMADIS.

Je vous promets
De n'éteindre jamais
Une flâme si belle;
Je vous promets
Une amour éternelle.

(*Amadis & Oriane répètent ensemble les derniers vers*).

SCÈNE III.

URGANDE, AMADIS, ORIANE.

URGANDE.

Enfin, vos cœurs sont réunis.

AMADIS.

Par votre heureux secours nos troubles sont finis.

URGANDE.

Il est aisé d'appaiser les querelles
Dont les amans fidèles
Nè sont troublés que trop souvent:
L'amour, chassé par la colère,
Ne manque guère
De revenir plus fort qu'auparavant.

ORIANE.

Je désespère d'un devoir sévère;
Mon père a fait un choix qui s'oppose à mes vœux,

URGANDE.

J'aurai ſoin d'obtenir l'aveu de votre père.

AMADIS & ORIANE.

Que ne devons-nous pas à vos ſoins généreux!

URGANDE.

Un ſi parfait amour mérite d'être heureux.
Il faut vous ôter tout ombrage ;
Les amans dans ces lieux, ſous cet arc enchanté,
Trouvent le juſte témoignage
De leur fidélité.

ORIANE.

Il me ſuffit de l'aſſurance
Qu'Amadis me donne en ce jour.

URGANDE.

Peut-on trop raſſurer l'Amour ?
Mais Floreſtan ici vient montrer ſa conſtance.

SCÈNE IV.

FLORESTAN, CORISANDE, URGANDE, AMADIS, ORIANE.

URGANDE, *parlant à Floreſtan.*

Il eſt tems de vous arrêter.

FLORESTAN.

La valeur & l'amour doivent tout ſurmonter.

Où ſuis-je ? d'où vient ce nuage ?
Quel pouvoir arrête mes pas ?

Mille & mille invisibles bras
Défendent ce passage.

URGANDE.

Soyez content de l'avantage
Qu'aucun autre avant vous n'ait pu passer si loin.

CORISANDE.

Je connois votre amour.

AMADIS.

L'univers est témoin
Des efforts de votre courage.

URGANDE, CORISANDE, AMADIS & ORIANE.

Epargnez-vous un inutile soin.

URGANDE.

Amadis va tenter l'aventure fatale;
Il doit l'achever aujourd'hui :
En amour, en valeur nul autre ne l'égale;
C'est un sort assez beau de ne céder qu'à lui.

AMADIS.

Pour rendre tout possible à mon amour extrême,
Il suffit d'un regard de la Beauté que j'aime.

URGANDE, ORIANE, FLORESTAN & CORISANDE.

Héros favorisé des cieux,
Soyez toujours victorieux.
Amadis, votre amour fidelle
Mérite une gloire immortelle.

(*Un Chœur de personnes invisibles répète ces quatre vers, dans le tems qu'Amadis passe sous l'arc des loyaux amans*).

URGANDE, *parlant à Oriane.*

Suivez ce héros glorieux ;
Vers la chambre enchantée avancez sans alarmes.

AMADIS, *conduisant Oriane.*

Venez en surmonter les charmes.
Quels charmes sont plus forts que ceux de vos beaux yeux ?

SCÈNE DERNIÈRE.

(La chambre défendue s'ouvre, & une troupe de Héros & d'Héroïnes, qu'Appollidon y avoit autrefois enchantés pour y attendre le plus fidèle des amans & la plus parfaite des amantes, reçoit Amadis & Oriane, & les reconnoît dignes de cet honneur).

AMADIS, ORIANE, URGANDE, FLORESTAN, CORISANDE ; troupe de Héros, troupe d'Héroïnes.

Une des Héroïnes.

FIDÈLES cœurs, votre constance
Ne sera pas sans récompense ;
Un sort heureux suit vos tourmens :
A la fin l'Amour couronne
Les parfaits amans.
Que les prix qu'il donne
Sont doux & charmans !

A la fin l'Amour couronne
Les parfaits amans.

(*Le Chœur répète ces derniers vers*).

(*Les Héros & les Héroïnes témoignent leur joie par des danses mêlées de chants*).

Le grand Chœur.

Chantons tous en ce jour
La gloire de l'Amour.
Gardez-vous bien de briser vos chaînes;
Vous qui souffrez de cruelles peines;
Ne cessez point d'être constans,
Et vous serez contens.

Le petit Chœur.

Nous devons suivre
Des loix qui doivent nous charmer;
Ce n'est pas vivre
Que vivre sans savoir aimer.

FLORESTAN, *parlant à Corisande.*

Tout suit nos vœux,
Rien ne trouble notre vie;
Des plus beaux nœuds
Pour jamais l'Amour nous lie:
Je puis vivre pour vous;
Que mon bonheur est doux!

CORISANDE, *parlant à Florestan.*

Il n'est plus tems de répandre des larmes;
Nous aimerons désormais sans alarmes.
Que de plaisirs, que de beaux jours
Vont s'offrir à nos amours!

Le grand Chœur.

Tout charme ici nos yeux;
Où peut-on être mieux?

Le petit Chœur.

Où peut-on être mieux
Que dans ces beaux lieux ?

Le grand Chœur.

Les plus charmans plaisirs
Suivront tous nos desirs.

Le petit Chœur.

Les parfaites douceurs
Sont pour les tendres cœurs.

Un des Héros enchantés.

Jouissons à jamais
De la douce paix
Qui nous appelle ;
Jouissons à jamais
De la douce paix
D'un amour fidèle.

Le grand Chœur.

C'est assez d'entreprendre
De faire un beau choix ;
Il suffit qu'un cœur tendre
S'engage une fois.

CORISANDE.

Quel tourment, quand l'amour est extrême,
De trembler pour l'objet que l'on aime !
Quel plaisir de se voir hors d'un mortel danger !
Quand les maux sont finis, qu'il est doux d'y songer !

Le grand Chœur.

A la fin, nous aimons sans rien craindre ;
Ce n'est plus la saison de nous plaindre ;

On fuiroit les amours,
S'ils gémissoient toujours.

Un des Héros enchantés, Floreſtan & Coriſande.

Un tendre amour ne plaît pas moins
Lorſqu'il tourmente;
Plus un plaiſir coûte de ſoins,
Plus il enchante.
Que le bonheur eſt charmant,
Après un long tourment!

Le grand Chœur.

Mille jeux innocens
Vont enchanter nos ſens.

(*Le petit Chœur répète ces deux derniers vers*).

Un des Héros enchantés.

Amans inconſtans, n'eſpérez pas
De jouir d'un ſort ſi plein d'appas.

Le grand Chœur.

Loin de nous, infidèles;
Fuyez loin de nous;
Ces demeures ſi belles
Ne ſont pas pour vous.

CORISANDE.

Au milieu d'un tourment ſans égal,
L'Amour fait plaire;
Il lui faut pardonner tout le mal
Qu'il nous veut faire.
Je n'ai point de regret aux pleurs que j'ai verſés;
Le bonheur qui les ſuit les récompenſe aſſez.

ACTEURS
Du Prologue.

DÉMOGORGON, *Roi des Fées, & le premier des Génies de la terre.*

Troupe de Fées.

Troupe de Génies de la terre.

PROLOGUE.

(Le Théâtre représente le Palais de Démogorgon. Démogorgon est sur son trône, accompagné d'une troupe de Génies & d'une troupe de Fées).

DÉMOGORGON.

LE ciel, qui m'a fait votre Roi,
Dans votre destin m'intéresse.
Je vous assemble ici pour calmer votre effroi:
Il est tems que les jeux chassent votre tristesse.
La Paix fuyoit au bruit des terribles combats;
Mais la voix du vainqueur la rappelle ici-bas.
La Guerre impitoyable & ses fureurs affreuses
Ne ravageront point vos retraites heureuses.
Tout cède au plus grand des héros:
En vain l'Envie & la Rage s'assemblent;
Il ne punit ses ennemis qui tremblent
Qu'en les condamnant au repos.

DÉMOGORGON, *la pricipale Fée & les Chœurs des Génies & des Fées.*

On n'entend plus le bruit des armes;
Doux Plaisirs, reprenez vos charmes;
Jeux innocens, venez vous rassembler;
Rien ne vous peut troubler.

DÉMOGORGON, *la principale Fée & les Chœurs des Génies & des Fées chantent ensemble.*

Le vainqueur a contraint la Guerre
D'éteindre son flambeau :
Il rend le repos à la terre ;
Quel triomphe est plus beau !

Fin du Prologue.

ACTEURS

ACTEURS
De la Tragédie.

ANGÉLIQUE, *Reine du Catay.*

THÉMIRE, *Confidente d'Angélique.*

Suivantes d'Angélique.

Suivans d'Angélique.

MÉDOR, *Suivant d'un des Rois Africains.*

ZILIANTE, *Prince des Isles Orientales.*

Troupe d'Insulaires de la Suite de Ziliante.

ROLAND, *neveu de Charlemagne, & le plus renommé des Paladins.*

Troupe d'Amours.

Troupe de Syrènes.

Troupe de Dieux de fleuves.

Troupe de Sylvains.

Troupe d'amans enchantés & d'amantes enchantées.

Troupe de Peuples du Catay, Sujets d'Angélique.

ASTOLPHE, *ami de Roland.*

CORIDON, *Berger, amant de Bélise.*

BÉLISE, *Bergère, amante de Coridon.*

TERSANDRE, *Berger, père de Bélise.*

Troupe de Bergers.

Troupe de Bergères.

LOGISTILLE, *l'une des plus puissantes Fées, & celle qui a la sagesse en partage.*

Troupe de Fées de la Suite de Logistille.

Troupe d'Ombres d'anciens Héros.

LA GLOIRE.

Suite de la Gloire.

LA TERREUR.

LA RENOMMÉE.

ROLAND,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente un hameau).

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, *seule.*

Ah ! que mon cœur est agité !
L'Amour y combat la fierté ;
Je ne sais qui des deux l'emporte :
Quelquefois la fierté demeure la plus forte ;
Quelquefois l'Amour est vainqueur :
De moment en moment une guerre mortelle
Dans mon âme se renouvelle.
Quel trouble, hélas ! quelle rigueur !
Funeste Amour, fierté cruelle,
Ne cesserez-vous point de déchirer mon cœur ?

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

THÉMIRE.

Vous avez peu d'impatience
De voir le riche don qu'on va vous présenter :
C'est un prix que Roland vous a fait apporter
Des rivages lointains où le jour prend naissance.
Pour vous, par mille exploits, il a su l'acheter,
Serez-vous sans reconnoissance ?
Faut-il que tant d'amour ne puisse mériter
Qu'une éternelle indifférence ?

ANGÉLIQUE.

L'invincible Roland n'a que trop fait pour moi ;
Fais-moi ressouvenir de ce que je lui doi.

THÉMIRE.

Pourriez-vous oublier l'ardeur dont il vous aime ?

ANGÉLIQUE.

Je songe, autant que je le puis,
A sa rare valeur, à son amour extrême :
Mais, malgré tous mes soins, dans le trouble où je suis,
Je crains de m'oublier moi-même ;
Je crains que ma fierté ne succombe en ce jour.

THÉMIRE.

Aimez Roland à votre tour ;
Il n'est point de climats où sa gloire ne vole ;

Du moins la fierté ſe conſole,
Quand la gloire l'oblige à céder à l'amour.
Roland renverſe tout par l'effort de ſes armes;
Son bras ſait affermir un trône chancelant....

ANGÉLIQUE.

Hélas! hélas! que Médor a de charmes!
Ah! que n'a-t-il la gloire de Roland?

THÉMIRE.

Médor?

ANGÉLIQUE.

Ma foibleſſe t'étonne.
Ne me déguiſe rien; parle, je te l'ordonne;
Repréſente à mon cœur la honte de ſon choix.

THÉMIRE.

Médor d'un ſang obſcur a reçu la lumière.
Pourroit-il être aimé d'une Reine ſi fière;
D'une Reine qui ſous ſes loix
Ne voit qu'avec mépris les Héros & les Rois?

ANGÉLIQUE.

Mon cœur étoit tranquile, & croyoit toujours l'être,
Quand je trouvai Médor, bleſſé, près de mourir:
La pitié dans ce lieu champêtre
M'arrêta pour le ſecourir:
Le prix de mon ſecours eſt le mal que j'endure;
La pitié pour Médor a ſu trop m'attendrir;
Ma funeſte langueur s'augmentoit à meſure
Qu'il guériſſoit de ſa bleſſure,
Et je ſuis en danger de ne jamais guérir.

THÉMIRE.

Eloignez de vos yeux ce qui peut trop vous plaire.

ANGÉLIQUE.

Ma gloire le demande ; il faut la satisfaire ;
Il faut bannir Médor.... Bannir Médor, hélas !
C'est me condamner au trépas.
Il n'importe, il le faut ; qu'il parte, qu'il me quitte.

(*Elle apperçoit Médor*).

Il rêve, il tourne ici ses pas.
Que je suis interdite !
Ne m'abandonne pas.

(*Angélique & Thémire se retirent*).

SCÈNE III.

MÉDOR, *seul.*

Ah ! quel tourment
De garder, en aimant,
Un éternel silence !
Ah ! quel tourment
D'aimer sans espérance !
J'aime une Reine, hélas ! par quel enchantement
Ai-je oublié son rang & ma naissance,
Et combien entre nous le Sort met de distance ?
Malheureux que je suis ! j'aime un objet charmant,
Que tant de Rois ont aimé vainement !
Je dois cacher un amour qui l'offense ;

Il faut me faire à tout moment
Une cruelle violence.
Ah! quel tourment
De garder, en aimant,
Un éternel silence!
Ah! quel tourment
D'aimer sans espérance!

SCÈNE IV.

MÉDOR, ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

MÉDOR.

De la part de Roland, on vient jusqu'en ces lieux
Vous offrir un don précieux.
Il vous aime, il vous sert; son amour peut paroître;
Et, tout absent qu'il est, il vous le fait connoître.
Ses travaux, quels qu'ils soient, sont trop récompensés.
O trop heureux Roland!

ANGÉLIQUE.

Roland sera peut-être
Moins heureux que vous ne pensez.
Plus son amour éclate, & plus il m'importune:
J'ai honte de lui trop devoir.
Non, n'enviez point sa fortune.

MÉDOR.

Il est vrai qu'il n'a pas le plaisir de vous voir.

ANGÉLIQUE.

Je le fuis, & sans lui désormais je n'aspire
Qu'à retourner dans mon Empire.
Enfin, Médor, enfin je veux savoir
Si j'ai sur vous un absolu pouvoir.

MÉDOR.

Vous êtes de mon sort maitresse souveraine.
Je servois un grand Roi ; j'avois suivi ses pas
Des rivages du Nil jusqu'aux bords de la Seine.
Il est mort en cherchant la gloire & les combats :
Sans vous, j'allois le suivre au-delà du trépas.

Vous servir est ma seule envie ;
J'en fais mon espoir le plus doux :
Vous m'avez conservé la vie ;
Heureux, si je la perds pour vous !

ANGÉLIQUE.

Médor, vous avez lieu de croire
Que je m'intéresse à vos jours ;
J'en ai pris soin ; le ciel a béni mon secours.
A la fin, il est tems d'avoir soin de ma gloire.
Par pitié, près de vous, j'ai voulu demeurer,
Tandis que mon secours vous étoit nécessaire :
Ma pitié n'a plus rien à faire,
Il est tems de nous séparer.
Partez, Médor.

MÉDOR.

O ciel !

ANGÉLIQUE.

Partez sans différer.

MÉDOR.

Hélas ! ai-je pu vous déplaire ?

ANGÉLIQUE.

Non, non ; je n'ai point de colère....
Laissons des discours superflus.
Partez.

MÉDOR.

Je ne vous verrai plus !

ANGÉLIQUE.

Choisissez où vous voulez vivre ;
Je prendrai soin de votre sort.

MÉDOR.

Vous me défendez de vous suivre ;
Je ne veux chercher que la mort.

ANGÉLIQUE.

Vivez, conservez mon ouvrage ;
Songez que c'est me faire outrage
De voir vos jours avec mépris,
Après le soin que j'en ai pris.

MÉDOR.

Vous voulez que je vive, & votre arrêt me chasse ;
Mes jours à vous servir ne sont pas réservés !
Eh ! que voulez-vous que je fasse
De ces jours malheureux que vous m'avez sauvés ?

ANGÉLIQUE.

Puissiez-vous loin de moi jouir d'un sort paisible !

MÉDOR.

Loin de vous ! ciel ! est-il possible ?
Ah ! falloit-il me secourir !
Que ne me laissiez-vous mourir ?

ANGÉLIQUE.

Terminons des regrets qui pourroient trop s'étendre ;
Ne me dites plus rien, je ne veux rien entendre :
Il est tems de nous séparer.
Partez, Médor.

MÉDOR.

O ciel !

ANGÉLIQUE.

Partez sans différer.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

ANGÉLIQUE.

Je ne verrai plus ce que j'aime.
Conçois-tu bien l'effort extrême

Que, pour bannir Médor, je me fais aujourd'hui ?
Il part déſeſpéré; tu vois où je l'expoſe :
Il va mourir, j'en ſuis la cauſe;
Je mourrai bientôt après lui.
Non; un trop tendre amour à ſes jours m'intéreſſe :
Non, qu'il ne parte point; allons le rappeler....
Infortunée! où veux-je aller ?
Je vais trahir ma gloire & montrer ma foibleſſe.
Ciel! quel eſt mon malheur!
S'il faut que l'amour me ſurmonte,
Je dois mourir de honte;
S'il faut l'arracher de mon cœur,
Je mourrai de douleur.

THÉMIRE.

Le ſecours de l'abſence
Eſt un puiſſant ſecours:
C'eſt l'unique eſpérance
Des cœurs qui veulent fuir les funeſtes amours.

ANGÉLIQUE.

Le ſecours de l'abſence
Eſt un cruel ſecours.
Ah! quelle violence
De fuir inceſſamment ce qui charme toujours!

THÉMIRE & ANGÉLIQUE.

Le ſecours de l'abſence
Eſt un { puiſſant / cruel } ſecours.

ANGÉLIQUE.

Quoi! Médor pour jamais d'avec moi ſe ſépare!
Devois-tu m'inſpirer un deſſein ſi barbare ?

Thémire, j'ai ſuivi tes conſeils rigoureux.
Fais revenir Médor; que rien ne te retienne;
Va, cours.... Mais s'il revient.... n'importe, qu'il revienne....
Attends.... je veux.... hélas! ſais-je ce que je veux?

THÉMIRE.

Voyez ces étrangers, contraignez-vous pour eux.

ANGÉLIQUE.

Ne puis-je en liberté ſoupirer & me plaindre?
Faudra-t-il toujours me contraindre?
Sans Médor, tout me ſemble affreux.
Va le voir, & du moins conſole un malheureux.

SCÈNE VI.

ZILIANTE, troupe d'Inſulaires Orientaux.

ZILIANTE, *préſentant un bracelet à Angélique.*

Au généreux Roland je dois ma délivrance;
D'un charme affreux ſa valeur m'a ſauvé:
Il n'a voulu de ma reconnoiſſance
Que ce préſent qu'il vous a réſervé.
Je viens, pour vous l'offrir, du rivage où l'Aurore
Ouvre la barrière du jour.
Vous embrâſez Roland d'un feu qui le dévore;
Mais qui peut voir la Beauté qu'il adore,
Voit ſans étonnement l'excès de ſon amour.

Triomphez, charmante Reine,
Triomphez des plus grands cœurs :
Ce n'est qu'aux plus fameux vainqueurs
Qu'il est permis de porter votre chaîne.
Triomphez, charmante Reine,
Triomphez des plus grands cœurs.

(Le Chœur des Insulaires chante ces derniers vers dans le tems que Ziliante présente le bracelet à Angélique, & les autres Insulaires dansent à la manière de leur pays).

Le Chœur des Insulaires.

Triomphez, charmante Reine,
Triomphez des plus grands cœurs :
Ce n'est qu'aux plus fameux vainqueurs
Qu'il est permis de porter votre chaîne.
Triomphez, charmante Reine,
Triomphez des plus grands cœurs.

Deux Insulaires.

Dans nos climats
Sans chagrin on soupire :
L'Amour, dont nous suivons l'empire,
N'a que des appas.
Fuyons les Belles
Cruelles ;
Craignons leur pouvoir.
Que sert-il de les voir ?
Ah ! gardons-nous d'un amour sans espoir.
Quelle peine !
Quel tourment !
D'être amant
D'une inhumaine !
Si nous devenons amoureux,
Aimons pour être heureux.

Sans les amours,
On s'ennuîroit de vivre ;
Mais nous devons ceſſer de ſuivre
Qui nous fuit toujours.
Fuyons les Belles
Cruelles, &c.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(*Le Théâtre change & repréſente la Fontaine enchantée de l'Amour au milieu d'une forêt*).

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE, Suite d'Angélique.

THÉMIRE.

Un charme dangereux dans ces bois vous attire ;
Il faut en détourner vos pas.
L'Amour règne en ces lieux ; évitez ſes appas ;
Heureux qui peut fuir ſon empire !

ANGÉLIQUE.

Je porte au fond du cœur mon funeſte martyre.
Hélas ! où puis-je aller ? où puis-je fuir, hélas !
Où l'Amour ne me ſuive pas ?
Ah ! j'ai banni Médor ; ma triſteſſe eſt mortelle :
Que ne le preſſois-tu de me déſobéir ?

THÉMIRE.

Je devois vous être fidelle.

ANGÉLIQUE.

Pour empêcher ma mort, n'ôſois-tu me trahir ?
O fidélité trop cruelle !

Le trouble de mon cœur ne peut plus se calmer :
Non, je n'espère plus de remède à mes peines.
Merlin, dans ces forêts, enchanta deux fontaines,
Dont l'une fait haïr & l'autre fait aimer.
C'est la fontaine de la haîne
Que je veux chercher en ce jour.
Hélas ! que me sert-il de prendre un long détour ?
Je m'égare en ces bois, & ma recherche est vaine :
Toujours un sort fatal malgré moi me ramène
A la fontaine de l'Amour.

THÉMIRE.

Vous devez vous guérir du mal qui vous possède ;
N'ayez rien à vous reprocher :
Vous en trouverez le remède,
Si vous le voulez bien chercher.

ANGÉLIQUE.

Non, je ne cherche plus la fontaine terrible
Qui fait d'un tendre amour une haîne inflexible :
C'est un secours cruel, je n'y puis recourir.
Je haïrois Médor ! non, il n'est pas possible :
Par ce remède affreux, je ne veux point guérir ;
Je consens plutôt à mourir.

THÉMIRE *chante avec un Suivant & une Suivante d'Angélique.*

Non, on ne peut trop plaindre
Un cœur qui se laisse enflâmer.
Ah ! quel tourment d'aimer !
Que le feu d'Amour est à craindre !
Qu'il est aisé de l'allumer !
Qu'il est mal-aisé de l'éteindre !
Non, on ne peut trop plaindre
Un cœur qui se laisse enflâmer.
Ah ! quel tourment d'aimer !

ANGÉLIQUE.

Quelqu'un vient ; c'est Roland.

THÉMIRE.

Ce guerrier invincible
Abandonne tout pour vous voir.

ANGÉLIQUE.

Il ſe flatte d'un vain eſpoir :
Cet anneau, quand je veux, peut me rendre inviſible.

(*Angélique met dans ſa bouche un anneau dont la puiſſance magique la rend inviſible*).

SCÈNE II.

ROLAND; ANGÉLIQUE, *devenue inviſible*; THÉMIRE; Suite d'Angélique.

ROLAND.

Belle Angélique, enfin je vous trouve en ces lieux.
Ciel ! quel enchantement vous dérobe à mes yeux ?
Angélique, charmante Reine,
Mes cris font vainement retentir ces forêts.
Angélique, ingrate ! inhumaine !
Quel plaiſir trouvez-vous dans mes triſtes regrets ?
Angélique, ingrate ! inhumaine !
Quel barbare plaiſir trouvez-vous dans ma peine ?

(*Roland parle à Thémire*).

Quelle cruauté ! quel mépris !
Tu ſais ce que j'ai fait pour elle ;
Tu connoîs mon amour fidèle,
Et tu vois quel en eſt le prix.
Quelle cruauté ! quel mépris !

THÉMIRE.

Peut-on vous mépriser sans crime ?
La valeur vous a fait un mérite éclatant.
Si vous n'aviez jamais voulu que de l'estime,
Quel mortel seroit plus content !

ROLAND.

Que devient ma vertu ? ma force est inutile.
Eh ! que me sert-il aujourd'hui
D'avoir les dons du ciel qu'eut autrefois Achille ?
Je laisse mon Roi sans appui ;
Il n'a plus désormais que Paris pour asyle :
Les cruels Africains vont triompher de lui.
Je vois le sort affreux de ma triste patrie ;
Elle est près de tomber sous de barbares loix :
J'entends sa gémissante voix :
Mais c'est vainement qu'elle crie ;
Un malheureux amour m'enchante dans ces bois.
Angélique !... en vain je l'appelle ;
Elle est sans pitié, la cruelle !
Eh ! pourquoi tant souffrir ? pourquoi
N'aurai-je pas pitié de moi ?
C'en est fait, & je veux que l'ingrate le sache ;
C'en est fait, pour jamais mes liens sont rompus :
Non, je ne la chercherai plus ;
C'est vainement qu'elle se cache :
Non, je ne veux plus voir sa fatale beauté ;
Il ne m'en a que trop coûté.

Le dépit éteint ma flâme.
Heureuse la cruauté
Qui rend la paix à mon âme !
Heureuse la cruauté
Qui me rend la liberté !
Malheureux ! je me flatte, & ma colère est vaine.
Lâche ! ne puis-je rompre une honteuse chaîne ?
Que je sens de troubles secrets !

Mon cœur ſuit, malgré moi, de funeſtes attraits;
Je cède au charme qui m'entraîne.
Angélique, ingrate! inhumaine!
Quel plaiſir trouvez-vous dans mes triſtes regrets?
Angélique, ingrate! inhumaine!
Quel barbare plaiſir trouvez-vous dans ma peine?

(*Angélique, voyant Roland éloigné, ôte ſon anneau magique de ſa bouche & ſe montre à Themire*).

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

THÉMIRE.

Où dois-je aller?... Je vous revoi.

ANGÉLIQUE.

Je ne me cache pas pour toi.

THÉMIRE.

Roland vous cherche en vain dans ce lieu ſolitaire.

ANGÉLIQUE.

Mon cœur eſt engagé; Roland ne peut me plaire;
Quel eſpoir lui pourois-je offrir?
Je le fuis par pitié; je ne ſaurois mieux faire
Que de l'aider à ſe guérir.
Où peut être Médor? Le déſeſpoir le preſſe.
Que ne puis-je le retrouver?
Au moins j'y veux ſonger ſans ceſſe.

THÉMIRE.

Votre cœur pour Roland devoit ſe réſerver....

ANGÉLIQUE

Parle-moi de Médor, ou laisse-moi rêver.
C'est l'Amour qui prend soin lui-même
D'embellir ces aimables lieux ;
Mais je n'y vois pas ce que j'aime ;
Rien n'y sauroit plaire à mes yeux.

SCÈNE IV.

MÉDOR, ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

MÉDOR.

AGRÉABLES retraites,
L'Amour qui vous a faites
Vous destine aux amans contens.
Je trouble vos douceurs secrettes ;
Mais, dans mon désespoir, mes plaintes indiscrettes
Ne vous troubleront pas long-tems.

ANGÉLIQUE.

C'est Médor que je viens d'entendre : ...
Ciel !

THÉMIRE, *voulant arrêter Angélique.*

Quoi ! vous le verrez ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! puis-je m'en défendre ?
C'est trop suivre un cruel devoir.
Je retrouve Médor, l'Amour veut me le rendre ;
Je ne puis vivre sans le voir.

MÉDOR.

Fontaine, qui d'une eau ſi pure
Arroſez ces brillantes fleurs,
En vain votre charmant murmure
Flatte le tourment que j'endure.
Rien ne peut enchanter mes mortelles douleurs :
Ce que j'aime me fuit, & je fuis tout le monde.
Pourquoi traîner plus loin ma vie & mes malheurs?
Ruiſſeaux, je vais mêler mon ſang avec votre onde;
C'eſt trop peu d'y mêler mes pleurs.

(*Médor tire ſon épée pour s'en frapper, & Angélique l'arrête*).

ANGÉLIQUE.

Vivez, Médor.

MÉDOR.

Reine adorable,
Vous avez trop de ſoin des jours d'un miſérable.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi courez-vous au trépas?

MÉDOR.

C'eſt un ſupplice inſupportable
De vivre & de ne vous voir pas.

ANGÉLIQUE.

Je croyois que ſur vous j'avois plus de puiſſance.

MÉDOR.

Hélas! ſi vous pouviez ſavoir
Juſqu'à quel point je vous offenſe....

ANGÉLIQUE.

Rien ne m'offenſe tant que votre déſeſpoir.

MÉDOR.

Je vivrai, si c'est votre envie;
Je vous vois, mon sort est trop doux;
Mais s'il faut m'éloigner de vous,
Je ne réponds pas de ma vie.

ANGÉLIQUE.

Prenez soin de vos jours, Médor, vous le devez;
Il m'en coûte assez cher de les avoir sauvés:
Ils me sont précieux, je vous l'ai fait connoître.

MÉDOR.

Généreuse Reine, achevez;
Sans vous, puis-je vivre?

ANGÉLIQUE.

Vivez,
A quelque prix que ce puisse être.

MÉDOR.

O ciel! qu'entends-je?

ANGÉLIQUE.

Il n'est plus tems
Que nous craignions tous deux de nous en trop apprendre:
Nous n'en disons que trop; Médor, je vous entends,
Et je vous permets de m'entendre.

MÉDOR.

A vos pieds....

ANGÉLIQUE.

Levez-vous; j'ai droit de faire un Roi;
Je veux unir sous même loi
Votre destinée & la mienne.

MÉDOR.

Ah ! plus vous oubliez votre grandeur pour moi !
Plus il faut que je m'en souvienne.

ANGÉLIQUE.

Ma gloire murmure en ce jour :
Je vois mon sort trop au-dessus du vôtre ;
Mais qui peut empêcher l'Amour
D'unir deux cœurs qu'il a faits l'un pour l'autre ?

MÉDOR.

Témoins du désespoir dont mon cœur fut pressé ;
Lieux où la mort fut mon unique attente,
Qui l'auroit dit, qui l'eût jamais pensé
Que vous seriez témoins du bonheur qui m'enchante ?

SCÈNE V.

L'AMOUR, troupe d'Amours, troupe de Syrènes, troupe de Dieux des eaux, troupe de Nymphes & de Sylvains, troupe d'amans enchantés & d'amantes enchantées.

Chœur des Amours qui sont autour de la fontaine.

AIMEZ, aimez-vous.

ANGÉLIQUE, MÉDOR *& les Chœurs.*

Aimons, aimons-nous.

Chœur des Amours.

L'Amour vous appelle ;
Que sa flâme est belle !
L'Amour vous appelle tous ;
Aimez, aimez-vous.

ANGÉLIQUE, MÉDOR *& les Chœurs.*

L'Amour nous appelle ;
Que sa flâme est belle !
L'Amour nous appelle tous ;
Aimons, aimons-nous.

Chœur des Amours.

Il punit un cœur rebelle ;
On n'évite point ses coups.

ANGÉLIQUE, MÉDOR *& les Chœurs.*

Quel bien est plus doux
Qu'un amour fidèle !

Chœur des Amours.

Aimez, aimez-vous.

ANGÉLIQUE, MÉDOR *& les Chœurs.*

Aimons, aimons-nous :
L'Amour nous appelle ;
Que sa flâme est belle !
L'Amour nous appelle tous ;
Aimons, aimons-nous.

(*Les amans enchantés & les amantes enchantées dansent autour de Médor & d'Angélique*).

Deux amantes enchantées.

Qui goûte de ces eaux ne peut plus se défendre
De suivre d'amoureuses loix ;

Goûtons-

Goûtons-en mille & mille fois ;
Quand on prend de l'amour, on n'en ſauroit trop prendre.

Le petit Chœur.

Que pour jamais un nœud charmant nous lie.

Le grand Chœur.

Tendres Amours,
Enchantez-nous toujours.
Triſte raiſon, nous fuyons ton ſecours.

Le petit Chœur.

O douce vie,
Digne d'envie !

Le grand Chœur.

O jours heureux ! que l'on vous trouve courts !

Le petit Chœur.

Sans rien aimer, comment peut-on vivre ?

Le grand Chœur.

Que de Plaiſirs, que de Jeux vont nous ſuivre !

Le petit Chœur.

Tendres Amours,
Enchantez-nous toujours ;
Fermons nos cœurs à des flâmes nouvelles.

Le grand Chœur.

Gardons-nous bien d'éteindre un feu ſi beau.

Le petit Chœur.

Vivons heureux dans des chaînes ſi belles.

Le grand Chœur.

Portons nos fers juſques dans le tombeau.

Le petit Chœur.

O doûce vie,
Digne d'envie !

Le grand Chœur.

Tendres Amours,
Enchantez-nous toujours.

(*Les amans enchantés & les amantes enchantées accompagnent, en danſant, Médor & Angélique; l'Amour & les Amours vôlent, & leur ſervent de guides*).

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

(Le Théâtre change & repréſente un Port de mer).

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉDOR, THÉMIRE.

MÉDOR.

NON, je n'entends vos conſeils qu'avec peine ;
Pour nuire à mon amour, vous avez tout tenté.

THÉMIRE.

Vos jours ſont en péril, ils ſont chers à ma Reine ;
Ne doutez point de ma fidélité.
Roland eſt dans ces lieux ; c'eſt un rival terrible ;
Et votre perte eſt infaillible,
Si vous vous expoſez à ſon fatal courroux.

MÉDOR.

Un malheureux doit voir le trépas ſans alarmes.

THÉMIRE.

Votre bonheur ſera mille jaloux :
Une fière Beauté vous a rendu les armes ;
Vos deux cœurs ſont unis par les nœuds les plus doux.
Ah ! ſi la vie eſt ſans appas pour vous,

Pour qui peut-elle avoir des charmes?
Regardez le glorieux sort
Que la Reine avec vous partage.
Ses plus zélés sujets l'attendoient dans ce port;
Avant que d'en partir, son ordre les engage
A vous rendre un pompeux hommage:
Comme leur Souverain, ils vont vous récevoir....

MÉDOR.

La Reine m'a quitté; Roland est avec elle.

THÉMIRE.

Il la verra fière & cruelle.

MÉDOR.

N'importe, c'est toujours la voir;
Mon inquiétude est mortelle.
Eh! ne craint-elle point Roland au désespoir?

THÉMIRE.

Elle le craint pour vous; c'est son unique envie
De mettre, en l'éloignant, vos jours en sûreté.

MÉDOR.

S'il faut que ma félicité
Par mon rival me soit ravie,
C'est une cruauté
D'avoir soin de ma vie.

THÉMIRE.

De ces sombres chagrins il faut vous délivrer.

MÉDOR.

Je n'ôsois pas espérer
Le bien que l'Amour me donne;
Un si grand bonheur m'étonne,
Et j'ai peine à m'assurer
Qu'il puisse long-temps durer.

THÉMIRE.

Retirons-nous, Roland s'avance;
S'il a de votre amour la moindre connoissance,
Rien ne vous pourra secourir.

MÉDOR.

Je le veux observer, en dussé-je périr.

(*Médor se tient à l'écart, & écoute Roland & Angélique*).

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, ROLAND.

ROLAND.

Faut-il encor que je vous aime?
Je dois rougir de ma foiblesse extrême;
Ingrate! vous en abusez:
Plus je vous sers, plus vous me méprisez.
Quelle honte à mon cœur d'être encor si fidèle!
Pourquoi vous trouvé-je si belle?
Non, avec tant d'attraits, si charmans & si doux,
Vous ne méritez pas, cruelle!
L'amour que j'ai pour vous.

ANGÉLIQUE.

Je n'ai point perdu la mémoire
De ce que je vous dois.
Vous seriez délivré du trouble où je vous vois,
Si vous aviez voulu me croire.
Vous le savez, c'est malgré moi
Qu'un si grand cœur s'obstine à languir sous ma loi;
J'ai fait ce que j'ai pu pour le rendre à la gloire.

ROLAND.

Ah ! je ne ſais que trop avec quelle rigueur
Vous puniſſez mon lâche cœur :
Votre mépris éclate ; il n'eſt plus tems de feindre ;
Tous les déguiſemens ſont vains.
Je pardonne au mépris du reſte des humains ;
Je l'ai bien mérité, j'aurois tort de m'en plaindre.

J'abandonne ma gloire & la laiſſe ternir ;
Je chéris le trait qui me bleſſe ;
De mon égarement je ne puis revenir :
Mais vous cauſez ma foibleſſe ;
Eſt-ce à vous de m'en punir ?

ANGÉLIQUE.

Hélas !

ROLAND.

Dans ce ſoupir quelle part puis-je prendre ?
Peut-être un ſoupir ſi tendre
S'adreſſe à quelqu'autre amant :
Me le faites-vous entendre
Pour redoubler mon tourment ?
Inhumaine ! ah ! s'il eſt poſſible
Qu'au mépris d'un amour, qui n'eut jamais d'égal,
Pour un autre que moi vous deveniez ſenſible,
Tremblez pour mon heureux rival.
Dans vos yeux inquiets je lis mon infortune ;
Ma préſence vous importune :
Vous ne ſongez qu'à me quitter.

ANGÉLIQUE.

Si je voulois vous fuir, qui pourroit m'arrêter ?
Je vous ai déja fait connoître
Qu'il m'eſt aiſé de diſparoître
Aux regards importuns que je veux éviter.

ROLAND.

Ah ! du moins laiſſez-moi le ſeul bien qui me reſte !
Laiſſez-moi la douceur funeſte

De voir de si charmans appas.
C'est sans espoir que je suivrai vos pas :
Vous ne serez jamais à mes vœux favorable ;
Je vous verrai toujours impitoyable ;
Mais le plus grand des maux est de ne vous voir pas.

ANGÉLIQUE.

Que ne puis-je vous fuir encore !

ROLAND.

Pourquoi craindre qui vous adore ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! pourquoi m'aimez-vous tant ?
Un héros indomptable
N'est que trop redoutable
Avec un amour si constant.

ROLAND.

Ciel ! ô ciel ! c'est pour moi qu'Angélique soupire !

ANGÉLIQUE.

Vous me contraignez d'en trop dire.

ROLAND.

Vous m'aimez !

ANGÉLIQUE.

Je ne puis l'avouer qu'à regret.
Votre constance est triomphante ;
N'en faites point un éclat indiscret :
Epargnez ma fierté mourante ;
Contentez-vous d'un triomphe secret.

ROLAND.

En des lieux écartés, dans une paix profonde ;
Allons jouir du sort qui va combler nos vœux.
Que deux cœurs unis sont heureux
D'oublier le reste du monde !

ANGÉLIQUE.

Laissez-moi renvoyer des Peuples empressés
Dont nous serions embarrassés :
Attendez-moi plus loin, j'irai par-tout vous suivre ;
C'est pour vous seul que je veux vivre.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, MÉDOR, THÉMIRE.

MÉDOR.

Ah ! je souffre un tourment plus cruel que la mort !

THÉMIRE.

Où voulez-vous aller ? que pouvez-vous prétendre ?

ANGÉLIQUE.

Laisse-moi calmer son transport :
Vois si Roland ne peut point nous entendre.

(*Thémire va du côté où Roland est passé*).

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, MÉDOR.

MÉDOR.

Se peut-il qu'à ses voeux vous ayez répondu ?

ANGÉLIQUE.

Voulez-vous m'offenser, quand vous devez me plaindre ?

Pour éblouir Roland, je suis réduite à feindre;
Il le faut éloigner, ou vous êtes perdu.

MÉDOR.

Vous le suivrez? non, non; que plutôt je périsse.

ANGÉLIQUE.

Hélas! tout le pouvoir humain
Contre lui s'armeroit en vain:
Ne nous armons que d'artifice.
Médor, je tremble pour vos jours;
Ils sont dans un péril extrême.
A quoi n'a-t-on pas recours
Pour sauver ce que l'on aime?

MÉDOR.

Roland va m'ôter
L'objet que j'adore:
Qu'ai-je à redouter
Que de vivre encore?

ANGÉLIQUE.

C'est à vous que mon cœur pour jamais s'est donné;
Je ne rendrai Roland que trop infortuné:
L'Amour lui vendra cher une vaine espérance.
Je puis, par cet anneau, disparoître à ses yeux;
Bientôt vous me verrez, bientôt loin de ces lieux
Nos fidèles amours seront en assurance:
Je veux mettre en vos mains ma suprême puissance.

MÉDOR & ANGÉLIQUE.

Je ne veux que votre cœur;
C'est l'unique empire
Pour qui je soupire.
Je ne veux que votre cœur;
C'est assez pour mon bonheur.

MÉDOR.

Vous me quittez, & je demeure
Troublé du chagrin le plus noir;
Ma vie est attachée au plaisir de vous voir:
Ne vaut-il pas mieux que je meure
Par la main de Roland que par mon désespoir?

ANGÉLIQUE.

Vivez pour moi; qu'il vous souvienne
Que votre destinée est unie à la mienne:
Ma mort suivroit votre trépas.
Evitons un destin tragique;
Médor ne veut-il pas
Vivre pour Angélique?

MÉDOR.

Si je ne vivois pas pour vous,
Je ne pourrois souffrir la vie.

ANGÉLIQUE.

Vivons, l'Amour nous y convie;
Réservons-nous
Pour nous aimer malgré l'envie;
Réservons-nous
Pour vivre heureux loin des jaloux.
Je ne pourrois souffrir la vie,
Si je ne vivois pas pour vous.

MÉDOR.

Vivons, l'Amour nous y convie;
Réservons-nous
Pour un amour si doux.

(*Angélique & Médor répètent ensemble ces trois derniers vers*).

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, MÉDOR; troupe de Peuples du Catay, Sujets d'Angélique.

ANGÉLIQUE, *parle à ses Sujets.*

Vous qui voulez faire paroître
Le zèle ardent que vous avez pour moi,
Reconnoissez Médor pour votre Maître;
Rendez hommage à votre Roi.

(*Angélique va retrouver Roland pour l'éloigner du Port où elle veut venir s'embarquer avec Médor*).

SCÈNE VI.

(*Les Peuples du Catay, Sujets d'Angélique, rendent hommage à Médor; ils l'élèvent sur un trône, & témoignent, par leurs chants & par leurs danses, la joie qu'ils ont de le reconnoître pour leur Souverain*).

Le Chœur.

C'est Médor qu'une Reine si belle
A choisi pour régner avec elle:
Est-il un mortel aujourd'hui
Plus heureux que lui?

Un des Sujets d'Angélique.

Malgré l'orgueil du grand nom de Reine,
Elle se rend, & l'Amour l'enchaîne;
De mille & mille amans son cœur s'étoit sauvé;
Pour l'aimable Médor il étoit réservé.

Une des Suivantes d'Angélique.

Trop heureux un amant qui s'exempte
Des chagrins d'une ennuyeuse attente!
Que l'Amour pour Médor a fait d'aimables nœuds!
A peine est-il amant qu'il est amant heureux.

Le Chœur.

Ses rivaux n'ont plus rien à prétendre:
Que de plaintes se vont faire entendre!
Au premier bruit d'un choix si doux,
Que de Rois seront jaloux!
Nous venons tous
Vous présenter notre hommage;
Régner sur nous
Est votre moindre avantage.
L'Amour donne un bonheur qui vaut mieux mille fois
Que la pompe qui suit les plus superbes Rois.

Un des Sujets d'Angélique.

Angélique n'est plus insensible;
Sa fierté se croyoit invincible:
Elle fuyoit l'Amour, & le fuiroit encor,
Sans le charme puissant des regards de Médor.

Le Chœur.

Heureux Médor! quelle gloire
D'avoir remporté
Une entière victoire
Sur tant de fierté!

Quel bonheur eſt plus rare !
Que vos feux ſont beaux !
Que l'Amour vous prépare
De plaiſirs nouveaux !
C'eſt pour vous que ſont faits
Les plus doux de ſes traits.

Une des Suivantes d'Angélique.

Un cœur ſi fier eſt à ſon tour
Senſible & tendre :
Médor l'obtient, quand ſon amour
N'ôſoit l'attendre ;
Mais un bonheur qu'on n'attend pas
N'en a que plus d'appas.

Le Chœur.

Vous portez une riche couronne ;
Un objet plein d'attraits vous la donne.

Un des Sujets d'Angélique.

Qu'il eſt doux d'accorder l'amour & la grandeur !
Quand on peut les unir, c'eſt un parfait bonheur.

Une des Suivantes d'Angélique.

Tendres cœurs, puiſſiez-vous aimer tranquilement !
Il n'eſt point de ſort plus charmant.

Le Chœur.

Que l'Amour en tous lieux vous enchante ;
Qu'à jamais votre ardeur ſoit conſtante :
Oubliez vos grandeurs plutôt que vos amours ;
Votre bonheur dépend de vous aimer toujours.

Aimez, régnez en dépit de l'Envie ;
Goûtez les biens les plus doux de la vie ;

La Fortune & l'Amour, la Gloire & les Plaisirs ;
Puissent-ils à jamais combler tous vos desirs !
Dans la paix, dans la guerre,
Dans tous les climats,
Jusqu'au bout de la terre,
Nous suivrons vos pas.
Puisse l'heureux Médor être un des plus grands Rois !
Puisse-t-il rendre heureux ceux qui suivront ses loix !

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

(*Le Théâtre change & représente une grotte au milieu d'un bocage*).

SCÈNE PREMIÈRE.

ROLAND, ASTOLPHE.

ROLAND.

Va, ton ſoin m'importune; Aſtolphe, laiſſe-moi.

ASTOLPHE.

Quel charme vous retient dans ce lieu ſolitaire?

ROLAND.

Ami, je n'ai point pour toi
De ſecret ni de myſtère.
Angélique ne me fuit plus:
J'étois content de voir ſa rigueur adoucie,
Quand nous avons trouvé le Roi de Circaſſie
Et le ſuperbe Ferragus.
Tous deux, jaloux de mon bonheur extrême
M'ont abordé les armes à la main:
J'allois les en punir; mais la Beauté que j'aime,
Par ſon anneau magique, a diſparu ſoudain.

Mes rivaux l'ont suivie en vain ;
Elle avoit eu soin de m'apprendre
Le chemin qu'elle vouloit prendre.
Nous nous sommes promis d'être à la fin du jour
A la fontaine de l'Amour.
Je suis venu trop tôt m'y rendre :
Je vais au-devant d'elle, ennuyé de l'attendre ;
Je parcours les lieux d'alentour.
L'objet qui m'enchante
Ne m'a jamais tant charmé :
Que l'amour s'augmente
Par le plaisir d'être aimé !

ASTOLPHE.

Cet Empire en vous seul a mis son espérance :
Si vous ne prenez sa défense,
Il tombera dans peu de tems
Sous une barbare puissance.
Songez, que vous perdez de précieux instans.

ROLAND.

Je songe au bonheur que j'attends.

ASTOLPHE.

Venez couronner votre tête
Du laurier immortel qui vous est présenté.

ROLAND.

Je vois l'Amour qui s'apprête
A combler ma félicité ;
Je vais jouir de la conquête
D'un cœur qui m'a tant coûté.

ASTOLPHE.

Le grand cœur de Roland n'est fait que pour la gloire ;
Peut-il languir dans un honteux repos ?

Triomphez de l'Amour ; il n'est point de victoire
Qui montre mieux la vertu d'un Héros.

ROLAND.

Lorsque des rigueurs inhumaines
Ont payé mon amour d'un si cruel tourment,
Je n'ai pu sortir de mes chaînes :
Puis-je me dégager d'un lien si charmant,
Quand je touche à l'heureux moment
Où je dois recevoir le prix de tant de peines ?
Va, laisse-moi seul dans ces lieux ;
Angélique, pour moi sensible,
Veut pour tout autre être invisible :
Va, ne l'empêche point de paroître à mes yeux.

(*Astolphe se retire, & Roland cherche Angélique*).

SCÈNE II.

ROLAND, *seul.*

Ah ! j'attendrai long-tems ; la nuit est loin encore.
Quoi ! le soleil veut-il luire toujours ?
Jaloux de mon bonheur, il prolonge son cours,
Pour retarder la Beauté que j'adore.
O Nuit ! favorisez mes desirs amoureux ;
Pressez l'astre du jour de descendre dans l'onde ;
Déployez dans les airs vos voiles ténébreux :
Je ne troublerai plus, par mes cris douloureux,
Votre tranquilité profonde :
Le charmant objet de mes vœux
N'attend que vous pour rendre heureux
Le plus fidèle amant du monde.

O Nuit ! favorisez mes desirs amoureux.
Que ces gazons sont verds ! que cette grotte est belle !

(*Roland lit tout bas des vers écrits sur la grotte*).

Ce que je lis m'apprend que l'Amour a conduit
Dans ce bocage, loin du bruit,
Deux amans qui brûloient d'une ardeur mutuelle.
J'espère qu'avec moi l'Amour bientôt ici
Conduira la Beauté que j'aime.
Enchantés d'un bonheur extrême,
Sur ces grottes bientôt nous écrirons aussi.

(*Roland répète tout haut ce qu'il a lu tout bas*).

Beau lieu, doux asyle
De nos heureuses amours,
Puissiez-vous être toujours
Charmant & tranquile !
Voyons tout.... Qu'est-ce que je voi ?

Ces mots semblent tracés de la main d'Angélique....

(*Roland lit tout bas deux vers qu'Angélique a écrits*).

Ciel ! c'est pour un autre que moi
Que son amour s'explique.

(*Roland répète tout haut ce qu'il a lu tout bas*).

Angélique engage son cœur !
Médor en est vainqueur !
Elle m'auroit flatté d'une vaine espérance !
L'ingrate !... N'est-ce point un soupçon qui l'offense ?
Médor en est vainqueur ! Non, je n'ai point encor
Entendu parler de Médor.
Mon amour auroit lieu de prendre des alarmes,
Si je trouvois ici le nom
De l'intrépide fils d'Aimon,
Ou d'un autre Guerrier célèbre par les armes.

Angélique n'a pas ôsé
Avouer de son cœur le véritable maître;
Et je puis aisément connoître
Qu'elle parle de moi sous un nom supposé.
C'est pour moi seul qu'elle soupire;
Elle me l'a trop dit, & j'en suis trop certain.
Lisons ces autres mots; ils sont d'une autre main...

(*Roland lit deux vers que Médor a écrits*).

Qu'ai-je lu?... ciel!... il faut relire....

(*Roland répète tout haut ce qu'il a lu tout bas*).

Que Médor est heureux!
Angélique a comblé ses vœux.
Ce Médor, quel qu'il soit, se donne ici la gloire
D'être l'heureux vainqueur d'un objet si charmant.
Angélique a comblé les vœux d'un autre amant!
Elle a pu me trahir!... non, je ne le puis croire:
Non, non; quelqu'envieux a voulu, par ces mots,
Noircir l'objet que j'aime & troubler mon repos.

(*On entend un bruit de musettes, & Roland continue*).

J'entends un bruit de musique champêtre.
Il faut chercher Angélique en ces lieux:
Au premier regard de ses yeux
Mes noirs soupçons vont disparoître;
Elle s'arrêtera peut-être
A voir danser, au son des chalumeaux,
Les Bergers des prochains hameaux.

(*Une troupe de Bergers & de Bergères prend part à la joie de Coridon & de Bélise, qui doivent être mariés le lendemain, & s'approche de la grotte en dansant & en chantant. Roland n'apperçoit point Angélique, & va la chercher dans les lieux d'alentour*).

SCÈNE III.

CORIDON, BÉLISE, troupe de Bergers & de Bergères.

QUAND on vient dans ce bocage,
Peut-on s'empêcher d'aimer ?
Que l'Amour sous cet ombrage
Sait bientôt nous désarmer !
Sans effort il nous engage
Dans les nœuds qu'il veut former.
Quand on vient dans ce bocage,
Peut-on s'empêcher d'aimer ?
Que d'oiseaux sur ce feuillage !
Que leur chant nous doit charmer !
Nuit & jour, par leur ramage,
Leur amour veut s'exprimer.
Quand on vient dans ce bocage,
Peut-on s'empêcher d'aimer ?

Un Berger & une Bergère.

Vivez en paix ;
Amans, soyez fidèles ;
Aimez-vous à jamais :
Vos ardeurs mutuelles
Combleront vos souhaits.
C'est un bonheur extrême
D'obtenir ce qu'on aime
Sans languir trop long-tems.
Soyez constans ;
Aimez toujours de même ;
Vivez toujours contens.

Que les amours ſont belles,
Quand elles ſont nouvelles !
Quel bien a plus d'attraits ?
Vivez en paix ;
Amans, ſoyez fidèles,
Aimez-vous à jamais.

CORIDON.

J'aimerai toujours ma Bergère.

BÉLISE.

J'aimerai toujours mon Berger.

CORIDON.

Mon amour eſt ſincère ;
J'aimerai toujours ma Bergère.

BÉLISE.

Mon cœur ne peut changer ;
J'aimerai toujours mon Berger.

CORIDON & BÉLISE.

Mon amour eſt ſincère ;
Mon cœur ne peut changer.

CORIDON.

J'aimerai toujours ma Bergère.

BÉLISE.

J'aimerai toujours mon Berger.

SCÈNE IV.

ROLAND, CORIDON, BÉLISE, troupe de Bergers & de Bergères.

(*Roland, n'ayant point trouvé Angélique, revient pour en demander des nouvelles aux Bergers*).

CORIDON.

ANGÉLIQUE est Reine, elle est belle;
Mais ses grandeurs ni ses appas
Ne me rendroient point infidèle:
Je ne quitterois pas
Ma Bergère pour elle.

BÉLISE.

Quand des riches pays arrosés de la Seine
Le charmant Médor seroit Roi;
Quand il pourroit quitter Angélique pour moi,
Et me faire une grande Reine,
Non, je ne voudrois pas encor
Quitter mon Berger pour Médor.

ROLAND.

Que dites-vous ici de Médor, d'Angélique?

CORIDON.

Ce sont d'heureux amans dont l'histoire est publique
Dans tous les hameaux d'alentour.

BÉLISE.

Ils ont avec regret quitté ce beau séjour;
Ces arbres, ces rochers, cette grotte rustique;
Tout parle ici de leur amour.

ROLAND.

Ah! je ſuccombe au tourment que j'endure.

CORIDON.

Repoſez-vous ſur ce lit de verdure.

BÉLISE.

Vous paroiſſez chagrin ; écoutez à loiſir
De ces heureux amans l'agréable aventure :
Vous l'entendrez avec plaiſir.

(*Roland, accablé de douleur, s'aſſied ſur un gazon ; & écoute avec inquiétude ce que Coridon & Béliſe lui racontent*).

CORIDON.

En des lieux où Médor mouroit ſans aſſiſtance ;
Angélique adreſſa ſes pas ;
Elle ſut ſe ſervir d'un art dont la puiſſance
Garantit Médor du trépas.

BÉLISE.

D'un grand Empire Angélique eſt maitreſſe ;
Elle eſt charmante, elle avoit à ſon choix
Cent des plus riches Rois :
Médor eſt ſans biens, ſans nobleſſe ;
Mais Médor eſt ſi beau qu'elle l'a préféré
A cent Rois qui pour elle ont en vain ſoupiré.

CORIDON.

On ne peut s'aimer davantage ;
Jamais bonheur ne fut plus doux,

BÉLISE.

Ils ſe ſont donné devant nous
La foi de mariage.

CORIDON.

Quand le feſtin fut prêt, il fallut les chercher;

BÉLISE.

Ils étoient enchantés dans ces belles retraites.

CORIDON.

On eut peine à les arracher
De l'endroit charmant où vous êtes.

ROLAND, *se levant avec précipitation.*

Où suis-je? juste ciel! où suis-je, malheureux!

BÉLISE.

Demeurez, & voyez nos danses & nos jeux.

CORIDON.

On m'a promis cette belle Bergère;
Honorez notre noce, on la fera demain.

ROLAND.

Où vont-ils ces amans?

BÉLISE.

Ils ont prié mon père
De les conduire au port le plus prochain.
Le voici: demeurez, si vous me voulez croire;
Vous apprendrez de lui le reste de l'histoire.

SCÈNE V.

TERSANDRE, ROLAND, CORIDON, BÉLISE, le Chœur.

TERSANDRE.

Allez, laissez-nous, soins fâcheux;
Eloignez-vous de nos paisibles jeux:

Nous

Nous possédons un bien inestimable
Qui comblera nos vœux :
Laissez couler nos jours heureux
Dans un loisir doux & durable.
Allez, laissez-nous, soins fâcheux ;
Eloignez-vous de nos paisibles jeux.

CORIDON, BÉLISE *& le Chœur.*

Allez, laissez-nous, soins fâcheux ;
Eloignez-vous de nos paisibles jeux.

TERSANDRE.

J'ai vu partir du port cette Reine si belle....

ROLAND.

Angélique est partie !

TERSANDRE.

Et Médor avec elle :
Elle en fait un grand Roi ; c'est son unique soin.

ROLAND.

Ils sont partis ensemble !

TERSANDRE.

Ils sont déja bien loin.
Dans les climats les plus heureux du monde
Ils vont en paix goûter mille plaisirs.
Jusqu'au vent qui règne sur l'onde,
Tout favorise leurs desirs.

ROLAND, *à part.*

Ils se sont dérobés tous deux à ma vengeance !

TERSANDRE *parle à Coridon & à Bélise.*

Angélique a voulu passer notre espérance.
Voyez ce bracelet.

ROLAND, *regardant le bracelet.*

Que vois-je ? infortuné !
J'ai fait mettre en ses mains ce prix de mon courage ;
De mon fidèle amour c'est un précieux gage.

TERSANDRE.

Pour le prix de nos soins elle nous l'a donné.

ROLAND.

Ciel !

CORIDON & BÉLISE.

O ciel !

TERSANDRE.

J'ai reçu ce don de sa main même.
Nous fûmes les témoins de son bonheur extrême ;
Elle a voulu nous rendre heureux.

ROLAND.

Ciel ! puis-je être accablé par un coup plus affreux ?

TERSANDRE.

Mais quel est ce guerrier ? Aisément on devine
Qu'il sort d'une illustre origine.

CORIDON.

Nous l'avons trouvé dans ces lieux.

BÉLISE.

Le trouble de son cœur se montre dans ses yeux.

CORIDON.

Il s'agite.

BÉLISE.

Il menace.

CORIDON.

Il pâlit.

BÉLISE.

Il ſoupire.

TERSANDRE.

Son cœur ſouffre peut-être un amoureux martyre.
Je ſuis touché de ſes douleurs.

BÉLISE.

Quels terribles regards !

ROLAND.

La perfide !

TERSANDRE.

Il murmure.

CORIDON.

Il frémit.

BÉLISE.

Il répand des pleurs.

ROLAND.

Tant de ſermens ! ah, la parjure !

TERSANDRE.

Ne l'abandonnons pas dans un chagrin ſi noir.

ROLAND.

Elle rit de mon déſeſpoir.
Je l'aimois d'un amour ſi tendre, ſi fidèle !

TERSANDRE.

Ses regards ſont plus doux.

CORIDON.

Il eſt moins agité;

ROLAND.

J'ai cru vivre heureux avec elle.
Hélas ! quelle félicité !

TERSANDRE.

Non, je n'en doute point; c'est l'Amour qui le blesse.

BÉLISE.

L'Amour peut-il causer cette sombre tristesse ?
On a vu des amans si contens dans ces bois !

TERSANDRE.

Qui suit les amoureuses loix
S'expose à des maux redoutables.
Pour deux amans heureux qu'Amour fait quelquefois,
Il en fait tous les jours plus de cent misérables.

CORIDON.

Son trouble est appaisé.

TERSANDRE.

J'espère qu'à la fin
Nous pourrons adoucir son funeste chagrin.
Bénissons l'amour d'Angélique ;
Bénissons l'amour de Médor ;
Dans le riche séjour d'une Cour magnifique,
Puissent-ils, sur un trône d'or,
S'aimer comme ils s'aimoient dans un séjour rustique !

CORIDON, BÉLISE *& le Chœur.*

Bénissons l'amour d'Angélique ;
Bénissons l'amour de Médor.

ROLAND.

Taisez-vous, malheureux ! ôserez-vous sans cesse
Percer mon triste cœur des plus horribles coups ?
Malheureux ! taisez-vous ;

Rendez grâce à votre bassesse
Qui vous dérobe à mon courroux.

TERSANDRE, CORIDON, BÉLISE
& le Chœur.

Ah! fuyons, fuyons tous.

SCÈNE VI.

ROLAND, *seul.*

Je suis trahi ! ciel ! qui l'auroit pu croire ?
O ciel ! je suis trahi par l'ingrate Beauté
Pour qui l'Amour m'a fait trahir ma gloire.
O doux espoir dont j'étois enchanté,
Dans quel abîme affreux m'as-tu précipité ?

Témoins d'une odieuse flâme,
Vous avez trop blessé mes yeux :
Que tout ressente dans ces lieux
L'horreur qui règne dans mon âme.

(*Roland brise les inscriptions & arrache des branches d'arbres & des morceaux de rochers*).

Ah ! je suis descendu dans la nuit du tombeau !
Faut-il encor que l'Amour me poursuive ?
Ce fer n'est plus qu'un vain fardeau
Pour une Ombre plaintive.

(*Roland jette ses armes, & se met dans un grand désordre*).

Quel gouffre s'est ouvert ! qu'est-ce que j'apperçoi ?
Quelle voix funèbre s'écrie !
Les enfers arment contre moi
Une impitoyable Furie.

(Roland croit voir une Furie ; il lui parle, & s'imagine qu'elle lui répond).

Barbare ! ah ! tu me rends au jour !
Que prétends-tu ? parle.... O ſupplice horrible !
Je dois montrer un exemple terrible
Des tourmens d'un funeſte amour.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

(Le Théâtre change & représente le Palais de la sage Fée Logistille).

SCÈNE PREMIÈRE.

ASTOLPHE, LOGISTILLE.

ASTOLPHE.

Sage & divine Fée, à qui tout est possible ;
Vous dont le généreux secours
Pour les infortunés se déclare toujours,
Au malheur de Roland serez-vous insensible ?
Ce Héros, que l'amour a rendu furieux,
Traîne une déplorable vie :
Son sort, qui fut si glorieux,
Fait autant de pitié qu'il avoit fait d'envie.

LOGISTILLE.

Vos justes vœux sont prévenus :
Déja par des chemins aux mortels inconnus
J'ai fait passer Roland dans cet heureux asyle :
Le charme d'un sommeil tranquile
Suspend le mal de ce Héros ;
Mais il est difficile
De lui rendre un parfait repos.

ASTOLPHE.

Je sais votre pouvoir ; il faut que tout lui cède :
Votre soin m'a sauvé de cent périls affreux.
N'offrirez-vous qu'un vain remède
Au trouble fatal qui possède
Le plus grand des Héros & le plus malheureux ?

LOGISTILLE.

Je puis des élémens interrompre la guerre ;
Ma voix fait trembler les enfers ;
J'impose silence au tonnerre,
Et j'éteins le feu des éclairs :
Mais je calme avec moins de peine
Les vents échappés de leur chaîne,
Et j'appaise plutôt l'Océan irrité
Qu'un cœur par l'Amour agité.

ASTOLPHE.

J'attends tout, pour Roland, de vos soins salutaires.

LOGISTILLE.

Nos efforts vont se redoubler :
Allez, éloignez-vous de nos secrets mystères ;
Vos regards pourroient les troubler.

SCÈNE II.

LOGISTILLE; ROLAND, *endormi* ; troupe de Fées.

LOGISTILLE.

PAR le secours d'une douce harmonie,
Calmons ce grand cœur pour jamais ;

Rendons-lui sa première paix ;
Puisse-t-elle chasser l'amour qui l'a bannie.
Heureux qui se défend toujours
Du charme fatal des amours !

(*Le Chœur des Fées répète les deux derniers vers*).

(*Les Fées dansent autour de Roland, & font des cérémonies de victoire pour lui rendre la raison*).

LOGISTILLE.

Rendez à ce Héros votre clarté céleste,
Divine Raison ; revenez.
Qu'un cœur est malheureux, quand vous l'abandonnez
Dans un égarement funeste !

LOGISTILLE *& le Chœur des Fées*.

Heureux qui se défend toujours
Du charme fatal des amours !

(*Les Fées continuent leurs danses autour de Roland, & Logistille évoque les Ombres des anciens Héros pour l'aider à faire sortir Roland de son égarement*).

LOGISTILLE.

O vous dont le nom plein de gloire
Dans la nuit du trépas n'est point enseveli ;
Vous dont la célèbre mémoire
Triomphe pour jamais du tems & de l'oubli,
Venez, héroïques Ombres ;
Venez seconder nos efforts ;
Sortez des retraites sombres
Du profond empire des Morts.

(*Les Ombres des anciens Héros paroissent*).

SCÈNE III.

LOGISTILLE, troupe de Fées, troupe d'Ombres de Héros.

LOGISTILLE.

ROLAND, courez aux armes :
Que la Gloire á de charmes !
L'amour de ses divins appas
Fait vivre au-delà du trépas.

LOGISTILLE *& le Chœur des Ombres des Héros.*

Roland, courez aux armes :
Que la Gloire a de charmes !

(*A la voix des Héros Roland sort de son sommeil, & recommence à se servir de sa raison*).

ROLAND.

Quel secours vient me dégager
De ma fatale flâme ?
Ciel ! sans horreur puis-je songer
Au désordre où l'Amour avoit réduit mon âme ?
Errant, insensé, furieux,
J'ai fait de ma foiblesse un spectacle odieux.
Quel reproche à jamais ne dois-je point me faire !
Malheureux ! la raison m'éclaire
Pour offrir ma honte à mes yeux !

Que ſurvivre à ma gloire eſt un ſupplice extrême !
Infortuné Roland, cherche un antre écarté ;
Va, s'il ſe peut, te cacher à toi-même
Dans l'éternelle obſcurité.

LOGISTILLE, *arrêtant Roland.*

Modérez la triſteſſe
Qui ſaiſit votre cœur.
Quel héros, quel vainqueur
Eſt exempt de foibleſſe ?

Le Chœur des Ombres des Héros.

Sortez pour jamais en ce jour
Des liens honteux de l'Amour.

LOGISTILLE.

Allez, ſuivez la Gloire.

ROLAND.

Allons, courons aux armes :
Que la Gloire a de charmes !

Le Chœur des Fées & le Chœur des Ombres des Héros.

Roland, courez aux armes :
Que la Gloire a de charmes !

(*Les Fées & les Ombres des Héros témoignent, par des danſes, la joie qu'elles ont de la guériſon de Roland. La Gloire, ſuivie de la Renommée & precédée de la Terreur, vient preſſer Roland d'aller délivrer ſon pays*).

SCÈNE DERNIÈRE.

LA GLOIRE, LA RENOMMÉE, LA TERREUR, ROLAND, LOGISTILLE, Suite de la Gloire, troupe de Fées, troupe d'Ombres de Héros.

LA GLOIRE.

ROLAND, il faut armer votre invincible bras ;
La Terreur ſe prépare à devancer vos pas :
Sauvez votre pays d'une guerre cruelle ;
Ne ſuivez plus l'Amour : c'eſt un guide infidèle.
Non, n'oubliez jamais
Les maux que l'Amour vous a faits.

(*Roland reprend ſes armes, que les Fées & les Héros lui préſentent ; il témoigne l'impatience qu'il a de partir pour obéir à la Gloire, & la Terreur vôle devant lui. Les Fées & les Héros danſent pour témoigner leur joie ; & Logiſtille, le Chœur de la Suite de la Gloire, les Chœurs des Fées & des Héros chantent enſemble*).

LOGISTILLE *& les Chœurs.*

La Gloire vous appelle ;
Ne ſoupirez plus que pour elle.
Non, n'oubliez jamais
Les maux que l'Amour vous a faits.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LE TEMPLE
DE LA PAIX,
BALLET;

Dansé devant le Roi, à Fontainebleau, le 15 Octobre 1685.

PERSONNAGES.

Troupes de Nymphes qui danſent.

Troupes de Bergers & de Bergères qui danſent.

Troupes de Nymphes, de Bergers & de Bergères qui chantent dans les Chœurs.

CLIMÈNE, *Bergère, aimée de Silvandre.*

SILVANDRE, *Berger, amant de Climène.*

SILVIE, *Bergère, aimée de Daphnis.*

DAPHNIS, *Berger, amant de Silvie.*

AMARILLIS, *Bergère, aimée de Lycidas.*

LICIDAS, *Berger, amant d'Amarillis.*

ALCIPPE, *Berger, autre amant d'Amarillis.*

AMINTHAS, *Berger.*

MÉNALQUE, *Berger.*

TIRCIS, *Berger.*

PHILÈNE, *Berger.*

ALCIMÉDON, *Berger.*

Troupes de Baſques qui danſent.

Un jeune Baſque & une fille Baſque qui chantent.

Troupe de Bretons & de Bretonnes qui danſent.

Deux Bretonnes qui chantent.

Un Sauvage qui chante ſeul.

Troupe de Sauvages qui chantent & qui forment un Chœur.

Troupe de Sauvages qui danſent.

Un Africain qui chante ſeul.

Troupe d'Africains & d'Africaines qui danſent.

LE TEMPLE

DE LA PAIX,

BALLET.

(Le Théâtre représente un Temple environné d'un bocage. Les Nymphes de ce bois ont fait élever ce Temple, & elles vont célébrer une fête pour le dédier solemnellement à la Paix. Elles ont fait annoncer cette fête, & ont invité plusieurs Peuples de s'y trouver. Les Bergers & les Bergères des lieux d'alentour commencent à s'assembler avec les Nymphes devant le Temple de la Paix).

CLIMÈNE *& les Chœurs des Nymphes, des Bergers & des Bergères.*

PRÉPARONS-NOUS pour la fête nouvelle ;
Le bruit des concerts nous appelle :
Mêlons nos voix au son des chalumeaux ;
Dansons à l'ombre des ormeaux.

SILVANDRE.

D'un Roi toujours vainqueur la vertu sans exemple
Nous assûre un heureux repos.

Les Nymphes de ces lieux ont élevé ce Temple:
A l'honneur de la Paix qu'on doit à ce Héros.
La prompte Renommée a publié la fête
Que dans ce bois tranquile avec ſoin on apprête.
Cent Peuples de divers climats
Viendront entendre nos muſettes,
Et chanter avec nous, dans ces belles retraites,
La Paix & ſes charmans appas.

SILVIE & AMARILLIS.

Sans crainte, dans nos prairies,
Laiſſons nos moutons paiſſans;
Les animaux cruels & raviſſans
Sont loin de nos bergeries :
Dans ces beaux lieux nos ſoins les plus preſſans
Sont de jouir des plaiſirs innocens.

Chœurs des Nymphes, des Bergers & des Bergères.

Préparons-nous pour la fête nouvelle ;
Le bruit des concerts nous appelle :
Mêlons nos voix au ſon des chalumeaux ;
Danſons à l'ombre des ormeaux.

PREMIÈRE ENTRÉE.

(Les Nymphes, les Bergers & les Bergères danſent enſemble).

Nymphes, Madame la Princeſſe de Conty & Mademoiſelle de Pienne.

Bergers, M. le Comte de Brionne, Meſſieurs Pécourt, Leſtang & Favier.

Bergères, Mesdemoiselles de la Fontaine & Desmathin.

(*Cette danse est accompagnée d'une chanson par Aminthas & par Ménalque*).

AMINTHAS & MÉNALQUE.

CHARMANT repos d'une vie innocente,
Notre bonheur ne dépend que de vous.
Le noir chagrin suit la pompe éclatante;
La grandeur fait des jaloux:
La fortune est changeante;
Qui reçoit ses dons doit craindre ses coups.
Charmant repos d'une vie innocente,
Notre bonheur ne dépend que de vous.
Tout nous enchante;
Les vrais plaisirs ne sont faits que pour nous:
Notre âme est contente;
Quel sort est plus doux?
Charmant repos d'une vie innocente,
Notre bonheur ne dépend que de vous.

ALCIPPE.

Le Prince qui poursuit, avec un soin extrême,
Les hôtes furieux des forêts d'alentour,
Aime assez nos concerts pour les offrir lui-même
Au grand Roi dont il tient le jour.

LICIDAS *& les Chœurs des Nymphes, des Bergers & des Bergères.*

Que ce Roi vainqueur a de gloire!
Le sort du monde est en ses mains:
Le bonheur des humains
Est le seul prix qu'il veut de sa victoire.

TIRCIS.

La gloire lui suffit ; ses vœux sont satisfaits :
Il est content d'humilier l'audace,
Et d'enchaîner la guerre pour jamais ;
Les seuls ennemis qu'il menace
Sont les ennemis de la Paix.

SILVIE.

Pour rendre son Empire heureux & florissant,
Ses travaux trouvent tout facile ;
Il est toujours agissant,
Et paroît toujours tranquile.

ALCIMÉDON.

Entre les autres Rois, ce Roi victorieux
Est tel que l'on dépeint, entre les autres Dieux,
Celui qui lance le tonnerre.
C'est l'auteur glorieux
Du repos de la terre ;
C'est l'effroi des audacieux
Qui voudroient rallumer la guerre ;
C'est le don le plus précieux
Que nous ayons reçu des cieux.

(*Les Chœurs des Nymphes, des Bergers & des Bergères répètent les deux derniers vers*).

IIme. ENTRÉE.

(*Une nouvelle troupe de Nymphes, de Bergers & de Bergères vient, en dansant, au Temple de la Paix*).

Nymphes, Madame la Duchesse de Bourbon, Mademoiselle de Blois, Mademoiselle d'Armagnac.

Bergères, Mademoiselle d'Uzès, Madame de l'Euvestain, Mademoiselle d'Estrées & Mademoiselle Bréard.

Bergers, M. le Prince d'Henrichemont, M. le Chevalier de Sully, M. le Comte de Guiche, M. le Chevalier de Saucourt.

Trois jeunes Bergers, M. le Chevalier de Châteauneuf, le petit Allemand & le petit Magny.

DAPHNIS *& les Chœurs des Nymphes, des Bergers & des Bergères.*

La gloire où ce vainqueur aspire
Est de faire aimer son Empire :
Il répand ses faveurs jusques dans nos hameaux ;
Notre repos est son ouvrage ;
Il compte pour ses jours les plus doux, les plus beaux,
Ceux qu'il signale davantage
Par des bienfaits nouveaux.

SILVIE.

On compteroit plutôt les épis qu'on moissonne,
Les roses du printems & les fruits de l'automne,
Que les biens qu'on doit à ses soins :
C'est lui qui se ressent le moins
Du repos qu'il nous donne.

CLIMÈNE.

Sans cesse bénissons ce vainqueur généreux ;
Jouissons sous ses loix d'un sort digne d'envie ;
Que le ciel prenne soin d'une si belle vie.
Nous ne formons point d'autres vœux ;
C'est assez pour nous rendre heureux.

(Les deux troupes de Nymphes, de Bergers & de Bergères unissent leurs voix & dansent ensemble).

Chœurs de Nymphes, de Bergers & de Bergères.

Jouissons sous ses loix d'un sort digne d'envie ;
Que le ciel prenne soin d'une si belle vie.
Nous ne formons point d'autres vœux ;
C'est assez pour nous rendre heureux.

(Les Nymphes, les Bergers & les Bergères se placent sur des siéges de gazon autour du Temple de la Paix, & y attendent les Peuples qui doivent venir à la fête).

(Daphnis & Silvandre tiennent tout bas une conversation qui les engage insensiblement dans une contestation qui leur fait élever la voix).

DAPHNIS & SILVANDRE.

DAPHNIS. Malheureux / SILVANDRE. Trop heureux — un amant fidèle !

DAPHNIS. Malheureux

SILVANDRE. . . . . Trop heureux

Un cœur engagé dans les nœuds
D'une amour éternelle !

DAPHNIS. Malheureux / SILVANDRE. Trop heureux — un amant fidèle !

DAPHNIS.

Gardons-nous, gardons-nous
D'un amour tendre.

SILVANDRE.

Est-il rien de plus doux?
Pourquoi nous en défendre?

SILVANDRE & DAPHNIS.

SILVANDRE. { Non, il n'est point de plaisir plus charmant.
DAPHNIS. { Non, il n'est point de plus cruel tourment.

SILVANDRE.

Pour nous juger, veux-tu choisir Philène?

DAPHNIS.

J'en suis content; on ne peut mieux choisir.

(*Philène sort de l'endroit où il étoit placé, & vient entendre Silvandre & Daphnis*).

DAPHNIS.

Je soutiens que l'amour est toujours une peine.

SILVANDRE.

Je soutiens que l'amour n'est jamais sans plaisir.
Pour un cœur toujours sévère,
Que la vie a peu d'appas!
Les Plaisirs ne règnent guère
Où les Amours ne sont pas.

DAPHNIS.

Dans les beaux jours, le doux Zéphyre
Fait moins naître de fleurs

Que le cruel Amour, dans ſon funeſte empire,
Ne fait verſer de pleurs.

(*Les Nymphes, les Bergers & les Bergères ſe partagent en deux partis, dont l'un eſt du ſentiment de Daphnis & l'autre de l'opinion de Silvandre*).

Le parti de Daphnis & le parti de Silvandre.

Le parti de Daphnis. { Malheureux } un amant
Le parti de Silvandre. { Trop heureux } fidèle !

Le parti de Daphnis. { Malheureux
Le parti de Silvandre. { . . . . . . Trop heureux
Un cœur engagé dans les nœuds
D'une amour éternelle !

Le parti de Daphnis.

Gardons-nous, gardons-nous
D'une amour tendre.

Le parti de Silvandre.

Eſt-il rien de plus doux ?
Pourquoi nous en défendre ?

Le parti de Daphnis & le parti de Silvandre.

Le parti de Silvandre. { Non, il n'eſt point de plaiſir plus charmant.

Le parti de Daphnis. { Non, il n'eſt point de plus cruel tourment.

PHILÈNE.

La Paix règne dans ce bocage,
Et ſans ceſſe à nos jeux elle doit préſider :
Ne diſputez pas davantage ;
Bergers, il faut vous accorder.

Il eſt doux d'être amant d'une Bergère aimable ;
Mais il eſt dangereux
D'être trop amoureux :
L'excès d'amour rend un cœur miſérable ;
Un peu d'amour ſuffit pour être heureux.

(*Les deux partis s'accordent, & répètent enſemble les cinq derniers vers que Philène a chantés*).

(*Les Nymphes, les Bergers & les Bergères reprennent leurs places*).

IIIme. ENTRÉE.

(*Les Baſques devancent les autres Peuples qui doivent venir au Temple de la Paix ; ils y arrivent en danſant à la manière de leur pays*).

Filles Baſques, Madame la Ducheſſe de Bourbon, Meſdemoiſelles Laurent & le Paintre.

Deux petits Baſques, M. le Marquis de Châteauneuf, le petit Magny.

Six grands Baſques, M. le Comte de Brionne, MM. Pécourt, Leſtang, Faure, du Mirail & Magny.

(*Deux Baſques chantent au milieu des danſes*).

CHANSON DES BASQUES.

Suivons l'aimable Paix qui nous appelle ;
Mille nouveaux plaiſirs ſont avec elle.

L'Amour promet ici des jours heureux,
Et ſans alarmes ;
Il bannit les ſoins fâcheux.
Que l'Amour a de charmes,
Quand il vient avec les Jeux !
Nous fuyons la Beauté toujours ſévère ;
Les fers que nous portons ne pèſent guère.
L'Amour promet ici des jours heureux,
Et ſans alarmes ;
Il bannit les ſoins fâcheux.
Que l'Amour a de charmes,
Quand il vient avec les Jeux !

(*Silvie ſe lève avec inquiétude du ſiége de gazon où elle étoit aſſiſe ; elle ſe tire à l'écart, & va rêver ſous un épais feuillage*).

SILVIE.

QU'ÊTES-VOUS devenu, doux calme de mes ſens ?
Mille troubles ſecrets, ſans ceſſe renaiſſans,
M'agitent dans ce lieu paiſible.
Trop heureux un cœur inſenſible,
A qui l'amour eſt inconnu !
Doux calme de mes ſens, qu'êtes-vous devenu ?

(*Daphnis, voyant Silvie s'éloigner des Bergères ſes compagnes, la ſuit pour lui parler de l'amour qu'il a pour elle*).

DAPHNIS.

Je te ſuivrai toujours, trop aimable Silvie ;
Tes beaux yeux ſur mon cœur n'ont que trop de pouvoir :
Quand il m'en coûteroit le repos de ma vie,
Je ne puis trop payer le plaiſir de te voir.

SILVIE.

SILVIE.

Dans ces lieux fortunés tout doit être tranquile ;
Que ne m'y laisses-tu rêver ?
Je cherche en vain la Paix, mon soin est inutile ;
Tu m'empêches de la trouver.

DAPHNIS.

Tu veux me fuir, belle inhumaine !
Puis-je sans toi goûter les doux plaisirs
Qu'une charmante Paix ramène ?
Crains-tu d'entendre les soupirs
D'un tendre Amour dont tu causes la peine ?
Bergère insensible, as-tu peur
Que mon mal ne touche ton cœur ?

SILVIE.

Tu me dis qu'un amour extrême
Est un tourment fatal :
Pourquoi veux-tu que j'aime ?
Pourquoi me veux-tu tant de mal ?

DAPHNIS.

L'Amour de lui-même est aimable ;
C'est toi, Bergère impitoyable,
C'est toi qui dans mon cœur en veux faire un tourment :
Tu peux d'un mot favorable
En faire un plaisir charmant.
Ne te rendras-tu point à ma persévérance ?
Tu ne me réponds pas ! que me dit ton silence ?
Pourquoi frémir, en m'écoutant ?
Et qui peut de la voix t'interdire l'usage ?

SILVIE.

Si je parlois davantage,
Je ne t'en dirois pas tant.

DAPHNIS.

Ciel ! le cœur de Silvie avec le mien s'engage !
O ciel ! fut-il jamais un Berger plus content ?

SILVIE.

Ne m'offre point ton cœur, si tu ne me promets
Qu'il portera toujours une chaîne si belle.
Il vaudroit mieux n'aimer jamais
Que de ne pas aimer d'une amour éternelle.

DAPHNIS.

La frileuse hirondelle
Cherchera les frimats & craindra le retour
De la saison nouvelle,
Plutôt que je sois infidèle,
Et que j'éteigne mon amour.

SILVIE.

L'astre qui nous donne le jour
Perdra sa lumière immortelle,
Plutôt que je sois infidelle,
Et que j'éteigne mon amour.

DAPHNIS & SILVIE.

Heureux les tendres cœurs
Où l'Amour est d'intelligence
Avec la Paix & l'Innocence !
Heureux les tendres cœurs
Où l'Amour & la Paix unissent leurs douceurs !

(Les Nymphes, les Bergers & les Bergères s'intéressent au bonheur de Daphnis & de Silvie, & répètent les vers que ce Berger & cette Bergère ont chantés).

IVme. ENTRÉE.

(Une troupe de Bretons & de Bretonnes vient prendre part à la fête qui se fait devant le Temple de la Paix. Ces Peuples témoignent leur joie en dansant, & font entendre, par une chanson qui accompagne leur danse, qu'ils se proposent d'éviter les troubles de l'Amour & de conserver toujours la tranquilité dont ils jouissent).

Filles de Bretagne, Madame la Princesse de Conty, Mademoiselle de Pienne, Mademoiselle Roland, Mesdemoiselles de la Fontaine & Bréard.

Bretons, M. le Comte de Brionne; Messieurs Pécourt, Lestang, Favier l'aîné & du Mirail.

CHANSON

Chantée par deux Bretonnes.

LA Paix revient dans cet asyle;
Rien n'est si doux que ses attraits:
N'aimons jamais;
Il est trop difficile
D'unir toujours l'Amour avec la Paix.
Heureux un cœur libre & tranquile!
Tous ses desirs sont satisfaits.
N'aimons jamais;
Il est trop difficile
D'unir toujours l'Amour avec la Paix.

(Silvandre, amoureux de Climène, veut s'approcher d'elle pour lui parler ; Climène le fuit avec empressement, & paroît irritée contre ce Berger ; il en est d'autant plus surpris, qu'il croyoit être aimé de cette Bergère).

SILVANDRE.

Je ne vois dans vos yeux qu'une colère extrême :
O ciel ! quel changement !
Vous m'aviez tant promis de m'aimer constamment ;
Est-ce ainsi que l'on aime ?

CLIMÈNE.

Allez, laissez mon cœur en paix ;
Ingrat ! ne me voyez jamais.

SILVANDRE.

Je vivrois sans vous voir ! quel supplice est plus rude !
Vous m'accusez d'ingratitude !
Apprenez-moi du moins les crimes que j'ai faits.

CLIMÈNE.

Allez, laissez mon cœur en paix.

SILVANDRE.

Climène, j'ai promis de vous être fidèle ;
Fussiez-vous cent fois plus cruelle,
De nouveau je vous le promets.

CLIMÈNE.

Ingrat ! ne me voyez jamais.

SILVANDRE.

Je pourrois être ingrat ! & vous le pourriez croire !
Que devient cet amour si doux, si plein d'attraits ?...

CLIMÈNE.

N'en rappelez pas la mémoire;
Non, votre trahiſon n'en feroit que plus noire.
Allez, laiſſez mon cœur en paix;
Ingrat! ne me voyez jamais.

SILVIE, *arrêtant Climène.*

Quoi! ne veux-tu pas voir une fête ſi belle?

SILVANDRE.

Climène m'abandonne à ma douleur mortelle.

SILVIE.

Quels différends peuvent naître entre vous?
L'Amour unit vos cœurs de ſes nœuds les plus doux;
La Paix deſcend du ciel pour bannir les alarmes,
Et fait, en cent climats, régner un calme heureux:
Ne peut-elle étendre ſes charmes
Juſques dans l'empire amoureux?

SILVANDRE.

Que la colère
De ma Bergère
Eſt terrible pour moi!
Rien ne m'inſpire tant d'effroi
Que le malheur de lui déplaire.
La foudre, prête à m'accabler,
Me feroit moins trembler
Que la colère
De ma Bergère.

CLIMÈNE, *parlant à Silvie.*

Non, ne t'oppoſe point à mes reſſentimens;
Ne me contrains pas à l'entendre.

SILVIE.

Lorſqu'un amour fidèle & tendre
Vous doit donner des jours charmans;

Quel plaisir pouvez-vous prendre
A vous faire des tourmens ?

CLIMÈNE.

Ce Berger trompeur s'engage
Dans de nouvelles amours ;
S'il n'eût point été volage,
Je l'aurois aimé toujours.
L'ingrat m'a fait une offense
Dont mon cœur a profité,
Et c'est à son inconstance
Que je dois ma liberté.

Pour épouser Céphise, il devient infidèle.

SILVANDRE.

Mon père avoit dessein de m'unir avec elle ;
Mais son dessein fatal change en cet heureux jour ;
Désormais notre hymen est son unique envie.
Je perdrois plutôt la vie
Que de trahir notre amour.

SILVIE.

La colère qui te possède
Doit finir avec ton erreur.

CLIMÈNE.

Un doux calme succède
Au trouble de mon cœur.

SILVIE.

Aimez désormais sans craintes ;
Vivez exempts de soupçons,
Et changez vos tristes plaintes
En d'agréables chansons.

SILVANDRE, CLIMÈNE & SILVIE.

Ainsi qu'après l'orage
Le céleste flambeau

Sort du sombre nuage,
Et n'en est que plus beau:
Après la tempête cruelle
Qu'excitent les soupçons jaloux;
L'amour tendre & fidèle
N'en devient que plus doux.

(Les Nymphes, les Bergers & les Bergères, qui ont été témoins du raccommodement de Silvandre & de Climène, répètent ce que Silvandre, Climène & Silvie ont chanté ensemble).

Vme. ENTRÉE.

(Les Sauvages des Provinces de l'Amérique qui dépendent de la France viennent au Temple de la Paix, & font connoître, par leurs chansons & par leurs danses, le plaisir qu'ils ont d'être sous l'empire d'un Roi puissant & glorieux, qui les fait jouir d'une heureuse tranquilité).

Sauvages Américains, M. le Marquis de Moï, M. Beauchamp, Messieurs Pécourt, du Mirail, Joubert, Magny, Faure, le petit Allemand & le petit Magny.

Un Sauvage.

Nous avons traversé le vaste sein de l'onde
Pour venir rendre hommage au plus puissant des Rois:
Il préfère au bonheur d'être vainqueur du monde
La gloire de tenir dans une paix profonde
Ses ennemis vaincus cent & cent fois.

Son nom eſt révéré des nations ſauvages :
Juſqu'aux plus reculés rivages,
Tout retentit du bruit de ſes exploits.
Ah ! qu'il eſt doux de vivre ſous ſes loix !

(*Le Chœur des Sauvages répète les quatre derniers vers*).

(*Une partie des Sauvages chante au milieu des danſes des autres Sauvages*).

Chœur des Sauvages.

Dans ces lieux, il faut que tout reſſente
Le retour d'une Paix ſi charmante.
Les amans ſont les ſeuls déſormais
Que l'on doit entendre ici ſe plaindre.
Sans l'Amour & ſans ſes traits,
Tout ſeroit en paix ;
On n'auroit plus rien à craindre.

L'heureux ſort qu'un doux repos prépare
Doit charmer le cœur le plus barbare.
Les amans ſont les ſeuls déſormais
Que l'on doit entendre ici ſe plaindre.
Sans l'Amour & ſans ſes traits,
Tout ſeroit en paix ;
On n'auroit plus rien à craindre.

(*Licidas aime Amarillis, & n'a pas encore ôſé lui déclarer ſon amour. Il voit avec inquiétude qu'Alcippe eſt aſſis près de cette Bergère ; il s'écarte des autres Bergers pour rêver en liberté & pour ſoupirer en ſecret*).

LICIDAS.

DOUCE Paix qui dans ces retraites
Etabliſſez votre ſéjour,

Ah ! vos douceurs ne ſont pas faites
Pour les cœurs troublés par l'Amour !
Toute charmante que vous êtes,
Vous ne ſauriez calmer, par votre heureux retour,
Mes inquiétudes ſecrettes.
Douce Paix, qui dans ces retraites
Etabliſſez votre ſéjour,
Ah ! vos douceurs ne ſont pas faites
Pour les cœurs troublés par l'Amour !

(*Amarillis, qui a fait deſſein de fuir l'Amour & de conſerver toujours ſa liberté & ſon repos, s'éloigne d'Alcippe, qui veut lui parler de l'amour qu'il a pour elle, & s'approche, ſans y penſer, du lieu où eſt Licidas*).

ALCIPPE, *ſuivant Amarillis.*

Te plaindras-tu toujours de l'amour tendre
Qui me contraint à te ſuivre en tous lieux ?
Eſt-ce à mon cœur qu'il t'en faut prendre ?
N'en accuſe que tes beaux yeux.

LICIDAS.

Tu ne connoîs pas, inhumaine !
Tous les amans que tu tiens enchaînés ;
Ce ne ſont pas les plus infortunés
Qui t'ôſent parler de leur peine :
Tel meurt pour tes appas
Qui ne te le dit pas.

AMARILLIS.

Délivrez-vous d'une chaîne
Qui ne peut vous cauſer que de cruels tourmens :
Je vous ai dit cent fois que je hais les amans ;
Pourquoi cherchez-vous ma haîne ?

LICIDAS.

Si les Bergers que tu rends amoureux
Sont certains d'attirer ta haîne & ta colère
Je ſuis ſûr d'être malheureux ;
Je ne pourrai jamais ceſſer de te déplaire.

AMARILLIS.

Rien ne m'engagera ſous l'amoureuſe loi.
Combien d'amans manquent de foi,
Et n'en font pas de grands ſcrupules !
On s'expoſe, en aimant, à de mortels dangers ;
On ne trouve que trop d'infidèles Bergers :
Malheur aux Bergères crédules !

ALCIPPE.

Deviens ſenſible à ma langueur ;
Je t'aimerai d'une amour éternelle.
Ah ! Bergère cruelle,
Pour qui veux-tu garder ton cœur ?

LICIDAS & ALCIPPE.

Choiſis l'amant le plus fidèle ;
C'eſt moi qui dois fléchir ta barbare rigueur.
Ah ! Bergère cruelle,
Pour qui veux-tu garder ton cœur ?

AMARILLIS.

Je garde mon cœur pour moi-même ;
Il ne ſera point agité.
Quel bien vaut la douceur extrême
D'une heureuſe tranquilité ?

LICIDAS & ALCIPPE.

Dégageons-nous, s'il est possible;
Cessons d'aimer une insensible.

AMARILLIS.

N'aimons que la liberté;
Rien n'a tant de charmes:
L'amour coûte trop de larmes;
Sa plus douce félicité
N'est jamais exempte d'alarmes.
N'aimons que la liberté;
Rien n'a tant de charmes.

AMARILLIS, LICIDAS & ALCIPPE.

O bienheureuse Paix!
Rendez mon cœur tranquile;
O bienheureuse Paix!
Ne nous quittez jamais.

LICIDAS.

Sans vous, le plus grand bien est un bien inutile;
Tous les plaisirs sans vous sont imparfaits.

AMARILLIS, LICIDAS & ALCIPPE.

O bienheureuse Paix!
Rendez mon cœur tranquile;
O bienheureuse Paix!
Ne nous quittez jamais.

(*Le Chœur répète les deux derniers vers*).

DERNIÈRE ENTRÉE.

(*Les Peuples d'Afrique, qui se souviennent encore des malheurs que la guerre leur a causés, viennent au Temple de la Paix témoigner la joie qu'ils ressentent d'éprouver la clémence du vainqueur & de jouir du repos qu'il leur a donné*).

Africaines, Madame la Duchesse de Bourbon, Madame la Princesse de Conty, Mademoiselle de Blois, Mademoiselle d'Armagnac, Mademoiselle Roland, Mesdemoiselles de la Fontaine & Bréard.

Africains, M. le Comte de Brionne, Messieurs Pécourt, Lestang & Favier.

Un Africain.

QUEL bonheur pour la France
D'être sous la puissance
D'un Roi si renommé!
Le plus ardent desir dont il est animé
C'est de faire régner la paix & l'abondance.
Quel peuple n'est point alarmé,
Quand ce Héros fait tonner sa vengeance?
Malheur à qui s'expose à la foudre qu'il lance!
Qu'il est doux de le voir, quand il est désarmé!
Quel bonheur pour la France
D'être sous la puissance
D'un Roi si renommé!

(*Les Peuples d'Afrique danſent, & tous les Chœurs ſe réuniſſent pour chanter la gloire du Roi victorieux qui a donné la paix à tant de différentes nations*).

Les Chœurs.

Chantons tous ſa valeur triomphante ;
Chantons tous ſa vertu bienfaiſante :
Il ſoumet à ſes loix ſes plus fiers ennemis ;
Il prend ſoin du bonheur de ceux qu'il a ſoumis.
Que la Gloire à jamais le couronne :
Jouiſſons du repos qu'il nous donne ;
Que cent Peuples divers, comblés de ſes bienfaits ;
Prennent part, avec nous, aux plaiſirs de la Paix.

Un Africain.

Gardons-nous d'attirer ſa colère ;
Ne ſongeons déſormais qu'à lui plaire ;
Son tonnerre a laiſſé, ſur les bords Africains ;
Un exemple terrible au reſte des humains.

Les Chœurs.

Quel Empire eut jamais tant de charmes !
Sous ſes loix nous vivons ſans alarmes :
Les plus doux de ſes vœux
Sont de nous rendre heureux.

Un Sauvage & les Chœurs.

On le craint aux deux bouts de la terre ;
Et ſon nom glorieux vôle au-delà des mers ;
Il contraint le Démon de la guerre
A rentrer, pour jamais, dans le fond des enfers.

Les Chœurs.

Chantons tous ſa valeur triomphante ;
Chantons tous ſa vertu bienfaiſante.
Il ſoumet à ſes loix ſes plus fiers ennemis ;
Il prend ſoin du bonheur de ceux qu'il a ſoumis.
Que la Gloire à jamais le couronne :
Joüiſſons du repos qu'il nous donne ;
Que cent Peuples divers, comblés de ſes bienfaits,
Prennent part, avec nous, aux plaiſirs de la Paix.

Fin du Ballet.

ARMIDE,

TRAGÉDIE EN MUSIQUE;

Repréſentée par l'Académie Royale de Muſique, le 15 Février 1686.

ACTEURS

Du Prologue.

LA GLOIRE.

Troupe de Héros qui ſuivent la Gloire.

LA SAGESSE.

Troupe de Nymphes qui ſuivent la Sageſſe.

PROLOGUE.

(*Le Théâtre repréſente un Palais*).

LA GLOIRE, LA SAGESSE, Suite de la Gloire, Suite de la Sageſſe.

LA GLOIRE.

Tout doit céder dans l'univers
A l'auguſte Héros que j'aime :
L'effort des ennemis, les glaces des hyvers ;
Les rochers, les fleuves, les mers,
Rien n'arrête l'ardeur de ſa valeur extrême.

LA SAGESSE.

Tout doit céder dans l'univers
A l'auguſte Héros que j'aime :
Il ſait l'art de tenir tous les monſtres aux fers ;
Il eſt maitre abſolu de cent peuples divers,
Et plus maître encor de lui-même.

LA GLOIRE & LA SAGESSE.

Tout doit céder dans l'univers
A l'auguſte Héros que j'aime.

LA SAGESSE *& ſa Suite*.

Chantons la douceur de ſes loix.

LA GLOIRE *& sa Suite.*

Chantons ses glorieux exploits.

LA GLOIRE & LA SAGESSE.

D'une égale tendresse
Nous aimons le même vainqueur.

LA SAGESSE.

Fière Gloire, c'est vous....

LA GLOIRE.

C'est vous, douce Sagesse....

LA GLOIRE & LA SAGESSE.

C'est vous qui partagez avec moi son grand cœur.

LA GLOIRE.

Je l'emportois sur vous tant qu'a duré la guerre;
Mais dans la paix vous l'emportez sur moi:
Vous réglez en secret, avec ce sage Roi,
Le destin de toute la terre.

LA SAGESSE.

La Victoire a suivi ce Héros en tous lieux;
Mais, pour montrer son amour pour la Gloire,
Il se sert encor mieux
De la Paix que de la Victoire.

Au milieu du repos qu'il assûre aux humains,
Il fait tomber, sous ses puissantes mains,
Un monstre qu'on a cru si long-tems invincible.
On voit dans ses travaux combien il est sensible
Pour votre immortelle beauté:
Il prévient vos desirs, il passe votre attente;
L'ardeur dont il vous aime incessamment s'augmente,
Et n'a jamais tant éclaté.

Qu'un vain desir de préférence
N'altère point l'intelligence
Que ce Héros entre nous veut former :
Disputons seulement à qui sait mieux l'aimer.

(*La Gloire répète le dernier vers avec la Sagesse*).

LA GLOIRE & LA SAGESSE.

Dès qu'on le voit paroître,
De quel cœur n'est-il point le maître ?
Qu'il est doux de suivre ses pas !
Peut-on le connoître
Et ne l'aimer pas ?

(*Les Chœurs répètent les cinq derniers vers, & la Suite de la Gloire & celle de la Sagesse témoignent, par des danses, la joie qu'elles ont de voir ces deux Divinités dans une intelligence parfaite*).

LA SAGESSE.

Aimons notre Héros ; que rien ne nous sépare ;
Il nous invite aux jeux qu'on nous prépare :
Nous y verrons Renaud, malgré la volupté,
Suivre un conseil fidèle & sage ;
Nous le verrons sortir du Palais enchanté,
Où, par l'amour d'Armide, il étoit arrêté,
Et vôler où la Gloire appelle son courage.
Le grand Roi, qui partage entre nous ses desirs,
Aime à nous voir, même dans ses plaisirs.

LA GLOIRE.

Que l'éclat de son nom s'étende au bout du monde ;
Réunissons nos voix ;
Que chacun nous réponde.

LA GLOIRE, LA SAGESSE & *les Chœurs*.

Chantons la douceur de ses loix ;
Chantons ses glorieux exploits.

(La Suite de la Gloire & celle de la Sagesse continuent leur réjouissance).

Les Chœurs.

Que dans le temple de Mémoire
Son nom soit pour jamais gravé ;
C'est à lui qu'il est réservé
D'unir la Sagesse & la Gloire.

Fin du Prologue.

ACTEURS
De la Tragédie.

ARMIDE, *Magicienne, nièce d'Hidraot.*

PHÉNICE, *Confidente d'Armide.*

SIDONIE, *autre Confidente d'Armide.*

HIDRAOT, *Magicien, Roi de Damas.*

Troupe de Peuples du Royaume de Damas.

ARONTE, *Conducteur des Chevaliers qu'Armide a fait mettre aux fers.*

RENAUD, *le plus renommé des Chevaliers du Camp de Godefroy.*

ARTÉMIDORE, *un des Chevaliers captifs d'Armide, & que Renaud a délivrés.*

Un Démon transformé en Naïade.

Troupe de Démons transformés en Nymphes, en Bergers & en Bergères.

Troupe de Démons vôlans & transformés en Zéphyrs.

LA HAINE.

Suite de la Haîne, les Furies, la Cruauté, la Vengeance, la Rage, &c.

UBALDE, *Chevalier qui va chercher Renaud.*

Le Chevalier Danois, qui va avec Ubalde chercher Renaud.

Un Démon ſous la figure de Lucinde, fille Danoiſe, aimée du Chevalier Danois.

Troupe de Démons transformés en habitans champêtres de l'Iſle où Armide retient Renaud enchanté.

Un Démon ſous la figure de Méliſſe, fille Italienne, aimée d'Ubalde.

Les Plaiſirs.

Troupe de Démons qui paroiſſent ſous la figure d'amans fortunés & d'amantes heureuſes qui accompagnent Renaud dans le Palais enchanté.

Troupe de Démons vôlans qui détruiſent le Palais enchanté.

ARMIDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente une grande place ornée d'un arc de triomphe).

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE.

PHÉNICE.

DANS un jour de triomphe, au milieu des plaisirs,
Qui peut vous inspirer une sombre tristesse ?
La gloire, la grandeur, la beauté, la jeunesse,
Tous les biens comblent vos desirs.

SIDONIE.

Vous allumez une fatale flâme
Que vous ne reſſentez jamais :
L'Amour n'ôſe troubler la paix
Qui règne dans votre âme.

PHÉNICE & SIDONIE.

Quel ſort a plus d'appas ?
Et qui peut être heureux, ſi vous ne l'êtes pas ?

PHÉNICE.

Si la guerre aujourd'hui fait craindre ſes ravages,
C'eſt aux bords du Jourdain qu'ils doivent s'arrêter :
Nos tranquiles rivages
N'ont rien à redouter.

SIDONIE.

Les enfers, s'il le faut, prendront pour nous les armes,
Et vous ſavez leur impoſer la loi.

PHÉNICE.

Vos yeux n'ont eu beſoin que de leurs propres charmes
Pour affoiblir le camp de Godefroi.

SIDONIE.

Ses plus vaillans guerriers, contre vous ſans défenſe,
Sont tombés en votre puiſſance.

ARMIDE.

Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous.
Renaud,

Renaud, pour qui ma haîne a tant de violence,
L'indomptable Renaud échappe à mon courroux.
Tout le camp ennemi pour moi devient sensible,
Et lui seul, toujours invincible,
Fit gloire de me voir d'un œil indifférent.
Il est dans l'âge aimable où sans effort on aime...
Non, je ne puis manquer, sans un dépit extrême,
La conquête d'un cœur si superbe & si grand.

SIDONIE.

Qu'importe qu'un captif manque à votre victoire ?
On en voit dans vos fers assez d'autres témoins;
Et pour un esclave de moins,
Un triomphe si beau perdra peu de sa gloire.

PHÉNICE.

Pourquoi voulez-vous songer
A ce qui peut vous déplaire ?
Il est plus sûr de se venger
Par l'oubli que par la colère.

ARMIDE.

Les enfers ont prédit cent fois
Que contre ce guerrier nos armes seront vaines,
Et qu'il vaincra nos plus grands Rois.
Ah! qu'il me seroit doux de l'accabler de chaînes,
Et d'arrêter le cours de ses exploits!
Que je le hais! que son mépris m'outrage!
Qu'il sera fier d'éviter l'esclavage
Où je tiens tant d'autres héros!
Incessamment son importune image
Malgré moi trouble mon repos.

Un songe affreux m'inspire une fureur nouvelle
Contre ce funeste ennemi.

J'ai cru le voir, j'en ai frémi ;
J'ai cru qu'il me frappoit d'une atteinte mortelle.
Je suis tombée aux pieds de ce cruel vainqueur :
Rien ne fléchissoit sa rigueur ;
Et, par un charme inconcevable,
Je me sentois contrainte à le trouver aimable
Dans le fatal moment qu'il me perçoit le cœur.

SIDONIE.

Vous troublez-vous d'une image légère
Que le sommeil produit ?
Le beau jour qui vous luit
Doit dissiper cette vaine chimère,
Ainsi qu'il a détruit
Les ombres de la nuit.

SCÈNE II.

HIDRAOT, ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE, Suite d'Hidraot.

HIDRAOT.

Armide, que le sang qui m'unit avec vous
Me rend sensible aux soins que l'on prend pour vous plaire !
Que votre triomphe m'est doux !
Que j'aime à voir briller le beau jour qui l'éclaire !
Je n'aurois plus de vœux à faire
Si vous choisissiez un époux.
Je vois de près la mort qui me menace,
Et bientôt l'âge qui me glace

Va m'accabler sous son pesant fardeau.
C'est le dernier bien où j'aspire
Que de voir votre hymen promettre à cet Empire
Des Rois formés d'un sang si beau :
Sans me plaindre du sort, je cesserai de vivre,
Si ce doux espoir peut me suivre
Dans l'affreuse nuit du tombeau.

ARMIDE.

La chaîne de l'hymen m'étonne ;
Je crains les plus aimables nœuds.
Ah ! qu'un cœur devient malheureux,
Quand la liberté l'abandonne !

HIDRAOT.

Pour vous, quand il vous plaît, tout l'enfer est armé :
Vous êtes plus savante en mon art que moi-même :
De grands Rois à vos pieds mettent leur diadême ;
Qui vous voit un moment, est pour jamais charmé.
Pouvez-vous mieux goûter votre bonheur extrême
Qu'avec un époux qui vous aime,
Et qui soit digne d'être aimé ?

ARMIDE.

Contre mes ennemis à mon gré je déchaîne
Le noir empire des enfers ;
L'Amour met des Rois dans mes fers :
Je suis de mille amans maitresse souveraine ;
Mais je fais mon plus grand bonheur
D'être maitresse de mon cœur.

HIDRAOT.

Bornez-vous vos desirs à la gloire cruelle
Des maux que fait votre beauté ?

Ne ferez-vous jamais votre félicité
Du bonheur d'un amant fidèle ?

ARMIDE.

Si je dois m'engager un jour,
Au moins vous devez croire
Qu'il faudra que ce soit la Gloire
Qui livre mon cœur à l'Amour.
Pour devenir mon maître,
Ce n'est point assez d'être Roi :
Ce sera la valeur qui me fera connoître
Celui qui mérite ma foi.
Le vainqueur de Renaud, si quelqu'un le peut être,
Sera digne de moi.

SCÈNE III.

HIDRAOT, ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE; troupes de Peuples du Royaume de Damas.

(*Les Peuples du Royaume de Damas témoignent, par des danses & par des chants, la joie qu'ils ont de l'avantage que la beauté de cette Princesse a remporté sur les Chevaliers du camp de Godefroi*).

HIDRAOT.

Armide est encor plus aimable
Qu'elle n'est redoutable.
Que son triomphe est glorieux !

Ses charmes les plus forts ſont ceux de ſes beaux
yeux.
Elle n'a pas beſoin d'emprunter l'art terrible
Qui ſait, quand il lui plaît, faire armer les enfers :
Sa beauté trouve tout poſſible ;
Nos plus fiers ennemis gémiſſent dans ſes fers.

HIDRAOT & *le Chœur.*

Armide eſt encor plus aimable
Qu'elle n'eſt redoutable.
Que ſon triomphe eſt glorieux !
Ses charmes les plus forts ſont ceux de ſes beaux
yeux.

PHÉNICE & *le Chœur.*

Suivons Armide, & chantons ſa victoire ;
Tout l'univers retentit de ſa gloire.

PHÉNICE.

Nos ennemis, affoiblis & troublés,
N'étendront plus le progrès de leurs armes.
Ah ! quel bonheur ! nos deſirs ſont comblés ;
Sans nous coûter ni de ſang ni de larmes.

Le Chœur.

Suivons Armide, & chantons ſa victoire ;
Tout l'univers retentit de ſa gloire.

PHÉNICE.

L'ardent Amour, qui la ſuit en tous lieux ;
S'attache aux cœurs qu'elle veut qu'il enflâme ;
Il eſt content de régner dans ſes yeux,
Et n'ôſe encor paſſer juſqu'à ſon âme.

Le Chœur.

Suivons Armide, & chantons ſa victoire;
Tout l'univers retentit de ſa gloire.

SIDONIE *& le Chœur.*

Que la douceur d'un triomphe eſt extrême,
Quand on n'en doit tout l'honneur qu'à ſoi-même!

SIDONIE.

Nous n'avons point fait armer nos Soldats;
Sans leur ſecours, Armide eſt triomphante:
Tout ſon pouvoir eſt dans ſes doux appas;
Rien n'eſt ſi fort que ſa beauté charmante.

Le Chœur.

Que la douceur d'un triomphe eſt extrême,
Quand on n'en doit tout l'honneur qu'à ſoi-même!

SIDONIE.

La belle Armide a ſu vaincre aiſément
Les fiers guerriers plus craints que le tonnerre;
Et ſes regards ont, en moins d'un moment,
Donné des loix aux vainqueurs de la terre.

Le Chœur.

Que la douceur d'un triomphe eſt extrême,
Quand on n'en doit tout l'honneur qu'à ſoi-même!

(Le triomphe d'Armide eſt interrompu par l'arrivée d'Aronte, qui avoit été chargé de la conduite des Chevaliers captifs, & qui revient bleſſé & tenant à la main un tronçon d'épée).

SCÈNE IV.

ARONTE, HIDRAOT, ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE; troupe de Peuples de Damas.

ARONTE.

O ciel! ô disgrâce cruelle!
Je conduisois vos captifs avec soin.
J'ai tout tenté pour vous marquer mon zèle;
Mon sang qui coule en est témoin.

ARMIDE.

Mais où sont mes captifs?

ARONTE.

Un guerrier indomptable
Les a délivrés tous.

ARMIDE & HIDRAOT.

Un seul guerrier! que dites-vous?
Ciel!

ARONTE.

De nos ennemis c'est le plus redoutable;
Nos plus vaillans soldats sont tombés sous ses coups;
Rien ne peut résister à sa valeur extrême....

ARMIDE.

O ciel! c'est Renaud.

ARONTE.

C'est lui-même.

ARMIDE & HIDRAOT.

Pourſuivons juſqu'au trépas
L'ennemi qui nous offenſe ;
Qu'il n'échappe pas
A notre vengeance.

Le Chœur.

Pourſuivons juſqu'au trépas
L'ennemi qui nous offenſe ;
Qu'il n'échappe pas
A notre vengeance.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le Théâtre change, & représente une campagne, où une rivière forme une isle agréable).

SCÈNE PREMIÈRE.

ARTÉMIDORE, RENAUD.

ARTÉMIDORE.

Invincible Héros, c'est par votre courage
Que j'échappe aux rigueurs d'un funeste esclavage.
Après ce généreux secours,
Puis-je me dispenser de vous suivre toujours?

RENAUD.

Allez, allez remplir ma place
Aux lieux d'où mon malheur me chasse.
Le fier Gernand m'a contraint à punir
Sa téméraire audace :
D'une indigne prison Godefroy me menace,
Et de son camp m'oblige à me bannir.
Je m'en éloigne avec contrainte :
Heureux si j'avois pu consacrer mes exploits
A délivrer la Cité sainte
Qui gémit sous de dures loix!

Suivez les guerriers qu'un beau zèle
Presse de signaler leur valeur & leur foi ;
Cherchez une gloire immortelle ;
Je veux dans mon exil n'envelopper que moi.

ARTÉMIDORE.

Sans vous, que peut-on entreprendre ?
Celui qui vous bannit ne pourra se défendre
De souhaiter votre retour.
S'il faut que je vous quitte, au moins ne puis-je apprendre
En quels lieux vous allez choisir votre séjour ?

RENAUD.

Le repos me fait violence ;
La seule Gloire a pour moi des appas :
Je prétends adresser mes pas
Où la Justice & l'Innocence
Auront besoin du secours de mon bras.

ARTÉMIDORE.

Fuyez les lieux où règne Armide,
Si vous cherchez à vivre heureux ;
Pour le cœur le plus intrépide
Elle a des charmes dangereux.

C'est une ennemie implacable ;
Evitez ses ressentimens :
Puisse le ciel, à mes vœux favorable,
Vous garantir de ses enchantemens.

RENAUD.

Par une heureuse indifférence,
Mon cœur s'est dérobé sans peine à sa puissance ;

Je la vis ſeulement d'un regard curieux.
Eſt-il plus mal-aiſé d'éviter ſa vengeance
Que d'échapper au pouvoir de ſes yeux ?

J'aime la liberté ; rien ne m'a pu contraindre
A m'engager juſqu'à ce jour.
Quand on peut mépriſer le charme de l'amour,
Quels enchantemens peut-on craindre ?

SCÈNE II.

HIDRAOT, ARMIDE.

HIDRAOT.

Arrêtons-nous ici ; c'eſt dans ce lieu fatal
Que la fureur qui nous anime
Ordonne à l'Empire infernal
De conduire notre victime.

ARMIDE.

Que l'enfer aujourd'hui tarde à ſuivre nos loix !

HIDRAOT.

Pour achever le charme, il faut unir nos voix.

HIDRAOT & ARMIDE.

Eſprits de haîne & de rage,
Démons, obéiſſez-nous ;
Livrez à notre courroux
L'ennemi qui nous outrage.

Esprits de haîne & de rage,
Démons, obéissez-nous.

ARMIDE.

Démons affreux, cachez-vous
Sous une agréable image ;
Enchantez ce fier courage
Par les charmes les plus doux.

HIDRAOT & ARMIDE.

Esprits de haîne & de rage,
Démons, obéissez-nous.

(*Armide apperçoit Renaud qui s'approche des bords de la rivière*).

ARMIDE.

Dans le piége fatal notre ennemi s'engage.

HIDRAOT.

Nos soldats sont cachés dans le prochain bocage ;
Il faut que sur Renaud ils viennent fondre tous.

ARMIDE.

Cette victime est mon partage ;
Laissez-moi l'immoler ; laissez-moi l'avantage
De voir ce cœur superbe expirer de mes coups.

(*Hidraot & Armide se retirent*).

(*Renaud s'arrête pour considérer les bords du fleuve, & quitte une partie de ses armes pour prendre le frais*).

SCÈNE III.

RENAUD, *seul.*

PLUS j'obſerve ces lieux, & plus je les admire;
Ce fleuve coule lentement,
Et s'éloigne à regret d'un ſéjour ſi charmant:
Les plus aimables fleurs & le plus doux zéphyre
Parfument l'air qu'on y reſpire.
Non, je ne puis quitter des rivages ſi beaux:
Un ſon harmonieux ſe mêle au bruit des eaux;
Les oiſeaux enchantés ſe taiſent pour l'entendre.
Des charmes du ſommeil j'ai peine à me défendre;
Ce gazon, cet ombrage frais,
Tout m'invite au repos ſous ce feuillage épais.

(*Renaud s'endort ſur un gazon au bord de la rivière*).

SCÈNE IV.

RENAUD, *endormi;* une Naïade qui ſort du fleuve; troupe de Nymphes, troupe de Bergers, troupe de Bergères.

Une Naïade.

AU tems heureux où l'on ſait plaire
Qu'il eſt doux d'aimer tendrement!

Pourquoi dans les périls, avec empreſſement ;
Chercher d'un vain honneur l'éclat imaginaire ?
Pour une trompeuſe chimère
Faut-il quitter un bien charmant ?
Au tems heureux où l'on ſait plaire
Qu'il eſt doux d'aimer tendrement !

Le Chœur.

Ah ! quelle erreur, quelle folie
De ne pas jouir de la vie !
C'eſt aux Jeux, c'eſt aux Amours
Qu'il faut donner les beaux jours.

(*Les Démons, ſous la figure des Nymphes, des Bergers & des Bergères, enchantent Renaud, & l'enchaînent, durant ſon ſommeil, avec des guirlandes de fleurs*).

Une Bergère.

On s'étonneroit moins que la ſaiſon nouvelle
Revînt ſans amener les fleurs & les zéphyrs,
Que de voir de nos ans la ſaiſon la plus belle
Sans l'Amour & ſans les Plaiſirs.
Laiſſons au tendre Amour la jeuneſſe en partage ;
La Sageſſe a ſon tems ; il ne vient que trop tôt :
Ce n'eſt pas être ſage
D'être plus ſage qu'il ne faut.

Les Chœurs.

Ah ! quelle erreur, quelle folie
De ne pas jouir de la vie !
C'eſt aux Jeux, c'eſt aux Amours
Qu'il faut donner les beaux jours.

SCÈNE V.

ARMIDE; RENAUD, *endormi.*

ARMIDE, *tenant un dard à la main.*

Enfin, il eſt en ma puiſſance,
Ce fatal ennemi, ce ſuperbe vainqueur;
Le charme du ſommeil le livre à ma vengeance;
Je vais percer ſon invincible cœur.
Par lui, tous mes captifs ſont ſortis d'eſclavage.
Qu'il éprouve toute ma rage....

(*Armide va pour frapper Renaud, & ne peut exécuter le deſſein qu'elle a de lui ôter la vie*).

Quel trouble me ſaiſit! qui me fait héſiter?
Qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire?
Frappons.... Ciel! qui peut m'arrêter?
Achevons... je frémis! Vengeons-nous... je ſoupire!
Eſt-ce ainſi que je dois me venger aujourd'hui!
Ma colère s'éteint, quand j'approche de lui:
Plus je le vois, plus ma fureur eſt vaine;
Mon bras tremblant ſe refuſe à ma haîne.
Ah! quelle cruauté de lui ravir le jour!
A ce jeune Héros tout cède ſur la terre.
Qui croiroit qu'il fût né ſeulement pour la guerre?
Il ſemble être fait pour l'amour.
Ne puis-je me venger à moins qu'il ne périſſe?
Eh! ne ſuffit-il pas que l'Amour le puniſſe?
Puiſqu'il n'a pu trouver mes yeux aſſez charmans,
Qu'il m'aime, au moins, par mes enchantemens;
Que, s'il ſe peut, je le haïſſe.

Venez, ſecondez mes deſirs ;
Démons, transformez-vous en d'aimables zéphyrs.
Je cède à ce vainqueur ; la pitié me ſurmonte :
Cachez ma foibleſſe & ma honte
Dans les plus reculés déſerts ;
Vôlez, conduiſez-nous au bout de l'univers.

(*Les Démons, transformés en Zéphyrs, enlèvent Renaud & Armide*).

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

(Le Théâtre change & représente un désert).

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMIDE, *seule.*

Ah ! si la liberté me doit être ravie,
Est-ce à toi d'être mon vainqueur ?
Trop funeste ennemi du bonheur de ma vie,
Faut-il que, malgré moi, tu règnes dans mon cœur ?
Le desir de ta mort fut ma plus chère envie ;
Comment as-tu changé ma colère en langueur ?
En vain de mille amans je me voyois suivie ;
Aucun n'a fléchi ma rigueur.
Se peut-il que Renaud tienne Armide asservie !
Ah ! si la liberté me doit être ravie,
Est-ce à toi d'être mon vainqueur ?
Trop funeste ennemi du bonheur de ma vie,
Faut-il que, malgré moi, tu règnes dans mon cœur ?

SCÈNE II.

ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE.

PHÉNICE.

Que ne peut point votre art ? la force en est extrême,
Quel prodige ! quel changement !

Renaud, qui fut si fier, vous aime ;
On n'a jamais aimé si tendrement.

SIDONIE.

Montrez-vous à ses yeux ; soyez témoin vous-même
Du merveilleux effet de votre enchantement.

ARMIDE.

L'enfer n'a pas encor rempli mon espérance ;
Il faut qu'un nouveau charme assûre ma vengeance.

SIDONIE.

Sur des bords séparés du séjour des humains ;
Qui peut arracher de vos mains
Un ennemi qui vous adore ?
Vous enchantez Renaud ; que craignez-vous encore ?

ARMIDE.

Hélas ! c'est mon cœur que je crains.

Votre amitié dans mon sort s'intéresse ;
Je vous ai fait conduire avec moi dans ces lieux :
Au reste des mortels je cache ma foiblesse ;
Je n'en veux rougir qu'à vos yeux.

De mes plus doux regards Renaud sut se défendre :
Je ne pus engager ce cœur fier à se rendre ;
Il m'échappa, malgré mes soins.
Sous le nom du dépit l'Amour vint me surprendre,
Lorsque je m'en gardois le moins.
Plus Renaud m'aimera, moins je serai tranquile ;
J'ai résolu de le haïr :
Je n'ai tenté jamais rien de si difficile ;
Je crains que, pour forcer mon cœur à m'obéir,
Tout mon art ne soit inutile.

PHÉNICE.

Que votre art seroit beau ! qu'il seroit admiré,

S'il ſavoit garantir des troubles de la vie!
Heureux qui peut être aſſuré
De diſpoſer de ſon cœur à ſon gré!
C'eſt un ſecret digne d'envie;
Mais de tous les ſecrets c'eſt le plus ignoré.

SIDONIE.

La haîne eſt affreuſe & barbare:
L'Amour contraint les cœurs dont il s'empare
A ſouffrir des maux rigoureux.
Si votre ſort eſt en votre puiſſance,
Faites choix de l'indifférence;
Elle aſſûre un repos heureux.

ARMIDE.

Non, non; il ne m'eſt plus poſſible
De paſſer de mon trouble en un état paiſible;
Mon cœur ne ſe peut plus calmer.
Renaud m'offenſe trop; il n'eſt que trop aimable;
C'eſt pour moi déſormais un choix indiſpenſable
De le haïr ou de l'aimer.

PHÉNICE.

Vous n'avez pu haïr ce héros invincible,
Lorſqu'il étoit le plus terrible
De tous vos ennemis.
Il vous aime; l'Amour l'enchaîne:
Garderiez-vous mieux votre haîne
Contre un amant ſi tendre & ſi ſoumis?

ARMIDE.

Il m'aime? quel amour! ma honte s'en augmente.
Dois-je être aimée ainſi? puis-je en être contente?
C'eſt un vain triomphe, un faux bien.
Hélas! que ſon amour eſt différent du mien!
J'ai recours aux enfers pour allumer ſa flâme;

C'est l'effort de mon art qui peut tout sur son âme ;
Ma foible beauté n'y peut rien.
Par son propre mérite il suspend ma vengeance ;
Sans secours, sans effort, même sans qu'il y pense,
Il enchaîne mon cœur d'un trop charmant lien.
Hélas ! que mon amour est différent du sien !

Quelle vengeance ai-je à prétendre,
Si je le veux aimer toujours ?
Quoi ! céder sans rien entreprendre !
Non, il faut appeler la Haîne à mon secours.

L'horreur de ces lieux solitaires
Par mon art va se redoubler.
Détournez vos regards de mes affreux mystères,
Et sur-tout empêchez Renaud de me troubler.

SCÈNE III.

ARMIDE, *seule.*

Venez, venez, Haîne implacable ;
Sortez du gouffre épouvantable
Où vous faites régner une éternelle horreur :
Sauvez-moi de l'Amour ; rien n'est si redoutable ;
Contre un ennemi trop aimable
Rendez-moi mon courroux, rallumez ma fureur.
Venez, venez, Haîne implacable ;
Sortez du gouffre épouvantable
Où vous faites régner une éternelle horreur.

(*La Haîne sort des enfers accompagnée des Furies, de la Cruauté, de la Vengeance, de la Rage & des Passions qui dépendent de la Haîne*).

SCÈNE IV.

ARMIDE, LA HAINE, Suite de la Haîne.

LA HAINE.

JE réponds à tes vœux ; ta voix s'eſt fait entendre
Juſques dans le fond des enfers.
Pour toi, contre l'Amour, je vais tout entreprendre ;
Et quand on veut bien s'en défendre,
On peut ſe garantir de ſes indignes fers.

LA HAINE *& ſa Suite.*

Plus on connoît l'Amour, & plus on le déteſte ;
Détruiſons ſon pouvoir funeſte ;
Rompons ſes nœuds, déchirons ſon bandeau ;
Brûlons ſes traits, éteignons ſon flambeau.

(*Le Chœur répète les quatre derniers vers*).

(*La Suite de la Haîne s'empreſſe à briſer & à brûler les armes dont l'Amour ſe ſert*).

LA HAINE *& ſa Suite.*

Amour, ſors pour jamais, ſors d'un cœur qui te chaſſe ;
Que la Haîne règne en ta place ;
Tu fais trop ſouffrir ſous ta loi :
Non, tout l'enfer n'a rien de ſi cruel que toi.

(*La Suite de la Haîne témoigne qu'elle ſe prépare avec plaiſir à triompher de l'Amour*).

LA HAINE, *s'approchant d'Armide.*

Sors, ſors du ſein d'Armide ; Amour, briſe ta chaîne.

ARMIDE.

Arrête, arrête, affreuse Haîne ;
Laisse-moi sous les loix d'un si charmant vainqueur ;
Laisse-moi ; je renonce à ton secours horrible :
Non, non, n'achève pas ; non, il n'est pas possible
De m'ôter mon amour sans m'arracher le cœur.

LA HAINE.

N'implores-tu mon assistance
Que pour mépriser ma puissance ?
Suis l'Amour, puisque tu le veux,
Infortunée Armide ;
Suis l'Amour qui te guide
Dans un abime affreux.
Sur ces bords écartés c'est en vain que tu caches
Le héros dont ton cœur s'est trop laissé toucher :
La Gloire, à qui tu l'arraches,
Doit bientôt te l'arracher ;
Malgré tes soins, au mépris de tes larmes,
Tu le verras échapper à tes charmes.
Tu me rappelleras, peut-être, dès ce jour,
Et ton attente sera vaine ;
Je vais te quitter sans retour :
Je ne te puis punir d'une plus rude peine
Que de t'abandonner pour jamais à l'Amour.

(*La Haîne & sa Suite s'abîment*).

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

UBALDE & le Chevalier Danois.

(*Ubalde porte un bouclier de diamant & tient un sceptre d'or, qui lui ont été donnés par un Magicien pour dissiper les enchantemens d'Armide & pour délivrer Renaud*).

(*Le Chevalier Danois porte une épée qu'il doit présenter à Renaud*).

(*Une vapeur s'élève & se répand dans le désert qui a paru au troisième Acte. Des antres & des abîmes s'ouvrent, & il en sort des bêtes farouches & des monstres épouvantables*).

UBALDE *& le Chevalier Danois.*

Nous ne trouvons par-tout que des gouffres ouverts ;
Armide a dans ces lieux transporté les enfers.
Ah ! que d'objets horribles !
Que de monstres terribles !

(Le Chevalier Danois attaque les monstres ; Ubalde le retient & lui montre le sceptre d'or qu'il porte, & qui leur a été donné pour dissiper les enchantemens).

UBALDE.

Celui qui nous envoye a prévu ce danger,
Et nous a montré l'art de nous en dégager.
Ne craignons point Armide ni ses charmes ;
Par ce secours, plus puissant que nos armes,
Nous en serons aisément garantis.
Laissez-nous un libre passage,
Monstres ; allez cacher votre inutile rage
Dans l'abîme profond d'où vous êtes sortis.

(Les monstres s'abîment, la vapeur se dissipe, le désert disparoît & se change en une campagne agréable, bordée d'arbres chargés de fruits & arrosée de ruisseaux).

Le Chevalier Danois.

Allons chercher Renaud ; le ciel nous favorise
Dans notre pénible entreprise.
Ce qui peut flatter nos desirs,
Doit à son tour tenter de nous surprendre ;
C'est désormais du charme des plaisirs
Que nous aurons à nous défendre.

UBALDE *& le Chevalier Danois.*

Redoublons nos soins, gardons-nous
Des périls agréables ;
Les enchantemens les plus doux
Sont les plus redoutables.

UBALDE.

On voit d'ici le séjour enchanté
D'Armide & du héros qu'elle aime.

Dans

Dans ce palais Renaud eſt arrêté
Par un charme fatal dont la force eſt extrême :
C'eſt là que ce vainqueur, ſi fier, ſi redouté,
Oubliant tout juſqu'à lui-même,
Eſt réduit à languir, avec indignité,
Dans une molle oiſiveté.

Le Chevalier Danois.

En vain tout l'enfer s'intéreſſe
Dans l'amour qui ſéduit un cœur ſi glorieux.
Si ſur ce bouclier Renaud tourne les yeux,
Il rougira de ſa foibleſſe,
Et nous l'engagerons à partir de ces lieux.

SCÈNE II.

UBALDE, le Chevalier Danois; un Démon ſous la figure de Lucinde, fille Danoiſe, aimée du Chevalier Danois; troupe de Démons transformés en habitans champêtres de l'Iſle qu'Armide a choiſie pour y retenir Renaud enchanté.

LUCINDE.

VOICI la charmante retraite
De la félicité parfaite;
Voici l'heureux ſéjour
Des Jeux & de l'Amour.

Le Chœur.

Voici la charmante retraite
De la félicité parfaite ;
Voici l'heureux séjour
Des Jeux & de l'Amour.

(*Les Habitans champêtres dansent*).

UBALDE, *parlant au Chevalier Danois.*

Allons, qui vous retient encore ?
Allons, c'est trop nous arrêter.

Le Chevalier Danois.

Je vois la Beauté que j'adore ;
C'est elle, je n'en puis douter.

LUCINDE *& le Chœur.*

Jamais dans ces beaux lieux notre attente n'est vaine ;
Le bien que nous cherchons se vient offrir à nous ;
Et pour l'avoir trouvé sans peine,
Nous ne l'en trouvons pas moins doux.

Le Chœur.

Voici la charmante retraite
De la félicité parfaite ;
Voici l'heureux séjour
Des Jeux & de l'Amour.

LUCINDE, *parlant au Chevalier Danois.*

Enfin, je vois l'amant pour qui mon cœur soupire ;
Je retrouve le bien que j'ai tant souhaité.

Le Chevalier Danois.

Puis-je voir ici la Beauté
Qui m'a ſoumis à ſon empire ?

UBALDE.

Non ; ce n'eſt qu'un charme trompeur
Dont il faut garder votre cœur.

Le Chevalier Danois.

Si loin des bords glacés où vous prîtes naiſſance ;
Qui peut vous offrir à mes yeux ?

LUCINDE.

Par une magique puiſſance
Armide m'a conduite en ces aimables lieux,
Et je vivois dans la douce eſpérance
D'y voir bientôt ce que j'aime le mieux.
Goûtons les doux plaiſirs que pour nos cœurs fidèles
Dans cet heureux ſéjour l'Amour a préparés ;
Le devoir, par des loix cruelles,
Ne nous a que trop ſéparés.

UBALDE.

Fuyez, faites-vous violence.

Le Chevalier Danois.

L'Amour ne me le permet pas ;
Contre de ſi charmans appas
Mon cœur eſt ſans défenſe.

UBALDE.

Eſt-ce là cette fermeté
Dont vous vous êtes tant vanté ?

Le Chevalier Danois & Lucinde.

Jouiſſons d'un bonheur extrême,
Eh ! quel autre bien peut valoir
Le plaiſir de voir ce qu'on aime ?
Eh ! quel autre bien peut valoir
Le plaiſir de vous voir ?

UBALDE.

Malgré la puiſſance infernale ;
Malgré vous-même, il faut vous détromper :
Ce ſceptre d'or peut diſſiper
Une erreur ſi fatale.

(*Ubalde touche Lucinde avec le ſceptre d'or qu'il tient ; & Lucinde diſparoît auſſi-tôt*).

SCÈNE III.

UBALDE, le Chevalier Danois.

Le Chevalier Danois.

Je tourne en vain mes yeux de toutes parts ;
Je ne vois plus cette Beauté ſi chère ;
Elle échappe à mes regards
Comme une vapeur légère.

UBALDE.

Ce que l'Amour a de charmant
N'eſt qu'une illuſion qui ne laiſſe après elle
Qu'une honte éternelle.
Ce que l'Amour a de charmant
N'eſt qu'un funeſte enchantement.

Le Chevalier Danois.

Je vois le danger où s'expose
Un tœur qui ne fuit pas un charme si puissant.
Que vous êtes heureux, si vous êtes exempt
Des foiblesses que l'Amour cause !

UBALDE.

Non, je n'ai point gardé mon cœur jusqu'à ce jour :
Près de l'objet que j'aime il m'étoit doux de vivre ;
Mais quand la Gloire ordonne de la suivre,
Il faut laisser gémir l'Amour.

Des charmes les plus forts la raison me dégage.
Rien ne nous doit ici retenir davantage :
Profitons des conseils que l'on nous a donnés.

SCÈNE IV.

UBALDE, le Chevalier Danois; un Démon sous la figure de Mélisse, fille Italienne, aimée d'Ubalde.

MÉLISSE.

D'où vient que vous vous détournez
De ces eaux & de cet ombrage ?
Goûtez un doux repos, étrangers fortunés ;
Délassez-vous ici d'un pénible voyage :
Un favorable sort vous appelle au partage
Des biens qui nous sont destinés.

UBALDE.

Est-ce vous, charmante Mélisse ?

MÉLISSE.

Est-ce vous, cher amant ? est-ce vous que je voi ?

UBALDE & MÉLISSE.

Au rapport de mes sens je n'ôse ajouter foi.
Se peut-il qu'en ces lieux l'Amour nous réunisse ?

MÉLISSE.

Est-ce vous, cher amant ? est-ce vous que je voi ?

UBALDE.

Est-ce vous, charmante Mélisse ?

Le Chevalier Danois.

Non ; ce n'est qu'un charme trompeur
Dont il faut garder votre cœur.
Fuyez, faites-vous violence.

MÉLISSE.

Pourquoi faut-il encor m'arracher mon amant ?
Faut-il ne nous voir qu'un moment,
Après une si longue absence ?
Je ne puis consentir à votre éloignement ;
Je n'ai que trop souffert un si cruel tourment ;
Et je mourrai, s'il recommence.

UBALDE & MÉLISSE.

Faut-il ne nous voir qu'un moment,
Après une si longue absence ?

Le Chevalier Danois.

Est-ce là cette fermeté
Dont vous vous êtes tant vanté ?
Sortez de votre erreur, la raison vous appelle.

UBALDE.

Ah ! que la raison est cruelle !
Si je suis abusé, pourquoi m'en avertir ?
Que mon erreur me paroît belle !
Que je serois heureux de jamais n'en sortir !

Le Chevalier Danois.

J'aurai soin, malgré vous, de vous en garantir.

(*Le Chevalier Danois ôte le sceptre d'or des mains d'Ubalde; il en touche Mélisse & la fait disparoître*).

UBALDE.

Que devient l'objet qui m'enflâme ?
Mélisse disparoît soudain !
Ciel ! faut-il qu'un fantôme vain
Cause tant de trouble à mon âme ?

Le Chevalier Danois.

Ce que l'Amour a de charmant
N'est qu'une illusion qui ne laisse après elle
Qu'une honte éternelle.
Ce que l'Amour a de charmant
N'est qu'un funeste enchantement.

UBALDE & *le Chevalier Danois.*

Ce que l'Amour a de charmant
N'est qu'un funeste enchantement.

UBALDE.

D'une nouvelle erreur ſongeons à nous défendre ;
Evitons de trompeurs attraits.
Ne nous détournons plus du chemin qu'il faut prendre
Pour arriver à ce Palais.

UBALDE *& le Chevalier Danois.*

Fuyons les douceurs dangereuſes
Des illuſions amoureuſes :
On s'égare, quand on les ſuit ;
Heureux qui n'en eſt pas ſéduit !

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

(Le Théâtre change & repréſente le Palais enchanté d'Armide),

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMIDE, RENAUD.

RENAUD, *ſans armes & paré de guirlandes de fleurs.*

ARMIDE, vous m'aller quitter !

ARMIDE.

J'ai beſoin des enfers, je vais les conſulter ;
Mon art veut de la ſolitude.
L'amour que j'ai pour vous cauſe l'inquiétude
Dont mon cœur ſe ſent agiter.

RENAUD.

Armide, vous m'allez quitter !

ARMIDE.

Voyez en quels lieux je vous laiſſe.

RENAUD.

Puis-je rien voir que vos appas ?

ARMIDE.

Les plaisirs vous suivront sans cesse.

RENAUD.

En est-il où vous n'êtes pas ?

ARMIDE.

Un noir pressentiment me trouble & me tourmente ;
Il m'annonce un malheur que je veux prévenir ;
Et plus notre bonheur m'enchante,
Plus je crains de le voir finir.

RENAUD.

D'une vaine terreur pouvez-vous être atteinte,
Vous qui faites trembler le ténébreux séjour ?

ARMIDE.

Vous m'apprenez à connoître l'Amour ;
L'Amour m'apprend à connoître la crainte.
Vous brûliez pour la Gloire avant que de m'aimer ;
Vous la cherchiez par-tout d'une ardeur sans égale :
La Gloire est une rivale
Qui doit toujours m'alarmer.

RENAUD.

Que j'étois insensé de croire
Qu'un vain laurier, donné par la Victoire,
De tous les biens fût le plus précieux !
Tout l'éclat dont brille la Gloire

Vaut-il un regard de vos yeux ?
Eſt-il un bien ſi charmant & ſi rare
Que celui dont l'Amour veut combler mon eſpoir ?

ARMIDE.

La ſévère raiſon & le devoir barbare
Sur les héros n'ont que trop de pouvoir.

RENAUD.

Plus je ſuis amoureux, plus la raiſon m'éclaire.
Vous aimer, belle Armide, eſt mon premier devoir :
Je fais ma gloire de vous plaire,
Et tout mon bonheur de vous voir.

ARMIDE.

Que ſous d'aimables loix mon âme eſt aſſervie !

RENAUD.

Qu'il m'eſt doux de vous voir partager ma langueur !

ARMIDE.

Qu'il m'eſt doux d'enchaîner un ſi fameux vainqueur !

RENAUD.

Que mes fers ſont dignes d'envie !

RENAUD & ARMIDE.

Aimons-nous, tout nous y convie.
Ah ! ſi vous aviez la rigueur
De m'ôter votre cœur,
Vous m'ôteriez la vie.

RENAUD.

Non ; je perdrai plutôt le jour
Que d'éteindre ma flâme.

ARMIDE.

Non, rien ne peut changer mon âme.

RENAUD.

Non, je perdrai plutôt le jour
Que de me dégager d'un ſi charmant amour.

(*Renaud & Armide chantent enſemble les cinq derniers vers qu'ils ont chantés ſéparément*).

ARMIDE.

Témoins de notre amour extrême,
Vous qui ſuivez mes loix dans ce ſéjour heureux,
Juſques à mon retour, par d'agréables jeux,
Occupez le héros que j'aime.

(*Les Plaiſirs & une troupe d'amans fortunés & d'amantes heureuſes viennent divertir Renaud par des chants & par des danſes*).

SCÈNE II.

RENAUD, les Plaiſirs, troupe d'amans fortunés & d'amantes heureuſes.

Un amant fortuné & les Chœurs.

LES Plaiſirs ont choiſi pour aſyle
Ce ſéjour agréable & tranquile.
Que ces lieux ſont charmans
Pour les heureux amans !

C'eſt l'Amour qui retient dans ſes chaînes
Mille oiſeaux qu'en nos bois nuit & jour on entend.

Si l'Amour ne causoit que des peines,
Les oiseaux amoureux ne chanteroient pas tant.

Jeunes cœurs, tout vous est favorable;
Profitez d'un bonheur peu durable.
Dans l'hyver de nos ans l'Amour ne règne plus:
Les beaux jours que l'on perd sont pour jamais perdus.

Les Plaisirs ont choisi pour asyle
Ce séjour agréable & tranquile.
Que ces lieux sont charmans
Pour les heureux amans!

RENAUD.

Allez, éloignez-vous de moi,
Doux Plaisirs; attendez qu'Armide vous ramène:
Sans la Beauté qui me tient sous sa loi,
Rien ne me plaît, tout augmente ma peine.
Allez, éloignez-vous de moi,
Doux Plaisirs; attendez qu'Armide vous ramène.

(*Les Plaisirs, les amans fortunés & les amantes heureuses se retirent*).

SCÈNE III.

RENAUD, UBALDE, le Chevalier Danois.

UBALDE.

Il est seul; profitons d'un tems si précieux.

(*Ubalde présente le bouclier de diamant aux yeux de Renaud*).

RENAUD.

Que vois-je ? quel éclat me vient frapper les yeux ?

UBALDE.

Le ciel veut vous faire connoître
L'erreur dont vos ſens ſont ſéduits.

RENAUD.

Ciel ! quelle honte de paroître
Dans l'indigne état où je ſuis !

UBALDE.

Notre Général vous rappelle ;
La Victoire vous garde une palme immortelle :
Tout doit preſſer votre retour.
De cent divers climats chacun court à la guerre ;
Renaud ſeul, au bout de la terre,
Caché dans un charmant ſéjour,
Veut-il ſuivre un honteux amour ?

RENAUD.

Vains ornemens d'une indigne molleſſe,
Ne m'offrez plus vos frivoles attraits ;
Reſtes honteux de ma foibleſſe,
Allez, quittez-moi pour jamais.

(*Renaud arrache les guirlandes de fleurs & les autres ornemens inutiles dont il eſt paré ; il reçoit le bouclier de diamant que lui donne Ubalde & une épée que lui préſente le Chevalier Danois*).

Le Chevalier Danois.

Dérobez-vous aux pleurs d'Armide ;
C'eſt l'unique danger dont votre âme intrépide.

A besoin de se garantir.
Dans ces lieux enchantés la Volupté préside ;
Vous n'en sauriez trop tôt sortir.

RENAUD.

Allons, hâtons-nous de partir.

SCÈNE IV.

ARMIDE, RENAUD, UBALDE, le Chevalier Danois.

ARMIDE, *suivant Renaud.*

RENAUD! ciel! ô mortelle peine!
Vous partez, Renaud! vous partez!
Démons, suivez ses pas, vôlez & l'arrêtez.
Hélas! tout me trahit, & ma puissance est vaine!
Renaud! ciel! ô mortelle peine!
Mes cris ne sont pas écoutés!
Vous partez, Renaud! vous partez!

(*Renaud s'arrête pour écouter Armide qui continue à lui parler*).

Si je ne vous vois plus, croyez-vous que je vive?
Ai-je pu mériter un si cruel tourment?
Au moins comme ennemi, si ce n'est comme amant;
Emmenez Armide captive.
J'irai dans les combats, j'irai m'offrir aux coups
Qui seront destinés pour vous.
Renaud, pourvu que je vous suive,
Le sort le plus affreux me paroîtra trop doux.

RENAUD.

Armide, il eſt tems que j'évite
Le péril trop charmant que je trouve à vous voir :
La Gloire veut que je vous quitte ;
Elle ordonne à l'Amour de céder au devoir.
Si vous ſouffrez, vous pouvez croire
Que je m'éloigne à regret de vos yeux :
Vous régnerez toujours dans ma mémoire ;
Vous ſerez, après la Gloire,
Ce que j'aimerai le mieux.

ARMIDE.

Non, jamais de l'Amour tu n'as ſenti le charme ;
Tu te plais à cauſer de funeſtes malheurs :
Tu m'entends ſoupirer, tu vois couler mes pleurs,
Sans me rendre un ſoupir, ſans verſer une larme.
Par les nœuds les plus doux je te conjure en vain ;
Tu ſuis un fier devoir, tu veux qu'il nous ſépare.
Non, non ; ton cœur n'a rien d'humain ;
Le cœur d'un tigre eſt moins barbare.
Je mourrai, ſi tu pars, & tu n'en peux douter :
Ingrat ! ſans toi je ne puis vivre ;
Mais, après mon trépas, ne crois pas éviter
Mon Ombre obſtinée à te ſuivre :
Tu la verras s'armer contre ton cœur ſans foi ;
Tu la trouveras inflexible,
Comme tu l'as été pour moi ;
Et ſa fureur, s'il eſt poſſible,
Egalera l'amour dont j'ai brûlé pour toi....
Ah ! la lumière m'eſt ravie !
Barbare ! es-tu content ?
Tu jouis, en partant,
Du plaiſir de m'ôter la vie.

(*Armide tombe & s'évanouit*).

RENAUD.

Trop malheureuſe Armide, hélas !
Que ton deſtin eſt déplorable !

UBALDE *& le Chevalier Danois.*

Il faut partir, hâtez vos pas ;
La Gloire attend de vous un cœur inébranlable.

RENAUD.

Non, la Gloire n'ordonne pas
Qu'un grand cœur ſoit impitoyable.

UBALDE *& le Chevalier Danois, emmenant Renaud malgré lui.*

Il faut vous arracher aux dangereux appas
D'un objet trop aimable.

RENAUD.

Trop malheureuſe Armide, hélas !
Que ton deſtin eſt déplorable !

SCÈNE DERNIÈRE.

ARMIDE, *ſeule.*

Le perfide Renaud me fuit ;
Tout perfide qu'il eſt, mon lâche cœur le ſuit.
Il me laiſſe mourante, il veut que je périſſe.
A regret je revois la clarté qui me luit ;
L'horreur de l'éternelle nuit
Cède à l'horreur de mon ſupplice.
Le perfide Renaud me fuit ;
Tout perfide qu'il eſt, mon lâche cœur le ſuit.

Quand le barbare étoit en ma puissance ;
Que n'ai-je cru la Haîne & la Vengeance ?
Que n'ai-je suivi leurs transports ?
Il m'échappe, il s'éloigne ; il va quitter ces bords ;
Il brave l'enfer & ma rage ;
Il est déja près du rivage ?
Je fais, pour m'y traîner, d'inutiles efforts.

Traître ! attends.... je le tiens.... je tiens son cœur perfide....
Ah ! je l'immole à ma fureur....
Que dis-je ? où suis-je ? Hélas ! infortunée Armide !
Où t'emporte une aveugle erreur ?
L'espoir de la vengeance est le seul qui me reste.
Fuyez, Plaisirs, fuyez ; perdez tous vos attraits :
Démons, détruisez ce Palais.
Partons, &, s'il se peut, que mon amour funeste
Demeure enseveli dans ces lieux pour jamais.

(*Les Démons détruisent le Palais enchanté, & Armide part sur un char vôlant*).

Fin du cinquième Acte & du Tome cinquième.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux les Œuvres *de Montfleury*, *de Quinault*, *de Crébillon*, *de Regnard*, *de Diderot*, *de Launay*, *de la Motte*, *de Moissy*, *de Graffigny*; *les Chef-d'œuvres de P. & Th. Corneille*; *le choix de Pièces du Théâtre François*, *& l'Almanach des Théâtres*; & je crois qu'on peut en permettre la réimpression. A Paris, le 3 Septembre 1776.

COQUELEY DE CHAUSSEPIERE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amée la Dame veuve DUCHESNE, Libraire, Nous a fait exposer qu'elle desireroit faire imprimer & donner au Public *les Œuvres de Montfleury*, *de Quinault*, *de Crébillon*, *de Regnard*, *de Diderot*, *de Launay*, *de la Motte*, *de Moissy*, *de Graffigny*; *les Chef-d'œuvres de P. & Th. Corneille*; *le choix des Pièces du Théâtre François*; *l'Almanach des Théâtres* : s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposante, nous lui avons permis & permettons

par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois-mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Exposante, ou à celui qui aura droit d'elle, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de les exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du

Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & non-obstant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le onzième jour du mois de Septembre, l'an de grâce mil sept cent soixante-seize, & de notre règne le troisième. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, LE BEGUE.

Je déclare avoir obtenu le présent Privilége, tant pour mes co-associés que pour moi, aux Théâtres de Montfleury, Quinault, Crébillon, Regnard, Diderot, Chef-d'œuvres de Pierre & Thomas Corneille; que je n'ai droit audit Privilége que suivant mes parts auxdits Ouvrages.

A l'égard des Œuvres de Launay, de la Motte, Moissy, choix de Pièces du Théâtre François, & l'Almanach des Spectacles, je suis seule Privilégiée de ces cinq Ouvrages. A Paris, ce 13 Septembre 1776. Veuve DUCHESNE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale

& Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 233, fol. 222, le présent Privilége & ensemble ladite déclaration, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 16 Septembre 1776.

Signé *LAMBERT*, Adjoint.

DE l'Imprimerie de P. G. SIMON, Imprimeur du Parlement, 1778.